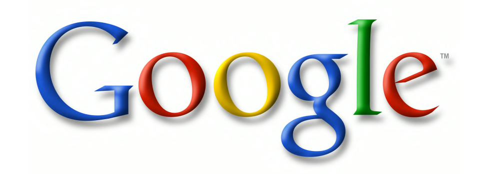
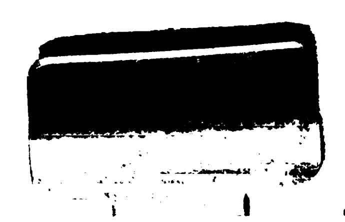



UC-NRLF
$B 322 660



LA POLOGNE CAPTIVE

Chojecki, Edmund

LA

POLOGNE CAPTIVE

ET

SES TROIS POÈTES

MICKIEWICZ

KRASIŃSKI — SŁOWACKI



1864.

LEIPZIG — F. A. BROCKHAUS

LONDRES — TRUBNER & COMP.

A PARIS, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.



LA POLOGNE CAPTIVE ET SES TROIS POÈTES

MICKIEWICZ — KRASIŃSKI — SŁOWACKI.

Trente trois ans se sont écoulés depuis les funestes événements qui ont dispersé sur la terre la partie de la nation polonaise qui courut aux armes pour défendre ses libertés. C'était justement la partie la plus virile, celle qui représentait à la fois la puissance morale et la force physique, celle qui élabora d'abord l'insurrection dans les esprits et la réalisa ensuite dans une lutte héroïque. Pendant quelque temps, la nation, dépouillée de ses deux principes d'action, attendit en suspens la majorité de la génération suivante, pour arriver du moins, après l'effusion du sang,

à l'équilibre matériel de ses forces intérieures. Toutefois, tandis que, sur la terre étrangère, l'élément actif travaillait à assurer ses moyens d'existence, le parti intellectuel, libre de l'oppression, songeait à préparer la renaissance de la nation par l'esprit, avant qu'elle pût se produire au grand jour par un mouvement d'énergie matérielle. Le peuple écoutait de loin ces voix prophétiques qui, dans son enfance même, le berçaient des souvenirs de son ancienne gloire ou l'encourageaient, dans sa maturité, à sortir vainqueur de toutes ses épreuves en lui prédisant comme récompense un grand avenir. La France accueillit généreusement les exilés; mais ce n'est qu'au moment où elle ouvrit aussi la lice à leur pensée, où elle les aida à défendre leur cause devant les tribunaux de l'histoire et dans sa propre langue, qu'elle fit briller à leur égard toute sa sympathie, toute son hospitalité. Nul doute que si aujourd'hui la nationalité polonaise tressaille et s'agite sous la main qui l'opprime, l'influence des écrivains polonais établis sur le sol français n'ait beaucoup contribué à ce mouvement. La nation contemple avec orgueil ces œuvres d'une inspiration

sublime; elle y puise la lumière et la vie, en étudie les profondes vérités philosophiques cachées sous les formes enchanteresses de la poésie; elle comprend son passé et devine son avenir. Et en effet c'est sous la forme poétique, la plus en harmonie de toutes avec la nature de l'esprit slave, que ses plus grands écrivains lui révèlent les secrets de son génie et de sa destinée.

Schiller, cette gloire de la jeune Allemagne, pour caractériser l'idéal du poète de sa nation, a dit: «Ce qui doit revivre dans le chant doit périr dans la réalité.» La poésie polonaise, en ces derniers temps, a compris que son but unique n'était pas d'évoquer les morts. Abandonnant presque tout à fait cette voie, elle a adopté une devise opposée à celle du poète germanique; elle a proclamé que ce qui doit vivre dans la réalité doit d'abord se révéler dans le chant; devise bien hardie, qui paraîtrait trop audacieuse si les œuvres n'y avaient dignement répondu.

C'est cette nouvelle et féconde évolution de la poésie polonaise que nous nous proposons d'étudier dans les admirables créations d'Adam Mickiewicz. Nous ne prétendons pas analy-

ser tous les ouvrages du poète. Ils l'ont d'ailleurs été déjà dans la *Revue Contemporaine* et de manière à nous faciliter aujourd'hui même notre tâche[1]. Nous offrons seulement aux regards du public quelques majestueux arcs-boutants qui supportent des masses d'autres productions; mais, en contemplant la hauteur d'où rayonnent le caractère propre et la puissance intime de ces créations, saisis d'un respect religieux, nous né saurions, nous autres Slaves, en parler sans émotion et les lire sans enthousiasme. C'est une noble étude, en vérité, que celle de ces sons qui, vibrant sur des cordes diverses, suffisent pour entretenir la vie chez tout un peuple.

Une opinion généralement admise en Pologne, c'est que le cercle de la poésie descriptive et narrative est à tout jamais fermé. Mickiewicz l'a clos par son *Messire Thadée*, et, de même que la Grèce n'admettait pas qu'après Homère quelqu'un osât prendre en main la lyre de l'épopée, car l'Iliade et l'Odyssée avaient pour toujours réalisé tous les désirs et tous les rêves de la nation, de

[1] Voir 2[e] série, t. XII, 15 novembre 1859; t. XIII, 29 février 1860.

même en Pologne, après *Messire Thadée*, on n'a plus rien à désirer dans le genre narratif. L'auteur seul semblait avoir le droit de parcourir la même carrière.

Pour bien faire comprendre ce poëme, il ne nous suffirait pas d'en exposer le sujet. Il nous faut, autant que possible, entrer dans ce que la philosophie appelle le *procès* de l'esprit, c'est-à-dire dans la voie progressive que l'auteur lui-même a suivie pour arriver à la conception de son ouvrage; il nous faut laisser de côté notre personnalité de critique et nous transporter pour quelques moments au for intérieur du poète. Les éléments dont se compose le génie de Mickiewicz sont divers, quelquefois difficiles à saisir; un des plus importants et des plus manifestes est l'influence du sol natal. La Lithuanie, sa patrie, est un pays bizarre, généralement peu connu. C'est cependant celui qui, depuis sa réunion à la Pologne jusqu'aux derniers temps, a fourni le plus de noms glorieux aux pages de son histoire.

Peuple vraiment étrange, d'une race toute différente de celle de ses voisins, le Lithuanien forme une île au milieu de l'océan des nations

slaves. Quelle est sa signification dans l'humanité? d'où et quand vint-il aux lieux qu'il occupe aujourd'hui? où doit-on chercher les sources de sa langue incompréhensible pour les autres Slaves? Voilà des questions auxquelles on ne peut répondre qu'en s'enfonçant dans les profondeurs des temps antérieurs au christianisme et en fouillant les restes des anciens tumulus, ces seules archives historiques des peuples septentrionaux. Il est vrai que la philologie comparée a découvert dans la langue lithuanienne des mots sanscrits et zunds, et que l'étude des mythologies a constaté des analogies manifestes entre le culte des dieux lithuaniens et celui des divinités hindoues. Certaines mœurs et cérémonies religieuses des Lithuaniens rappellent la Grèce antique ou la vie intérieure de quelques peuples de l'Asie-Mineure. Mais ce ne sont là que de savants rapprochements. Au lieu de nous égarer dans le labyrinthe des conjectures, nous contemplons avec ravissement ce culte poétique, où l'adoration de la nature se reflète sous tant de formes d'une merveilleuse richesse.

Dans la religion des Lithuaniens, tout res-

pirait une nature animée; les dieux armés de la foudre habitaient les forêts; chaque source était remplie de nymphes et d'ondines; chaque rivière possédait son céleste protecteur; toute fleur presque avait sa place au *Doungouss*, l'Olympe des divinités lithuaniennes. Il y avait bien encore un dieu terrible, l'impitoyable *Perkounas*, qui déchaînait les orages, lançait les foudres, punissait les méchants et surtout les sacriléges de la terre; mais la mythologie lithuanienne ignorait ces affreux dieux scandinaves qui, pour toute jouissance, massacraient les géants et buvaient le sang dans les crânes des vaincus. La plus importante déité chez les Lithuaniens était *Milda*, la déesse de l'amour, de la concorde et du bonheur. Cette déesse aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, embellissait les jours des hommes par le plaisir, leurs nuits par les rêves dont elle les berçait, et souvent, charmée par les attraits des mortels, elle tombait du ciel elle-même, éprise d'amour, dans les bras de quelque jeune Lithuanien. Au fond des forêts, sur des autels de granit, brûlaient des feux éternels; les chœurs des prêtres et des vierges vouées au culte entonnaient des hymnes mé-

lodieuses, et l'encens brûlé sous les chênes sacrés envoyait ses parfums jusqu'à la figure des dieux placés à leur cime séculaire. Quand un Lithuanien mourait, on lui élevait un haut bûcher, on parait le cadavre de ses habits de fête, de ses armes les plus précieuses, on mettait à ses côtés son cheval de bataille, ses faucons favoris, ses lévriers, et alors quelques serviteurs fidèles s'élançaient sur le bûcher pour se réunir à leur maître, dans le séjour de leurs aïeux, pays de printemps sans fin et de chasses éternelles. Les prêtres faisaient des libations de miel et de lait sur le bûcher; le chœur commençait ses chants, et le défunt s'envolait avec la fumée dans les airs. Les jeunes gens, luttant de vitesse, tournaient à cheval autour du bûcher, et, après la joûte, on distribuait aux vainqueurs les armes du mort, et on tâchait, par des cris, d'éloigner les mauvais génies qui pouvaient le retarder dans sa route vers le *Doungouss*. Le Lithuanien considérait l'hospitalité comme la première loi des dieux. Dans un coin de sa cabane, il plaçait ses divinités tutélaires, et nourrissait des serpents apprivoisés, qui souvent, à l'heure de ses repas,

rampaient tranquillement sur la table, et, enlaçant les coupes, s'abreuvaient de miel et de lait.

Cette religion des Lithuaniens, si intimement liée à tout ce qui les entourait et en si parfaite harmonie avec leur propre caractère, avait en soi une puissante vitalité. Tandis que tous les autres peuples de l'Europe professaient la foi chrétienne, qui leur avait été transmise par des générations bien antérieures, et que les nations les plus reculées vers le nord, comme les Russes, étaient déjà depuis longtemps baptisées, la croix, à la fin du XIVe siècle, ne brillait pas encore en Lithuanie; ce fut seulement après la réunion de ce pays à la Pologne (1387), que son grand-duc, en même temps premier roi de Pologne de sa race, fit abattre les bosquets sacrés et briser les idoles. Le peuple reçut alors le baptême, à l'exemple de son souverain; il éleva des églises; mais cette conversion n'empêcha pas le Lithuanien, après avoir religieusement écouté la messe le matin, de jeter secrètement le soir même des offrandes à ses dieux tutélaires, et, quand l'orage grondait au-dessus de sa tête, tout en

se mettant sous la protection de la sainte Vierge, il implorait encore la miséricorde du terrible *Perkounas*. C'est ainsi qu'en dépit de sa croyance en un seul Dieu, il lui était impossible de dépeupler entièrement sa terre natale de cette multitude de divinités qui, pendant tant de siècles, l'avaient protégée avec une clémence et un amour sans bornes.

Le temps a effacé les marques les plus saillantes du paganisme; à chaque génération, la doctrine du Christ a pénétré plus profondément dans le peuple; l'Olympe lithuanien a disparu pour toujours dans les nuages du passé; mais les aspirations poétiques du vieux culte, l'admiration qui saisissait les populations à la vue de cette nature grandiose, l'attrait mystérieux et irrésistible du surnaturel planent encore au-dessus d'elles, sous forme de traditions, de croyances superstitieuses, de légendes et de chansons. Le croisement de leur race avec celle des Polonais a ajouté à ces traits principaux de leur caractère un amour intelligent et profond de leur patrie, non de leur ancienne patrie enclavée dans les vieilles forêts de la Lithuanie, mais bien de celle qui s'étendait depuis les monts

Carpathes jusqu'au Dniéper, et de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire.

Si la religion des Lithuaniens nous présente tant d'éléments poétiques, leur histoire ne nous en offre pas moins. La Lithuanie, partagée en petites principautés, est sans cesse déchirée par des guerres intestines, qui ont pour cause tantôt l'ambition, tantôt les querelles de succession ou encore la suzeraineté sur tout le pays, ou bien enfin l'enlèvement réciproque des épouses et des amantes. Voilà quant à l'intérieur. A l'extérieur, la guerre ne donne pas un seul instant de répit. Les Liekhs, les Tartares, les Roussines, se précipitent à l'envi sur la Lithuanie. Les chrétiens de l'Occident se joignent à tant d'ennemis. Frémissant d'avoir à côté d'eux une nation idolâtre, ils convoquent contre elle une croisade. Les chevaliers de l'ordre teutonique furent les chefs de cette guerre religieuse. Après avoir soumis la Marche de Brandebourg, les environs de Marienbourg, les côtes de la Baltique et la Prusse jusqu'à Thorn, ils donnèrent à choisir à la Lithuanie entre la croix et des combats à mort. L'historien Vigand a écrit une grande chronique en vers

latins sur une de ces expéditions des chevaliers contre le prince Keïstouth. Une autre chronique donne les détails d'une croisade contre Vilna, entreprise du temps de Henri VIII et de Charles-Quint, et à laquelle participa un Français, le chevalier de Boucicault. Il n'est pas étonnant qu'au milieu de ces luttes incessantes la Lithuanie ait vu surgir tant de héros qui, fiers de leurs succès, ne s'informaient jamais du nombre des ennemis et couraient au combat avec une confiance aveugle.

Ce fut surtout pendant sa lutte contre des chevaliers croisés que la Lithuanie eut à subir d'étranges vicissitudes. Les grands maîtres, sous prétexte de propager la foi, mais au fond dans le dessein d'agrandir leur puissance, s'alliaient à quelques-uns des princes lithuaniens et les entraînaient à des guerres intestines; ils tombaient ensuite sur les deux partis, tout épuisés par des luttes réciproques. De cette politique perfide il résultait des trahisons continuelles, des traités toujours rompus, des festins où l'on mêlait souvent le poison au vin, et toujours la guerre, la guerre qui ne consistait point à s'entrechoquer sur les

champs de bataille, mais à brûler les villes, à dévaster les bourgs, à anéantir les villages et à emmener comme prisonniers de guerre tous les habitants d'un pays, sans en excepter ni femmes, ni enfants, ni vieillards.

Parfois dans le cours de cette interminable croisade, l'horizon politique de la Lithuanie semble vouloir s'éclaircir pour longtemps. Ainsi, par exemple, le grand-maître aide le prince païen Minndové à soumettre tous les princes lithuaniens du même sang révoltés contre lui; mais, s'il l'aide, c'est à la condition que le souverain idolâtre acceptera la foi chrétienne et lui cédera une partie de ses États. Minndové accepte le traité; il reçoit le baptême: alors le grand-maître lui apporte une couronne envoyée par le Pape et le proclame roi de Lithuanie. Bientôt cependant le charme du nouveau titre est rompu; indignée contre Minndové de ce qu'il a abandonné l'antique croyance de ses pères et fraternisé avec les ennemis de sa patrie, toute la Lithuanie se révolte et l'accable de malédictions et de mépris. Minndové, bourrelé de remords et maudissant sa trahison envers son pays, foule aux pieds la croix et la couronne

et revient à la religion de ses aïeux. Ses sujets lui rendent alors leur amour. Tout lui sourit, quand soudain un petit prince du pays, mommé Dowmound, pour se venger de l'enlévement de sa femme, envahit le bourg de Minndové et massacre le ravisseur avec l'épouse adultère. Cette vengeance privée replonge la Lithuanie dans la guerre civile jusqu'à l'apparition de Guédymine, ancêtre de l'illustre famille lithuanienne des Jagellons.

Guédymine, au retour d'une chasse, s'endormit, dit-on, au milieu des forêts, sur les bords fleuris de la Vilia; il rêva d'un loup de fer et consulta les augures, qui lui ordonnèrent de bâtir en cet endroit un bourg fortifié et une ville. Ainsi s'éleva Vilna.

Cependant les guerres contre les croisés ne cessent pas; c'est en vain que la Lithuanie est victorieuse, de nouveaux chevaliers succèdent à ceux qu'elle a détruits. A ces combats se mêlent continuellement des histoires dramatiques: ici, de belles prisonnières lithuaniennes enlevées pleurent dans les châteaux des croisés; là, des bandes de Lithuaniens exercent d'épouvantables vengeances; plus loin, les moines armés mêlent leurs sombres intri-

gues à ces scènes de violences et de meurtres.

Après la mort de Guédymine, ses deux fils, Keïstouth et Olguerd, partagèrent entre eux le pays. Le premier alla s'étabir à Troki, en Samogitie. De là, le hardi guerrier qui avait enlevé des rives prussiennes de la Baltique la belle Birouta, s'abattait sur les possessions des chevaliers et pénétrait au cœur de la contrée, ravageant les villes, saccageant les forteresses et brûlant un jour Marienbourg, tandis que son frère Olguerd défendait la Lithuanie contre d'autres voisins, surtout contre les Roussines.

En 1332, Dmitri, prince moscovite, après avoir remporté sur le khan tartare Mamaï une victoire si éclatante qu'il joncha de cadavres vingt-cinq lieues de pays, et dans l'ivresse du succès, envoya dire par ses ambassadeurs à Olguerd que s'il ne lui restituait pas les terres russiennes et ne lui rendait pas hommage-lige, Dmitri, viendrait avec son armée porter, le jour même de Pâques, la dévastation à Vilna. Olguerd écouta patiemment les ambassadeurs, les retint avec toutes sortes de démonstrations amicales, fit avertir en secret

son frère Keïsthouth, et à la mi-carême, avec une incroyable rapidité, rassembla à Vitebsk une nombreuse armée de Lithuaniens, de Roussines et de Samogitiens. Par son ordre, une masse de peuple, armée de haches, ouvrit une route directe sur Moscou, à travers d'immenses forêts vierges. 2000 cavaliers couvraient les bûcherons contre toute attaque. Par cette route, Olguerd arriva secrètement à Mozaïsk (Borodino), traînant toujours à sa suite les ambassadeurs moscovites, qu'il tenait enfermés pour qu'ils ne pussent pas reconnaître le lieu où ils se trouvaient. Ce n'est qu'à Mozaïsk qu'il leur rendit la liberté, en leur donnant une torche allumée, avec l'ordre d'aller dire au tzar qu'avant que la torche ne s'éteignît son étendard flotterait sur les murs du Kremlin.

Les ambassadeurs se hâtèrent d'avertir leur maître; mais Olguerd exécuta une marche si rapide que, quelques instants après l'arrivée des ambassadeurs, il établissait déjà son camp sur la montagne des Salutations (Poklonnaïa), qui domine Moscou, justement la nuit du Samedi saint, tandis que Dmitri, avec tous ses boyards, frappait du front les dalles de l'église

métropolitaine. Lorsque, à l'heure même de la Résurrection, les ambassadeurs apportèrent la funeste nouvelle, il s'éleva un cri général d'alarme parmi les habitants, terrifiés par la crainte de l'assaut. Dmitri alla au-devant du guerrier lithuanien, tomba à ses genoux et lui demanda grâce. Olguerd, se laissant fléchir, présenta au tzar l'œuf sacré, que les Russes ont l'habitude de manger entre eux le premier jour de Pâques, brisa, en souvenir de l'événement, sa lance contre la porte du Kremlin, exigea un tribut et recommanda au prince moscovite de ne jamais tenter de l'effrayer, et d'être à l'avenir, avec ses ennemis, plus prompt en actions qu'en paroles.

A la mort d'Olguerd et de Keïstouth, de ces frères héroïques qui avaient toujours vécu entre eux dans la plus parfaite intelligence, la Lithuanie échut en partage à Jagellon, fils du premier. Après avoir eu quelque temps la guerre avec son cousin germain Vitold, il épousa Hedwige, reine de Pologne, reçut, ainsi que tous les siens, le baptême, et réunit ses États à ceux de sa femme; dès lors, les annales de la Lithuanie se confondent avec celles de la Pologne. Les chevaliers

croisés tentèrent encore une invasion dans ce royaume; mais Ladislas Jagellon, à la sanglante bataille de Grünwald et Tannenberg, tua le grand-maître, dispersa son armée et porta un coup décisif à l'influence de l'ordre sur les peuples slaves.

Les manifestations de l'esprit lithuanien dans la religion et dans l'histoire sont en parfaite harmonie avec la nature du pays. Les croyances païennes ont disparu devant la foi du Christ; les hauts faits des héros ne sont plus que des souvenirs poétiques; seule, cette nature renaît à chaque printemps avec une beauté et une fraîcheur toujours les mêmes et toujours nouvelles.

La Lithuanie possède un aspect unique en Europe. Enfoncée dans de sombres forêts séculaires, elle présente un caractère mystérieux, impénétrable. Le voyageur qui s'y aventure éprouve un sentiment de vague terreur, une émotion qu'il ne saurait s'expliquer; il lui semble qu'à chaque pas fait en avant, quelque chose de surnaturel doive surgir devant lui. Au fond de ces forêts, où les jeunes chênes croissent sur les squelettes des arbres renversés, il entrevoit des îlots entou-

rés de marais stagnants et hérissés de plantes aquatiques. Là, jamais le pied de l'homme n'a pénétré; la bête même craint de s'y hasarder; le paysan en parle avec terreur et le peuple de mille monstres créés par son imagination. Plus loin se déroule un lac immense, bordé de roseaux, de nénufars et de lis aquatiques, et dont la surface, au milieu, est unie comme un miroir; mais le pêcheur n'ose pas y jeter ses filets, car des tourbillons cachés engloutissent aussitôt sa nacelle; le vent ou l'hirondelle ont seuls le droit de rider ces eaux perfides. Parfois aussi le bison, roi de ces forêts, les seules qu'il habite en Europe, en rompt le silence solennel et écoute étonné l'écho qui répète ses mugissements. Tout ce qui entoure l'homme paraît sous le charme d'un sortilége, tout nage dans une atmosphère de vague tristesse et d'inquiétante rêverie. Le voyageur qui traverse ce pays penche involontairement la tête sur sa poitrine et s'abandonne à une profonde méditation.

Si, au sortir de ces forêts, il se trouve sur les bords de quelque rivière, par exemple, sur ceux de la Vilia, qui, mariant l'azur de

ses flots aux couleurs variées des fleurs que le vent fait ondoyer sur ses rives, semble de loin former avec elles, au milieu de la plaine, un long ruban tricolore, alors il voit s'élever les maisons blanches des seigneurs lithuaniens; du milieu de vieux tilleuls, s'élance le clocher de l'église, autour de laquelle, de tous côtés, et comme pour chercher un abri sous le pallium de la sainte Vierge, se pressent les cabanes de paysans. Au-dessus de cette étrange contrée, se déploie la voûte céleste, aussi variée que la terre qu'elle recouvre; si jamais elle n'a la couleur bleu foncé du midi, elle semble, du moins, être animée par le jeu continuel des nuages, auxquels les vents impriment mille formes fantastiques et que le soleil diapre de toutes les couleurs du prisme.

C'est dans ce pays, au sein de cette nature magique, au milieu des souvenirs des vieux âges héroïques et religieux, qu'Adam Mickiewicz est né et a passé sa première jeunesse. On comprend quelle impression ineffaçable en reçut l'âme du poète; on reconnaît quels éléments ont concouru à former son être moral et out produit, en

se cómbinant, son puissant et splendide génie.

Voilà, d'après nous, le seul genre de biographie qui convienne aux grands poètes. Leur mission sur la terre n'est point accidentelle; chacun d'eux a devant soi un but à atteindre, une vérité à dévoiler à l'humanité; il est le prophète d'un avenir que les hommes, à de rares instants de leur vie, pressentent d'une manière vague et indécise. Il résume tout un passé et donne une forme éclatante à ce qui n'était avant lui que d'incertaines aspirations. S'il en était autrement, il faudrait nier la véritable essence du génie, et nous devrions, ainsi que cela arrive souvent aujourd'hui, considérer les poètes comme des artistes capables seulement d'amuser l'humanité. La poésie ne serait alors qu'un des remèdes contre l'ennui, un stimulant agissant sur la circulation du sang pour la rendre plus rapide, comme le font les narcotiques ou les breuvages qui portent au cerveau. Non, ce n'est pas là le rôle de la poésie, diront quelques-uns de ses défenseurs; son véritable but, c'est d'exciter l'enthousiasme dans le cœur de l'homme. L'enthou-

siasme, c'est-à-dire l'entier oubli de soi, oubli qui, à la voix du poète, précipite, les yeux fermés, vers une grande action! De sorte que la poésie, selon les uns, amuse le genre humain, et, selon les autres, prive l'homme de l'action libre de sa volonté; c'est, nous dira-t-on, dans un but, soit. Mais toujours est-il qu'elle le prive de ce qui, justement, constitue sa valeur et sa dignité d'homme.

Pour nous, au contraire, la poésie n'est autre chose que la révélation du beau et du vrai. Mais quelle influence doit avoir cette révélation? Qu'il nous soit permis de répondre par une comparaison. Qu'on s'imagine un homme auquel se découvre tout-à-coup un spectacle merveilleux, qui saisit toute son âme, un spectacle qu'il n'a jamais rêvé jusque-là, mais qu'il a parfois pressenti: cet homme s'amusera-t-il de cette vue? se laissera-t-il emporter à un enthousiasme sans frein? Non, il subira l'influence d'une calme et puissante exaltation, et c'est cette exaltation qui, dans le domaine du beau, produit les grands artistes, et dans celui du vrai les sublimes martyrs. Cette manière de concevoir la poésie peut être discutée, mais il nous serait diffi-

cile de la comprendre autrement, car c'est ainsi que nos grands maîtres nous l'ont révélée; c'est certainement ainsi que l'a sentie Adam Mickiewicz, alors qu'il passait sa jeunesse sur les bords de son Niémen chéri, à Kowno, ville située aux confins d'une contrée qu'on pourrait appeler à juste titre le jardin de la Lithuanie.

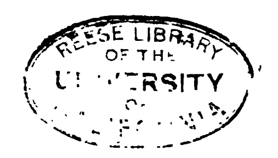
Après avoir étudié les origines du génie de Mickiewicz, nous savons pourquoi et comment il a écrit ses premières ballades, tirées des traditions populaires du pays; comment il a conçu son *Vallenrod*, poème dont il a emprunté le sujet aux croisades contre la Lithuanie. Le héros, Lithuanien de naissance, aprés avoir gagné la confiance des chevaliers, qui le regardent comme un croisé d'origine teutonique, est proclamé même grand-maître; il finit par employer son pouvoir à tirer vengeance des ennemis de sa patrie et à perdre l'Ordre. C'est aussi à la source du génie lithuanien que Mickiewicz a puisé l'idée de son poème des *Aïeux*, basé, au début, sur les traditions superstitieuses du peuple, mais où l'auteur, atteignant au sublime du lyrisme, a fait vibrer des sons jusque-là inouïs avec une

puissance dont lui-même ne saisissait pas toute la portée. La sainte terreur que cette poésie inspirait à la Pologne est comparable aux sentiments que devaient éprouver les anciens Hébreux quand leurs prophètes leur prédisaient les terribles catastrophes qui éclateraient un jour sur le monde.

Lorsque Mickiewicz évoquait ainsi le passé et l'appliquait aux circonstances et aux besoins pressants de sa nation, ou que, d'une voix inspirée, il s'efforçait de dévoiler aux siens l'avenir, il ne quittait pas non plus des yeux la vie de son époque, il en approfondissait par le cœur toutes les manifestations, il en étudiait les moindres détails. C'est en Lithuanie que s'est le plus longtemps conservé le mode de l'ancienne existence des nobles Polonais. On y rencontre encore aujourdhui les traces de ce mode patriarcal biblique de la vie de campagne, qui jadis faisait la gloire de la Pologne et que reflétaient la grave tranquillité des hommes et les tendres et silencieuses vertus des femmes. C'est aux mœurs lithuaniennes qu'Adam Mickiewicz a emprunté les plus fraîches et les plus riches couleurs de son *Messire Thadée*,

épopée nationale et domestique qui est l'expression la plus complète de son génie.

Sans contredit, l'apparition de Mickiewicz a commencé une ère nouvelle dans le monde intellectuel de la Pologne. Mais le caractère, le but, la portée de ses œuvres sont encore sujets à discussion, d'autant plus que le poète lui-même ne s'en est jamais expliqué au public. Pendant quatre ans qu'il a professé au Collége de France, il n'a pas dit un seul mot de lui-même. Sa patrie s'inquiétait de la lacune que devait nécessairement laisser l'omission de sa personnalité dans un cours sur la littérature slave; elle ne concevait point les raisons de ce silence, qu'elle n'attribuait cependant pas à sa modestie, car la Pologne s'est habituée à regarder son maître comme au-dessus de toute modestie. Parmi les millions de compatriotes qui saisissaient avec avidité chacune de ses paroles, pas une seule voix n'eût osé contredire; l'amour et le respect s'y opposaient également. On espérait que le maître consentirait enfin à dire ouvertement ce qu'il cachait au fond de sa pensée, et il semble même qu'il y avait de sa part plus d'amour-propre à se taire qu'à parler,



en supposant qu'il se rencontrât un seul Polonais capable de penser qu'après une carrière aussi glorieuse, l'amour-propre de Mickiewicz pouvait n'être pas encore satisfait. Du reste, il est permis de croire que si le poète n'avait parlé qu'à ses compatriotes et dans sa patrie même, il ne se serait pas arrêté à certaines considérations dont il lui parut indispensable de tenir compte en présence d'un public étranger. Quelle que soit la raison de cette omission, elle ne nous a laissé qu'un champ plus vaste à parcourir, et nous pouvons parler d'autant plus librement d'Adam Mickiewicz et de ses œuvres.

Le caractère principal de *Messire Thadée*, c'est son indicible simplicité, charme inhérent à la langue de l'auteur qui doit nécessairement disparaître dans une traduction. Nul doute que nous, lecteurs du XIXe siècle, nous ne comprenions Homère autrement que ne le comprenaient les Grecs. Nous n'apercevons pas une foule de beautés qui tenaient à l'art avec lequel le grand poète faisait vibrer les cordes les plus populaires et les plus sympathiques de sa langue natale. Beaucoup d'expressions que nous trouvons dans l'*Iliade*

circulaient parmi le peuple grec; Homère les recueillit, les inséra dans la trame éclatante de ses chants, et les présenta à ses compatriotes, qui accueillirent avec enthousiasme ces antiques et chères connaissances, rajeunies par un art merveilleux. Cet enthousiasme, hélas! ne saurait renaître, et les beautés qui enchantaient les Grecs sont perdues pour nous; mais il reste aux épopées homériques des beautés que tous les siècles peuvent apprécier: leurs proportions gigantesques; leurs héros humains, aussi grands que des dieux; leurs dieux, qui revêtent des formes humaines en gardant leurs attributs immortels.

Il n'en est pas ainsi de l'œuvre de Mickiewicz. Le poète n'a appelé à son secours aucun moyen surnaturel; il n'a pas écrit son poëme en contemplant l'Olympe, mais, promenant autour de lui un regard tranquille, il a fait jaillir tout de lui-même, il n'a dit que des vérités toutes simples, vérités auxquelles sa nation s'est tellement accoutumée dès son enfance, qu'elle a fini par les confondre dans le sentiment de son existence. Les personnages du poëme n'ont rien du merveilleux

homérique: pour un étranger, ils sont tout nouveaux; pour un Polonais, ils représentent des types avec lesquels il est familier depuis sa naissance et qui ne peuvent vivre que sur sa terre natale. Ces personnages ne sont déjà plus de notre temps: ils avaient une manière de parler propre à eux seuls et qui différait du langage polonais actuel par des nuances très légères; ils se distinguaient par une gravité sereine, qu'il est impossible de découvrir dans la génération irritée et désespérée d'aujourd'hui; leurs traits respiraient un calme que les contemporains du poète sont bien loin d'avoir, mais qu'ils se rappellent cependant avec mélancolie. Ces marques distinctives du caractère lithuanien se reproduisaient dans leurs mouvements, dans leurs gestes, dans la tournure de leurs phrases: formes fugitives que le maître a saisies au vol et qu'il a fixées dans des figures impérissables. Les Polonais qui ne sont jamais sortis des villes ne peuvent déjà plus sentir les beautés de *Messire Thadée* aussi profondément que ceux qui ont passé leur jeunesse à la campagne. La génération qui nous suivra les sentira encore moins; elle ne pourra pas

comparer les peintures du poète avec les hommes qui lui ont servi de modèles; mais qu'importe! L'œuvre de Mickiewicz est assez puissante pour défier le temps. Quelques-unes des circonstances qui ont contribué à son succès peuvent disparaître sans qu'elle en souffre sérieusement; déjà il est remarquable qu'elle agit le plus fortement sur les Polonais qui se dérobent aux réminiscences sentimentales du passé, et qui, dans leur amour clairvoyant de la patrie, soupirent le moins après elle, mais croient le plus à son avenir.

Le sujet de *Messire Thadée* est fort simple. Deux familles nobles poursuivent depuis longtemps un procès pour la possession d'un château en ruines. La première a pour chef le seigneur Soplitza, juge du district, oncle du héros du roman et type de l'ancien gentilhomme polonais, à la fois sage, hospitalier et économe; à la tête de la seconde est *le Comte,* jeune seigneur tout fraîchement arrivé d'un long voyage et affichant en Pologne les mœurs étrangères. Les deux familles ne peuvent s'accorder; le comte, stimulé par un ancien serviteur de sa famille, rassemble à

la fin la petite noblesse des environs, décidé, d'après l'ancien usage, à s'emparer à main armée du vieux château, et se précipite avec les siens sur la maison du seigneur Soplitza Heureusement, ce n'est pas le sang qui coule à flots: c'est le vin, que les agresseurs ont fait monter des caves. Tout à coup, pendant la nuit, survient un détachement de soldats russes qui bivouaquaient aux environs. Les nouveaux venus trouvent les combattants endormis et profitent de leur sommeil pour leur lier les pieds et les mains. Cette manière de rétablir l'ordre n'est pas du goût des deux partis, qui se réconcilient, et, d'un commun accord, tombent sur les Russes. Un nouveau combat s'engage, mais, cette fois, c'est le sang et non le vin qui coule: les cadavres jonchent la terre: les nobles lithuaniens exterminent les soldats étrangers; mais bientôt, effrayés eux-mêmes des suites de leur victoire, ils fuient devant la vengeance du tsar et se rendent en Pologne, où déjà, pour commencer la mémorable campagne de 1812, ont pénétré les armées de Napoléon. Quelques mois après, on voit entrer en Lithuanie les troupes polonaises formant l'avant-garde

des Français. Leur arrivée provoque une explosion de joie universelle dans la contrée; tous, les larmes aux yeux, saluent les aigles victorieuses de Napoléon, qui, dans leur espérance, hélas! cruellement déçue, devaient rendre à leur patrie sa liberté et son ancienne grandeur.

La peinture de la Lithuanie calme à la surface, mais sourdement remuée par l'approche de grands événements, poursuivant, sous le regard soupçonneux de ses maîtres, sa vie féodale et rustique, mais prêtant l'oreille aux bruits lointains des victoires françaises et répétant avec espoir le nom de Napoléon, cette peinture est d'un effet saisissant.

«Tels étaient, dit le poète, les divertissements et les discussions au milieu d'une paisible campagne lithuanienne, alors que le reste du globe se noyait dans le sang et les armes, alors que ce héros, ce dieu de la guerre, entouré d'une nuée de cohortes, armé de mille canons, attelant à son char l'aigle d'or à côté de l'aigle d'argent [1], volait depuis les déserts de la Libye

[1] Aigle d'argent, armes de la Pologne.

jusqu'aux Alpes au front perdu dans les cieux, foudroyant coup sur coup les Pyramides, le Thabor, Marengo, Ulm, Austerlitz. Devant lui, après lui, couraient la victoire et la conquête.

»La renommée de tant de hauts faits, portant dans son sein mille noms de héros, allait grondant du Nil vers le Septentrion jusqu'aux rives du Niémen, pour y résonner contre les rangs moscovites, murailles de fer qui défendaient à la Lithuanie l'abord de cette renommée plus formidable pour la Russie que la peste.

»Cependant, parfois une nouvelle tombait comme un météore dans cette Lithuanie. Parfois un vieillard sans jambe ou sans bras, mendiant son pain, après avoir reçu l'aumône, s'arrêtait et jetait autour de lui un regard défiant; puis, quand il n'apercevait au château ni soldats russes, ni bonnets juifs, ni collets rouges, il avouait qui il était.

»Ancien soldat des légions, il rapportait ses vieux os dans sa terre natale, qu'il ne pouvait plus défendre.

»Oh! comme alors toute la famille du seigneur, comme tous les serviteurs s'embrassaient, étouffant de sanglots; et lui, s'attablant, il ra-

contait des histoires plus merveilleuses que des contes de fée.

»Il disait comment le général Dombrowski marchait au milieu des entraves, d'Italie en Pologne, comment il avait rassemblé ses compatriotes dans les champs de la Lombardie, comment Kniaziewicz donnait des ordres du haut du Capitole, et comment, après ses victoires, il avait jeté aux pieds des Français cent étendards sanglants arrachés aux descendants des Césars; comment Jablonowski s'était aventuré dans un pays où le soleil ne se couche pas, où croît la canne à sucre, où des forêts odorantes fleurissent au milieu d'un printemps éternel: c'était là que le chef combattait les nègres en soupirant après sa patrie.

»Ces récits du vieillard circulaient mystérieusement dans la campagne.

»Le jeune homme qui les avait entendus disparaissait subitement de la maison, et s'enfuyait en secret à travers les bois et les marais; poursuivi par les Moscovites, il sautait dans le Niémen pour s'y cacher, et atteignait à la nage la rive du duché de Varsovie où il entendait ces douces paroles: «Salut, camarade!»

»Mais avant d'aller plus loin, il s'élançait

sur une colline et criait aux Moscovites à travers le fleuve: «Au revoir!»

»C'est ainsi que beaucoup de braves, difficiles à dénombrer tous, quittèrent leurs parents, leur terre chérie et leurs biens, que le tsar confisqua à son profit.

»Parfois aussi arrivait en Lithuanie un frère quêteur d'un couvent étranger; et quand il avait fait plus ample connaissance avec la famille seigneuriale, il lui montrait un journal qu'il avait cousu dans son scapulaire. Là étaient énumérés et le nombre des soldats et le nom de tous les chefs des légions, avec la description de la victoire ou de la mort de chacun.

»Pour la première fois depuis de longues années, la famille avait des nouvelles de son fils, ou vivant ou mort, mais toujours couvert de gloire.

»On prenait le deuil, mais on n'osait dire de qui: seulement cela se devinait dans la contrée, et le seul journal des campagnes, c'était la joie silencieuse ou la tristesse des seigneurs.»

Cette poésie si émouvante dans sa mâle simplicité donnerait lieu à plusieurs remarques; il en est une surtout qui se présente

à l'esprit en lisant ces dernières lignes, c'est que la vie nationale de la Lithuanie semble concentrée dans la classe des seigneurs; ce sont eux qui traversent le Niémen pour aller rejoindre leurs frères de Pologne; ce sont eux qui meurent au loin, les yeux tournés vers la patrie; en même temps, rien n'atteste entre eux et le reste de la population une rivalité de classe. Tout le pays s'associe à leurs exploits et à leur deuil; tout le pays est joyeux de leur joie ou triste de leur tristesse. Ce fait remarquable d'une noblesse toute patriotique, et en parfaite harmonie avec les autres classes des habitants, s'explique par la constitution sociale de ce peuple. La féodalité telle qu'elle existait au moyen âge, dans l'Europe occidentale, n'avait jamais été connue en Pologne. Là, depuis les derniers échelons du tiers état, composé de petite noblesse, jusqu'aux plus hautes dignités du pays, tous les nobles étaient égaux et jouissaient des mêmes droits et des mêmes priviléges. La loi ne reconnaissait pas l'hérédité des titres; le fils du premier dignitaire de l'État naissait simple gentilhomme comme le plus pauvre propriétaire, et il risquait de

rester obscur jusqu'à sa mort, si son propre mérite ne l'élevait pas aux honneurs. Deux ordonnances de la Diète nationale, l'une du XVIIe siècle, l'autre du commencement du XVIIIe, vouaient à l'infamie quiconque osait prendre dans le pays des titres héréditaires. Ce ne fut qu'après le premier partage de la Pologne que parurent les princes, les comtes et les barons nouvellement créés par la Prusse, l'Autriche ou la Russie. Il est vrai que la noblesse la plus ancienne et la plus riche portait des titres; mais ces marques honorifiques provenaient des fonctions qu'elle remplissait, car la noblesse administrait tout le pays par des fonctionnaires non rétribués, tirés de son sein et élus dans ses diétines.

Le même système fut longtemps appliqué à la force armée. Quand l'ennemi envahissait le pays ou qu'il fallait soi-même porter la guerre dans les pays étrangers, les plus riches propriétaires, habituellement les vaïvodes, c'est-à-dire les chefs du palatinat, rassemblaient la petite noblesse sous leurs étendards, se rendaient sur un point fixé d'avance, et entreprenaient la guerre à leurs frais. Les mêmes seigneurs, pendant la paix, sou-

tenaient une foule de petits nobles, dont le bien souvent n'équivalait pas à l'avoir du simple paysan, leur donnaient de l'éducation, et les préparaient à servir dignement la république. Les riches magnats étaient entourés de nobles, qui les servaient à la vérité, mais auxquels ils n'adressaient jamais la parole qu'en les appelant: «Monsieur mon frère». Entre ces deux classes, il n'y avait que la distance de la fortune, distance variable, que le hasard comblait souvent. Les mots de gentilhomme et de seigneur n'avaient donc pas les mêmes idées de distinctions blessantes et de priviléges iniques. Le passage de la classe plébéienne à la classe noble était extrêmement facile: dans certains cas, les magnats octroyaient d'un seul coup leur blason et des titres de noblesse à toute une commune. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle, l'hetman des cosaques polonais, Wychowski, après la bataille de Konotopy, accorda à plusieurs centaines de guerriers ses armes et son nom; c'est encore ainsi qu'en Lithuanie les colons tartares, qui jusqu'à nos jours ont gardé leur foi religieuse, appartiennent depuis longtemps à l'ordre équestre, et l'histoire fait une men-

tion honorable des services qu'ils ont rendus à leur patrie adoptive. L'existence d'une classe seigneuriale plutôt honorée que privilégiée, l'absence de titres héréditaires, la faculté pour les petits nobles de s'élever aux premières charges de l'Etat, la faculté pour les plébéiens d'entrer dans l'ordre de la noblesse, établissaient dans les rapports des différentes classes, ou des divers degrés d'une même classe une cordialité familière et digne, inconnue dans les autres pays, et donnaient à la vie des seigneurs polonais un caractère tout patriarcal. Ces mœurs simples et fortes de la noblesse s'étaient maintenues presque dans leur intégrité jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle; il en reste encore des vestiges; quand ils auront disparu à leur tour, c'est dans le poëme de Mickiewicz seulement que l'on retrouvera l'image de cette société qui gardait, au milieu de la civilisation, tant de traits des âges primitifs et héroïques. Que de tableaux nous offre cette épopée; tableaux minutieux et larges, fidèles et poétiques! Nous voudrions en citer plusieurs; mais ces puissantes peintures ne sont pas faciles à détacher de leur cadre; il en est une pourtant que

nous nous hasardons à donner. C'est le récit d'une chasse. Toute la Lithuanie, avec sa sauvage nature et sa vaillante population, revit dans ce tableau aussi remarquable par l'animation des personnages que par la sombre et étrange grandeur du paysage.

« Qui a sondé les profondeurs des forêts lithuaniennes jusqu'à leur centre même, jusqu'au cœur ?

» Le pêcheur visite à peine le fond de la mer sur les rivages; le chasseur lithuanien circule sur la lisière de ses forêts; à peine connait-il leur extérieur, leur forme, leur physionomie; les mystères intimes de leur cœur sont pour lui impénétrables, et il ne sait ce qui s'y passe que par des contes populaires.

» Car si l'on pénétrait dans ces forêts immenses, dans leur taillis épais, on trouverait dans leurs profondeurs des remparts de troncs, de branches, de racines, défendus par des marais, par mille ruisseaux, par un réseau d'herbages entrelacés, par des fourmilières, par des nids de guêpes et de taons et par des monceaux de serpents se dressant en spirales.

» Et quand, par un courage surhumain, on sortirait vainqueur de ces épreuves, on devrait

plùs loin faire face à de plus grands dangers encore.

»Plus loin, en effet, et à chaque pas, comme les fosses à loups, de petits lacs guettent leur proie, à moitié cachés par la verdure, si profonds qu'on n'en trouvera jamais le fond (il y a grande apparence que des diables s'y cachent), ces puits, dont l'eau est tachée d'une rouille couleur de sang, fument en exhalant sans cesse une odeur fétide, qui dépouille de leurs feuilles et de leur écorce les arbres d'alentour.

»Chauves, rabougris, vermoulus, maladifs, s'affaissant vers la terre sous leurs branches couvertes de mousses entortillées, et courbant leurs troncs hérissés d'affreux champignons, ces arbres sont accroupis autour de ces marais comme une bande de sorcières se chauffant autour de la chaudière où elles font bouillir un cadavre humain.

»Au-delà de ces lacs, il serait vain non-seulement de porter ses pas, mais même ses regards, car tout y est couvert d'une brume épaisse, qui s'élève éternellement de ces marais mouvants.

»Enfin, derrière ce brouillard, une tradition populaire le raconte, s'étend une contrée riante et fertile, la cité du règne végétal et animal.

»Là sont déposées les semences de toutes les plantes, de tous les arbres; c'est de là que leurs rejetons s'étendent sous terre dans le monde entier.

»Là, comme dans l'arche de Noé, se conserve pour la reproduction de l'espèce, une paire au moins de tous les animaux.

»Au milieu, dit-on, s'élèvent les châteaux du vieil auroch, du bison et de l'ours, ces monarques des forêts. Autour d'eux, comme des ministres vigilants, se nichent sur les arbres l'once agile et le glouton vorace.

»Plus loin, pareils à de nobles vassaux tout respectueux, demeurent les sangliers, les loups et les élans aux larges cors.

»Au-dessus d'eux perchent les faucons et les aigles, qui, confidents et courtisans de leur maître, vivent de sa table.

»Toutes ces espèces principales d'animaux, patriarches cachés au centre des forêts et invisibles au monde, envoient leurs petits, comme des colons, au-delà des frontières, tandis qu'ils passent leurs loisirs dans la métropole de leur empire.

»Ils ne périssent jamais ni par l'arme blanche ni par l'arme à feu; mais vieux, ils meurent de leur mort naturelle.

»Ils ont aussi leur cimetière, où, à l'ap-

proche du trépas, les oiseaux déposent leurs plumes et les quadrupèdes leur poil.

»A ce cimetière vont: l'ours, quand, les dents usées, il ne peut plus mâcher; le cerf, quand, tout décrépit, il peut à peine traîner ses pieds; le lièvre, quand, vieillard vénérable, le sang se fige dans ses veines; le corbeau, lorsqu'il grisonne; le faucon, quand il devient aveugle; l'aigle, quand son vieux bec se recourbe au point que, pour toujours fermé, il ne laisse plus passer la nourriture. Oui, tous vont à ce cimetière; et même le gibier blessé ou malade court mourir dans son pays natal.

»Voilà pourquoi, dans les endroits accessibles à l'homme, on ne trouve jamais des ossements d'animaux.

»On dit que, dans cette capitale, règnent les bonnes mœurs, car les habitants se gouvernent eux-mêmes. Non corrompus encore par la civilisation humaine, ils ignorent le droit de propriété, source de tant de querelles parmi nous; ils ne connaissent ni le deuil, ni l'art de la guerre.

»Les fils mènent dans ce paradis le même genre de vie que leurs pères; privés ou sauvages, ils vivent s'aimant tous et en bonne harmonie.

»Jamais l'un ne donne à l'autre ni coups de dents, ni coups de cornes; et même si un homme pénétrait dans leur empire, ne fût-il pas armé, il pourrait passer tranquillement au milieu d'eux.

»Tous ces animaux le regarderaient de cet œil étonné qu'au sixième jour de la création leurs premiers pères, au Paradis, durent fixer sur Adam avant que de se prendre de querelle avec lui.

»Mais, heureusement, jamais personne ne s'aventurera dans cette enceinte, car la fatigue, l'effroi et la mort en défendent l'approche.

»Quelquefois seulement, des chiens courants tombent inopinément au milieu de ces marais, de ces herbages et de ces ravins.

»Epouvantés à l'aspect de leurs profondes horreurs, ils s'enfuient en hurlant, les yeux égarés, et longtemps après, quoique protégés par la main du maître, ils tremblent à ses pieds, comme possédés du démon de la crainte.

»Cette mystérieuse capitale des forêts, inconnue aux hommes, les chasseurs l'appellent dans leur langage: Le fourré maternel des animaux.

»O ours stupide! si tu étais resté dans ton

fourré, jamais le voïsski[1] n'aurait eu vent de toi. Mais, soit que tu eusses été alléché par l'odeur des ruches, soit que tu te fusses senti du penchant pour l'avoine déjà mûre, tu as paru sur la lisière de la forêt, là où le taillis est moins épais, et aussitôt le garde-chasse a découvert ta présence; et aussitôt il a envoyé les traqueurs, en espions astucieux, reconnaître les lieux où tu manges, où tu couches, et voilà que le voïsski avec les traqueurs, échelonnés sur la lisière du fourré, te coupent la retraite.

»Thadée avait appris que depuis longtemps les chiens avaient été lancés dans le gouffre des forêts.

»Le silence règne. En vain les chasseurs tendent l'oreille, en vain ils écoutent le silence comme le discours le plus intéressant, et, immobiles à leurs places, attendent le signal: la musique de la forêt seule leur revient de loin.

[1] Le voïsski *(tribunus)* était jadis un citoyen âgé et respectable, qu'on choisissait pour être le lecteur des femmes et des enfants quand la noblesse se mettait en campagne. A l'époque (1812) que peint Mickiewicz, cette dignité était depuis longtemps un simple titre honorifique. Le voïsski dont il s'agit ici, parent éloigné et intendant du seigneur juge Soplitza, avait été choisi pour diriger la chasse.

»Les chiens plongent en furetant dans la forêt, comme des plongeurs dans la mer, et les chasseurs, leurs fusils dirigés vers le bois, fixent les yeux sur le voïsski.

»Il est à genoux, l'oreille collée à terre.

»Tels des amis tâchent de lire sur la figure du médecin l'arrêt de vie ou de mort d'une personne qui leur est chère, tels les chasseurs, se fiant à l'habileté du voïsski, attachent sur lui des regards pleins d'espoir et de crainte.

«Il est là! il est là!» dit-il à demi voix, et il se relève soudain.

»Il a déjà tout entendu, les autres en sont encore à écouter. Enfin, ils entendent un chien pousser un cri, puis deux l'imitent, puis vingt; alors tous, dispersés en bandes, se rejoignent, aboient: ils sont sur la piste et hurlent en chœur. Ce ne sont pas là les cris cadencés de chiens qui poursuivent un lièvre, un renard ou une biche, mais des aboiements brefs, saccadés, continus, acharnés; ce n'est plus à la piste qu'ils poursuivent, c'est à la vue.

»Tout à coup, la meute se tait. Elle a atteint l'animal. Nouveaux cris, nouveaux hurlements. L'animal se défend, et sans doute il blesse, car on entend de plus en plus souvent gémir les chiens à l'agonie.

»Le chasseurs sont à l'affût; chacun tient

son fusil prêt et se courbe en avant, comme un arc, la tête tendue vers la forêt. Ils ne supportent plus l'attente: ils quittent leur poste l'un après l'autre et s'enfoncent dans le bois. Chacun veut le premier rencontrer l'animal, en dépit des exhortations du voïsski, qui parcourt les postes à cheval, menaçant de coups de laisse quiconque abandonnera sa place, noble ou manant.

»Vaines menaces: tous, malgré la défense, sont déjà dans la forêt. Trois coups partent à la fois, puis la fusillade continue jusqu'à ce que l'ours la couvre de ses rugissements, dont l'écho remplit toute la forêt; rugissements terribles de douleur, de rage et de désespoir!

»A ce cri succèdent ceux des chiens; les appels des chasseurs, les sons du cor des piqueurs grondent comme un tonnerre au milieu du taillis. Les uns courent dans la forêt, les autres arment leurs fusils et tous se réjouissent. Le voïsski seul est triste; «tout est manqué!» s'écrie-t-il. Chasseurs et traqueurs courent à la rencontre de l'animal entre le fourré et le reste du bois.

»L'ours, effrayé du tumulte, rebrousse chemin sur les points moins gardés, c'est-à-dire vers les postes que les chasseurs avaient quittés et où, de leurs rangs nombreux, n'étaient

restés que le voïsski, Thadée et le comte, avec quelques traqueurs.

»Ici, la forêt devient moins épaisse. De ses profondeurs on entend sortir les rugissements de la bête et le fracas des branches brisées, quand tout à coup l'ours s'élance du taillis comme la foudre d'un nuage. Les chiens, autour de lui, le harcèlent, le mordent. Il se dresse sur ses pattes de derrière, effraye ses ennemis de ses cris, arrache, avec ses pattes de devant, tantôt des racines, tantôt des tronçons d'arbres brûlés, tantôt des pierres incrustées dans le sol, et en frappe les hommes et les chiens. Il déracine enfin un arbre, qu'il brandit comme une massue à droite et à gauche, et se précipite tout droit sur les derniers gardiens de leur poste, le comte et Thadée.

»Intrépides, ils restent sur place, dirigent sur lui leurs fusils, comme deux paratonnerres contre un sombre nuage, et ils arment à la fois. (Jeunes inexpérimentés!) Les coups partent; ils ont manqué. L'ours bondit; ils saisissent une pique fichée en terre auprès d'eux, se la disputent; ils regardent, et voilà que d'une immense gueule rouge brillent contre eux deux rangées de dents, et d'énormes griffes descendent déjà sur leur tête. Ils pâlissent, sautent en arrière et se sauvent dans la clai-

rière. L'animal s'élance après eux, se dresse, les accroche du bout des griffes, les manque, court, se redresse, et déjà de sa patte noire il effleure la blonde chevelure du comte. Il allait lui enlever le crâne comme on enlève un chapeau de la tête, quand l'*assesseur* et le *notaire* parurent de chaque côté, et Gervais avec Robak, ce dernier sans fusil. Les trois font feu à la fois.

»L'ours bondit tel qu'un lièvre devant les lévriers, tombe sur la tête, tournoie sur son dos, les quatre pattes en l'air, et roule, le corps tout ensanglanté, aux pieds du comte, qu'il renverse. Il rugissait encore, il s'efforçait encore de se relever, quand sur lui s'élancent la féroce *Straptchina* et le *Spravnick* acharné [1].

»Alors le voïsski saisit la corne de buffle suspendue à son cou par une ceinture. C'était un cor long, tacheté, recourbé comme un boa. Des deux mains il l'appuie contre ses lèvres, enfle ses joues, ferme à demi ses paupières sur ses yeux rouges de sang, comprime son ventre et, chassant de ses poumons toute sa provision d'air, il sonne!

[1] *Straptchi* et *spravnick*, titres de fonctionnaires russes, donnés ici ironiquement à deux chiens.

»Le cor, comme un ouragan déchaîné, lance dans la forêt des sons que double l'écho.

»Les chasseurs se taisent, les traqueurs restent immobiles, étonnés qu'ils sont de la force, de la pureté et de l'étrangeté de cette harmonie. Le vieillard déploie encore une fois devant eux tout le talent qui l'avait jadis rendu célèbre dans les forêts. Il remplit, il anime la clairière et le fourré de sa mélodie. On dirait qu'il y a lâché toute une meute et recommencé la chasse, car, dans cet air, il y a toute une histoire abrégée de la chasse.

»Et d'abord des tons doux et joyeux; c'est le réveil qu'il jouait.

»Puis des gémissements perçants et plaintifs; c'est le cri des chiens. Et de temps à autre un son dur comme le bruit du tonnerre; ce sont les coups de feu!

»Il s'arrêta; mais toujours à la bouche il tenait son cor: et tous de croire que le voïsski en sonnait encore; mais c'étaient les sons passés que l'écho répétait.

»Il souffle de nouveau.

»On dirait que le cor change de forme, et, qu'aux lèvres du voïsski, tantôt il grossit et tantôt il s'effile pour imiter la voix des animaux. Comme allongé en cou de loup, le voilà qui pousse des hurlements longs et stridents;

ensuite, s'ouvrant en gosier d'ours, il rugit et rugit encore; et enfin les mugissements du bison éclatent dans les airs.

»Il s'arrêta; mais toujours à la bouche il tenait son cor, et tous de croire que le voïsski en sonnait encore; mais c'étaient les sons passés que l'écho répétait.

»Ces sons magiques, les chênes les répétaient aux chênes, les hêtres les redisaient aux hêtres,

»Il souffle de nouveau.

»On dirait qu'il y a cent cors dans son cor: on entend l'hallali confus des piqueurs, les cris de colère et d'effroi des chasseurs, des chiens et des animaux. Enfin le voïsski leva son cor et entonna vers les cieux l'hymne du triomphe.

»Il s'arrêta; mais toujours à la bouche il tenait son cor: et tous de croire que le voïsski en sonnait encore; mais c'étaient les sons passés que l'écho répétait.

»Autant d'arbres, autant de cors dans la forêt; l'un renvoyait l'air à l'autre, comme de chœur en chœur.

»Et la musique allait toujours s'étendant et toujours plus parfaite jusqu'à ce qu'elle se perdit loin, bien loin, à la porte des cieux.

»Le voïsski lâcha son cor et étendit les

bras. Le cor tomba en se balançant sur sa ceinture de cuir. Le vieillard, la face gonflée, radieuse, les yeux levés au ciel, était là comme inspiré, saisissant les derniers accords qui fuyaient.

»Et alors retentit un torrent d'applaudissements, de félicitations et de vivats.»

Malheureusement les violentes émotions et les périls de la chasse ne suffisaient pas à l'énergie des Lithuaniens. Depuis que les événements ne leur permettaient plus de satisfaire dans la guerre leur besoin d'action, ils se rejetaient sur des querelles privées. Dans un pays où il n'existait ni force armée régulière, ni police, les contestations avaient de tout temps abouti à des prises d'armes. Le plaideur qui gagnait son procès s'adressait à la noblesse pour obtenir l'exécution de l'arrêt. Cet arrêt en main et assisté de l'huissier du tribunal, il se mettait en campagne avec une troupe recrutée sur ses terres et sur celles de ses amis et alliés et s'emparait des propriétés en litige. Cette exécution militaire s'appelait l'occupation à main armée (zaïazd). Assez souvent le perdant

résistait, et il en résultait de sanglants conflits. C'est, on le sait, une occupation de ce genre qui fait le sujet de *Messire Thadée.* Nous avons dit qu'elle eut pour conséquence inattendue la réunion des deux partis contre les Russes, leur victoire, leur fuite dans le grand-duché de Varsovie et leur retour avec les légions polonaises, avant-garde de l'armée de Napoléon.

La même noblesse qu'on a vue, au milieu du roman, se battre entre elle et contre les Russes, apparaît maintenant sous des uniformes nationaux et sous les étendards polonais. Dans ses rangs, on aperçoit messire Thadée, héros du roman, et le comte. L'état-major, composé de chefs qui portèrent au loin l'illustration des armes polonaises, et dont leurs compatriotes voient aujourd'hui avec orgueil briller les noms sur l'arc de triomphe de Paris, s'établit en quartier dans la maison du seigneur juge Spolitza. Un mariage entre le neveu de Soplitza et l'héritière de l'autre famille termine le procès. Pour célébrer cet heureux événement et la glorieuse présence du général en chef de l'armée polonaise, le seigneur-juge donne un

grand dîner. Le vieux voïsski a la haute main sur tous les préparatifs de la fête. Il comprend l'importance de sa mission et met tout son amour-propre à répondre dignement à la confiance qu'on a mise en lui. A la suite de longs et laborieux apprêts, arrive enfin le jour tant désiré qui fait briller dans toute sa splendeur la magnifique hospitalité de la maison des Soplitza. Le chant du banquet termine l'œuvre du poète; il porte pour titre un vieux toast national qui revient infailliblement dans toutes les solennités polonaises et qui s'appelle *Aimons-nous!*

« Enfin les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas. Messire voïsski entre en bonnet, la tête haute; il ne salue ni ne s'asseoit à la table, car il se présente avec le caractère de majordome. Il tient une canne, signe de sa nouvelle dignité et s'en sert, comme maître des cérémonies, pour indiquer à chacun sa place.

« Premier magistrat du Palatinat, le *podkomor maréchal* occupe la place d'honneur dans un fauteuil de velours, à bras d'ivoire. A sa droite siége le général Dombrowski, à sa gauche Kniaziewicz, Paç et Malachowski. Entre eux, Mme la maréchale; plus loin, les autres dames, les

officiers, les demoiselles, les gentilshommes et les voisins. Hommes et femmes sont entremêlés dans l'ordre désigné par le voïsski. Le seigneur-juge s'incline, quitte le festin et va dans la cour traiter les villageois rassemblés à une table longue de deux stades. Il se place à l'un des bouts, le curé à l'autre. Son neveu Thadée et sa future nièce Sophie ne s'asseoient pas; mais, occupés à faire les honneurs aux paysans, ils mangent en marchant. C'était une ancienne coutume que les nouveaux héritiers, au premier repas, servissent eux-mêmes le peuple.

«Cependant les convives de la salle, en attendant les plats, s'amusent à regarder un magnifique service de table, dont le travail précieux égalait la valeur du métal. Une tradition rapportait que le premier Radziwill l'*orphelin* l'avait commandé à Venise et l'avait fait ouvrager dans le goût polonais et d'après ses propres idées. Ce service, enlevé pendant les guerres contre les Suédois, avait passé, on ne sait comment, dans la famille d'un simple gentilhomme. Tiré ce jour-là du trésor, il occupait le milieu de la table, en cercle aussi grand que la roue d'un carrosse. Du fond jusqu'aux bords rempli de crêmes fouettées et de sucreries blanches comme la neige, il imitait parfaitement un pay-

sage d'hiver. Au milieu s'élevait une noire forêt de confitures; sur les côtés, des châteaux, des bourgades, des villages couverts de sucreries en guise de frimas. Sur les bords de ce service se tenaient comme ornement de petites figurines soufflées de porcelaine, dans le costume polonais. On eût dit des acteurs sur la scène représentant quelque événement; les gestes étaient habilement rendus, les couleurs éclatantes. Il ne leur manquait que la parole; du reste ils étaient vivants.

« Qu'est-ce que cela représente? » demandèrent les convives avec curiosité. Aussitôt le voïsski leva la canne, et, pendant qu'on servait l'eau-de-vie avant le dîner, il prit ainsi la parole:

« Avec la permission de mes illustres seigneurs, » les nombreux personnages que vous voyez ici » représentent l'histoire d'une diétine polonaise, » les débats, les votes, le triomphe et les que- » relles des partis. C'est moi qui ai deviné » cette scène et je vais vous l'expliquer.

» A droite, voilà une nombreuse assemblée » de nobles, probablement invités au banquet » qui précède la diétine. Une table servie les » attend. Personne ne place les convives: ils » forment des groupes, et chaque groupe dé- » libère; et remarquez qu'au milieu de chacun » d'eux est un homme que l'on reconnaît pour

»un orateur à ses lèvres entr'ouvertes, à ses »paupières relevées, à ses gestes inquiets. Il »éclaircit, il explique, avec son doigt sur la »paume de sa main. Les orateurs recomman»dent leurs candidats avec un succès différent, »à en juger par la mine des frères gentils»hommes.

»Voyez, en effet, là-bas, cet autre groupe: »la noblesse écoute attentivement; celui-ci, les »mains dans sa ceinture, penche l'oreille; ce»lui-là y porte la main comme un cornet et se »retrousse silencieusement la moustache: il sai»sit sans doute au vol les paroles et les coor»donne dans sa mémoire. L'orateur paraît très »ravi de les voir endoctrinés. Il frappe avec »joie sur sa poche, dans laquelle il sent déjà »les votes favorables.

»En revanche, les choses se passent autre»ment dans le troisième groupe. Là, l'orateur »est forcé d'accrocher ses auditeurs par la cein»ture. Voyez! ils s'écartent de lui et détour»nent la tête. Voyez celui-là, tout gonflé de »colère! il lève le bras, menace l'orateur, lui »ferme la bouche: on lui a sans doute débité »l'éloge de son adversaire. Cet autre, le front »baissé comme un taureau, semble vouloir l'en»lever sur ses cornes. Les uns dégaînent; mais »les autres sont déjà loin.

»Au milieu de ce groupe, un gentilhomme »reste silencieux et à l'écart: on voit que c'est »un homme impartial. Il hésite, il craint de »voter, il balance et, en lutte avec lui-même, »il consulte le sort, lève les mains, étend les »pouces, ferme les yeux et approche coup sur »coup les ongles l'un de l'autre. Si ses doigts »se rencontrent, il votera *pour*, et *contre* s'ils »se manquent.

»A gauche se passe encore une autre scène: »c'est le réfectoire d'un couvent changé en salle »de diétine. Les plus âgés sont rangés sur des »bancs, les jeunes restent debout et, curieux, »ils plongent par-dessus les têtes au centre de »l'assemblée. Là est placé le maréchal-prési»dent. Il tient une urne, il compte les boules. »Les gentilhommes les dévorent des yeux; la »dernière vient de sortir et les huissiers, le»vant la main, proclament le nom du digni»taire élu.

»Un gentilhomme proteste. Voyez-le! la tête »à la fenêtre de la cuisine du réfectoire; voyez »comme les yeux lui sortent de l'orbite, comme »il regarde avec audace, la bouche béante, comme »s'il voulait avaler toute l'assemblée. Il est »facile de deviner qu'il a crié: *Veto!* Voyez »comme, à ce brandon de discorde, la foule se »précipite vers la porte! Certes, ils veulent

»envahir la cuisine; ils ont dégaîné, un combat »sanglant va s'engager!

»Mais vous voyez, messeigneurs, là, au bout »du corridor, ce vieux prêtre en chasuble qui »s'avance; c'est le prieur du couvent. Il a »l'ostensoir en main. Un enfant de chœur »sonne la clochette et demande place. Aussitôt »la noblesse remet ses armes au fourreau, se »signe, s'agenouille, et le prêtre se tourne du »côté où résonne encore le cliquetis des armes. »Dès qu'il paraîtra, tout rentrera dans la paix »et dans le silence.

»Ah! mes jeunes seigneurs, vous ne vous »souvenez plus de ces temps où, au milieu de »notre noblesse si bouillante, si indépendante et »toujours armée, il ne fallait aucune police. »Tant que la foi a fleuri, on a respecté les lois »et l'on a vu chez nous liberté et ordre, gloire »et richesses. Dans d'autres pays, à ce que »j'entends dire, le gouvernement tient des gar- »des, des agents de police, des gendarmes, des »constables; mais que là où le glaive seul ré- »pond de la sûreté publique il y ait la liberté, »je ne le crois pas!»

«A ces mots, le *podkomor* fit raisonner sa tabatière. «Seigneur voïsski, dit-il, que Votre Grâce remette à plus tard ces histoires. La

diétine est curieuse, c'est vrai, mais nous avons faim, faites donc apporter les plats »

« A cela, le voïski, abaissant sa canne, répondit: « Que votre Illustrissime Seigneurie me fasse la grâce d'écouter; dans un instant, j'aurai fini de raconter la dernière scène des diétines. »

« Voilà le nouveau maréchal emporté du ré-
» fectoire sur les bras de ses partisans; voyez
» comme les frères gentilshommes jettent en l'air
» leurs bonnets, en ouvrant la bouche. Que de
» vivats! Et là-bas, du côté opposé, est le
» vaincu, tout seul, pensif, son bonnet enfoncé
» sur les yeux. Sa femme l'attend devant la
» maison; elle devine ce qui a eu lieu! Infor-
» tunée! la voilà qui s'évanouit entre les bras
» de sa suivante. Infortunée! elle s'attendait au
» titre d'*illustrissime*; elle reste, hélas! *illustre*
» tout court, et pour trois ans encore! »

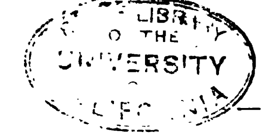
« Ici enfin parurent les mets. Les convives se mirent à les manger avec un vrai appétit de soldat, en les arrosant de vieux vins de Hongrie. Cependant le grand service avait changé de couleur; dépouillé de sa neige, il avait verdi, car la légère écume du sucre glacé, échauffée lentement par la chaleur de l'été, s'était fondue et avait mis le fond à découvert. Le paysage représentait une nouvelle saison de l'année; il resplendissait des teintes vertes et diaprées du

printemps. Là apparaissent et poussent, comme sur du levain, des blés différents; ici se balance l'épi doré d'un froment de safran; plus loin le seigle se couvre de feuilles d'argent; le sarrasin, travaillé artistiquement en chocolat, croît à vue, et les vergers se chargent de pommes et de poires.

«A peine les convives ont-ils le temps de jouir des dons de l'été; en vain demandent-ils au voïsski de retarder l'automne: déjà le service, semblable à une planète, opérant sa révolution, change de saison; déjà les blés dorés se fondent à la chaleur de la salle, déjà la verdure jaunit, déjà les feuilles rougissent, tombent comme emportées par un vent d'automne. Enfin, ces arbres, si bien parés un instant auparavant, sont déjà dépouillés par le vent et les frimas et restent à nu: c'étaient des bâtons de canelle ou des branches de laurier, imitant des pins dont les vertes aiguilles étaient de cumin.

« Tout en buvant, les convives se mirent à arracher les rameaux, les troncs et les racines pour les grignoter. Le voïsski tournait autour du service et, rempli de joie, jetait sur eux des regards triomphants. . . . . .

« Dans la cour, les officiers et les dames, les soldats et les villageois avaient pris place deux à deux pour danser. «Une polonaise!» s'écrient-



ils tous de concert. Les officiers amènent la musique militaire; mais le seigneur-juge dit à l'oreille du général: «Ordonnez que la musi» que attende encore: vous savez qu'aujourd'hui » ce sont les fiançailles de mon neveu, et il y a une » ancienne coutume dans notre famille de se » marier au son de la musique du village; voici » le joueur de tympan, le violon et les corne» muses; déjà le violon s'impatiente et la cor» nemuse, en s'inclinant, nous implore du regard. » Si je les renvoie, pauvres gens! ils vont pleurer! » Les paysans aussi ne sauraient danser à une » autre musique; laissons-les commencer. Que » le peuple se mette en train, puis nous écouterons » votre excellent orchestre.» Cela dit, il fait un signe.

«Le violon retrousse sa manche, serre vigoureusement le poignet, appuie son menton sur la caisse et lance l'archet comme un cheval fougueux.

«A ce signal, les deux cornemuses, agitant les épaules comme s'ils battaient des ailes, soufflent dans leurs instruments et remplissent leurs joues d'air. Pareils aux enfants joufflus de Borée, ils semblent vouloir s'envoler.

«Mais manquait le tympanon. Il y avait cependant plusieurs joueurs, mais aucun n'osait jouer en présence du juif Yankiell. Pendant tout l'hiver, Yankiell avait été on ne savait où; mais ce jour même il avait soudain apparu à la

suite de l'état-major. Tous savent que nul, sur cet instrument, ne l'égale en talent, en habileté et en goût. On le prie donc de jouer, on lui présente l'instrument; il s'en défend, sous prétexte que ses doigts se sont engourdis, qu'il s'est déshabitué de jouer, qu'il n'oserait s'y risquer en présence d'une aussi noble compagnie. Puis il salue et s'esquive.

« Sophie, la jeune fiancée, voyant cela, court à lui et lui présente sur la blanche paume de sa main, les baguettes dont l'artiste frappe les cordes; de son autre petite main, elle lui caresse la barbe et lui dit avec une révérence:

« Yankiell, je vous en prie, ce sont mes fiançailles, jouez, mon bon Yankiell. Ne m'avez vous pas maintes fois promis de jouer à mes noces? »

« Yankiell aimait beaucoup Sophie. Il s'incline en signe de consentement.

« On le mène donc au milieu de l'assemblée, une chaise lui est présentée. Il s'assied.

« On apporte le tympanon, on le lui place sur les genoux; il le regarde, plein de joie et d'orgueil, comme un vétéran rappelé sous les drapeaux, quand ses petits-fils décrochent de la muraille son glaive pesant.

« Le vieillard sourit, quoique depuis longtemps il n'ait plus manié son sabre; mais il sent que son bras ne le trahira pas.

« Cependant, deux de ses élèves s'agenouillent auprès du tympanon, accordent l'instrument, qui bourdonne sous leurs doigts.

« Yankiell, les yeux à demi fermés se tait et tient ses baguettes immobiles.

« Il les abaisse. Il fait d'abord entendre quelques gammes triomphales, puis frappe coup sur coup les cordes, qui résonnent comme sous une pluie battante. Tous sont ébahis; mais ce n'était qu'un prélude, car bientôt il s'interrompt et relève ses baguettes.

« Il recommence.

« Les cordes, frémissant sous ses coups légers, comme si elles avaient été effleurées par les ailes d'un insecte, rendent des sons voilés et presque imperceptibles.

« Yankiell, les yeux levés au ciel, appelle l'inspiration. Il mesure l'instrument d'un doux regard, lève les mains, les laisse retomber; les baguettes frappent les cordes et les auditeurs émerveillés.

« Soudain, de plusieurs cordes à la fois éclate un bruit pareil à celui d'une musique turque qui lancerait tous les sons de ses clochettes et de ses tambours de basque. Et de là s'échappe la *Polonaise du* 3 *mai*[1].

[1] Le 3 mai 1791. — Jour mémorable dans l'histoire de la Pologne, où son dernier roi signa et jura, en

« Les accents vifs respirent la gaieté et réjouissent l'oreille.

« Les jeunes filles brûlent de danser, les garçons ne peuvent tenir en place; mais les vieillards, à ces sons, reportent leur souvenir vers le temps passé, vers le temps heureux où le sénat et les nonces, après la journée du 3 mai, fêtaient, dans la salle de l'hôtel-de-ville, le souverain réconcilié avec la nation, vers ce temps où, au milieu des danses, on chantait:

« Vive notre roi chéri!.... vive la diète!.... vive la nation!.... vivent tous les Etats! »

« L'artiste presse de plus en plus ses cadences. — Il tend ses tons, puis, tout d'un coup, il laisse échapper un accord faux comme le sifflement du serpent, comme le grincement de l'acier sur le verre; un frisson glacial saisit tout le monde; il trouble la joie par un pressentiment de mauvais augure. Attristés, consternés, les auditeurs ne savent si l'instrument est faux ou si le musicien se trompe. Un maître si habile pourrait-il se tromper? C'est à dessein qu'il fait résonner cette corde perfide; c'est à dessein qu'il trouble la mélodie en saccadant

présence de la grande diète, la fameuse constitution qui devait assurer l'indépendance au pays et la plus large liberté à chacun de ses habitants. La *Polonaise* dont parle l'auteur est un air national généralement connu.

toujours plus bruyamment cet accord frénétique, cet accord aux notes conjurées contre toute harmonie. Enfin, le vieux Gervais comprit la pensée de l'artiste. Il se cacha le visage dans les mains, en s'écriant: «Je le connais, ce ton! je le connais! c'est la *Targovitza!*[1]» Aussitôt la corde fatale se rompit en sifflant. Le virtuose passe aux petites cordes, interrompt la mesure, l'embrouille, quitte de nouveau les chanterelles pour ramener ses baguettes sur les basses. On entend des milliers de sons de plus en plus bruyants; on entend: marche militaire, cris de guerre, d'attaque, d'assaut, coups de feu, vagissements d'enfants, sanglots de mères et ces horreurs du combat, le maître les rend avec tant de perfection, que les paysannes tremblent en se rappelant, avec des larmes de douleur, le massacre de Praga, qu'elles connaissent par les chants et la tradition. Aussi sont-elles contentes quand l'artiste, faisant gronder toutes les cordes ensemble, en étouffe ensuite les sons, comme s'il les enfonçait au sein de la terre.

«A peine les auditeurs avaient-ils eu le temps de se remettre de leur surprise, que déjà résonnait un nouveau chant. Ce sont d'abord des

[1] La confédération de la Targovitza, tramée, en 1792, par Catherine de Russie et les renégats polonais, contre l'indépendance de la Pologne.

murmures légers et timides; de nouveau quelques cordes aiguës bourdonnent comme des mouches échappées à la toile d'une araignée; mais le nombre des cordes augmente, les sons épars se rassemblent, forment des légions d'accords et déjà s'avancent en mesure à travers la triste mélodie de cette chanson célèbre:

Le soldat exilé va par monts et par vaux,
Marche, mourant parfois de misère et de faim;
Il tombe enfin aux pieds de son cheval fidèle,
Et le petit cheval lui creuse son tombeau.

«Vieille chanson, chère à l'armée polonaise, les soldats la reconnaissent, entourent le musicien, prêtent une oreille attentive et se rappellent ce temps affreux, où, après l'avoir entonnée sur la tombe de la patrie, ils s'en allèrent par le monde. Ils se souviennent des longues années de leurs pèlerinages à travers les continents, les mers, les sables brûlants, les frimas, au milieu des peuples étrangers, où souvent, au bivouac, ce chant national les a attendris et consolés; absorbés dans ces tristes pensées, ils inclinent la tête.

«Mais bientôt ils la relèvent, car l'artiste, lui, relève ses accords; il les tend; il en change la mesure; il annonce du nouveau. Et le voilà encore qui, regardant de haut, mesure les cordes de l'œil, rapproche les mains et frappe à la

fois des deux baguettes. Le coup était si habile, si vigoureux, que les cordes retentissent comme des trompes d'airain, et de ces trompes vole vers les cieux l'air si connu, la marche triomphale:

Non, la Pologne n'est pas encore perdue!
Dombrowski! marche vers la Pologne!

«Et tous d'applaudir, tous de crier en chœur: «Marche, Dombrowski, vers la Pologne!!»

«L'artiste, comme épouvanté lui-même de son inspiration, laisse tomber ses baguettes, lève les mains; son bonnet de renard glisse sur ses épaules; sa barbe, soulevée par le vent, s'agite avec dignité; ses joues se colorent en cercle d'une étrange rougeur; ses yeux, pleins d'enthousiasme, brillent d'un feu viril. Enfin, ses regards se portent sur Dombrowski; il cache sa tête dans ses mains et éclate en sanglots: «Général, dit-il, »longtemps notre Lithuanie t'a attendu, oui, »très longtemps, comme nos juifs ont attendu »leur Messie. — Longtemps les chanteurs ont »prophétisé ton arrivée parmi le peuple; le ciel »t'a annoncé par un miracle[1]. Vis et com»bats, ô toi!.... notre....» Les sanglots lui coupent la parole, l'honnête vieillard juif aimait sa patrie comme un vrai Polonais. Dombrowski

[1]) Allusion à la comète de 1812.

lui serra la main et le remercia; le juif ôta son bonnet et baisa la main du héros.

«Il était temps de danser la polonaise.

«Fièrement s'avance le *podkomor*; il rejette légèrement en arrière les manches de son *konntouch*[1], retrousse sa moustache, présente la main à Sophie, et, avec un salut respectueux, l'invite à ouvrir avec lui le bal. Derrière eux, couple par couple, le rang se forme, on donne le signal, la danse est commencée, et c'est le *podkomor* qui la mène.

«Ses bottes rouges tranchent sur le gazon; son sabre lance des éclairs; sa large ceinture resplendit; — superbe, il marche à pas lents, comme au hasard; mais dans chacun de ses pas, dans chacun de ses mouvements, on peut deviner les sentiments et les pensées du danseur.

«Il s'arrête, comme pour questionner sa danseuse; il penche la tête vers elle, veut lui glisser un mot à l'oreille. La dame se détourne, rougit, n'écoute pas. Il ôte son kolback de zibeline, salue humblement. La dame daigne le regarder, mais s'obstine à se taire. Il ralentit son pas, cherche à lire dans les yeux de la danseuse, et sourit, heureux de sa réponse muette.

[1]) *Konntouch*, habit à manches coupées et pendant le long des bras.

« Toujours fier, il marche plus vite, regarde de haut ses rivaux, soulève son bonnet à plumes de héron, le balance au-dessus de sa tête et le met enfin sur l'oreille, en se retroussant la moustache.

« Il s'avance; tous lui portent envie, marchent sur ses traces. Il voudrait s'esquiver avec sa dame; il s'arrête, lève poliment le bras avec elle, et prie les danseurs de passer au-dessous.

« Parfois aussi, pour tromper ses compagnons, il fait un écart à droite, change de direction; mais, d'un pas agile, les importuns le poursuivent et s'enlacent de tous côtés par des nœuds multipliés. Alors il se fâche, porte la main à la poignée de son sabre, comme pour dire: Je vous brave, malheur aux jaloux! Il se retourne, l'orgueil sur le front, le défi dans le regard, fend droit la foule qui, n'osant lui résister, lui cède le pas et, par une évolution rapide, se remet à sa suite.

« Et tous de s'écrier avec admiration: « Ah! « regardez, jeunes gens, regardez-le! peut-être « est-ce le dernier de nos pères qui saura ainsi « conduire une polonaise! » Et les couples de se suivre avec bruit et gaieté. Le cercle se reploie et se déploie, comme un immense serpent qui se roule et se déroule en mille anneaux. Les couleurs des différents costumes des dames, des

seigneurs, des soldats, bigarrées et brillantes comme les écailles du reptile, jouent aux rayons du soleil couchant et tranchent sur le sombre tapis de gazon. La danse tourbillonne, la musique gronde, les hourras et les toasts retentissent!.... »

Les deux grands tableaux que nous venons de citer, la chasse à l'ours et le banquet, ne sauraient, surtout dans une traduction, donner une idée complète de *Messire Thadée*, mais ils sont d'excellents exemples des deux formes, des deux modes d'inspiration qui, alternativement ou à la fois, dominent dans ce poême; le premier est oriental, et on ne peut mieux l'appeler que le mode hindou. Dans les chants indiens, en effet, les fleurs, les feuilles, les arbres, les nuages font entendre des paroles humaines; le poète décrit ces objets inanimés et ces phénomènes passagers comme s'ils avaient le sentiment de leur existence; là toute la nature se met en rapport direct avec l'homme; tout parle, vit et sent. C'est une sorte de panthéisme non pas rationnel, mais vivant, spontané, qui émane de l'être moral du poète. C'est seulement

chez les Hindous que nous trouvons cette conception vivace de la nature; chez eux, l'homme ne se sépare pas de la création pour la contempler en spectateur froid et impassible; il s'incarne en elle, il s'absorbe dans sa vie mystérieuse, il l'élève jusqu'à lui, et, de concert avec elle, il contemple l'univers. Union sympathique, indissoluble, qui retient toutes choses dans un ensemble harmonieux, attribuant à toutes, même aux plus humbles et aux plus inertes en apparence, même au moindre atome, un rôle actif et vivant dans le développement mystérieux de la nature et de l'humanité.

Le second mode de l'inspiration de Mickiewicz est purement homérique. C'est la même ampleur dans les descriptions et les récits que nous admirons chez le barde grec. Souvent, quand la jeunesse impétueuse ne peut pas maîtriser la fougue de ses passions, un vieillard grave prend la parole à la manière de Nestor, et, remémorant le bon vieux temps, d'une voix douce et prudente, il conjure l'orage et ramène la sérénité sur tous les fronts. Le poète reproduit-il une amitié virile, née d'une estime mutuelle et des vertus éprouvées des

deux côtés, aussitôt le lecteur se rappelle involontairement que c'est ainsi qu'Achille aimait Patrocle. Dans quelques endroits, il semble que l'auteur lui-même se soit souvenu d'Homère, notamment lorsqu'il décrit le service de table et le concert. Mais, en général, c'est plutôt la même inspiration chez les deux poètes qu'une imitation directe de l'un par l'autre; si toutefois Mickiewicz avait dû faire de poétiques emprunts, Homère eût seul mérité de lui servir de modèle.

Le sentiment de la vie universelle de la nature, ce panthéisme poétique digne des *Védas*, la simplicité et l'ampleur du récit dignes d'Homère, ne sont pas les seuls modes d'inspiration de Mickiewicz: il a introduit dans son poëme un élément plus moderne et plus émouvant, l'élément romanesque, qui se personnifie dans Robak. C'est un moine de l'ordre de Saint-Bernard, qui, jadis gentilhomme célèbre par son courage et l'influence qu'il exerçait sur ses compatriotes, a tué par vengeance un haut dignitaire dont il n'a pu obtenir la fille en mariage. Les remords lui ont fait endosser le froc, et il espère expier son crime par de longs et périlleux services

rendus à sa patrie. Ce moine est le père de messire Thadée, mais ce n'est que blessé dans le combat de la noblesse polonaise contre les Russes, où il a couvert de son corps le comte, descendant du haut dignitaire assassiné, sur son lit de mort, enfin, qu'il dévoile le secret de la naissance de Thadée. La confession du moine mourant est une des scènes les plus belles et les plus touchantes qu'ait conçues le poète polonais. Mickiewicz avait autrefois traduit le *Giaour* de Byron. Là aussi, il y a une confession de moine. Il suffit de rapprocher les deux épisodes, de comparer la douleur du giaour avec celle du patriote polonais, pour comprendre la différence d'individualité des deux grands poètes. Nous ne reprochons pas à Mickiewicz d'avoir introduit au milieu des beautés antiques de son *Thadée* une inspiration moins pure peut-être, mais plus vive, plus élevée, plus appropriée aux sentiments actuels; nous lui reprocherions plutôt d'avoir été trop peu prodigue de ce genre de beautés: nous touchons ici à ce qui constitue non pas un défaut du poëme, mais, selon nous, une dissonance dans l'œuvre générale du poète.

Dans *Messire Thadée*, partout où le poète apparaît lui-même, il est toujours plein de verve et d'inspiration; il reste tel que nous l'avons connu depuis le commencement de sa carrière; mais le caractère de tous les personnages de son poème est peut-être un peu superficiel et commun. Mickiewicz n'a élevé aucun d'eux à la hauteur de sa propre dignité; ils sont tous, si l'on excepte Robak et le comte, jetés dans un moule si matériel, que nous ne voyons dans aucun d'eux une étincelle de vraie spiritualité; quelles que fussent les circonstances qui influeraient sur leur vie, quelques vérités qu'on leur révélât, tout passerait au-dessus d'eux, sans les modifier, tant ils sont pour ainsi dire faits d'une seule pièce et fermés aux hautes aspirations morales. Le poète a mis sur toute sa création le cachet du bon sens prosaïque et ironique de Cervantes. Or, si nous admirons avec les siècles, dans l'auteur de *Don Quichotte*, un très grand écrivain, nous ne pouvons regarder comme salutaires le but et la portée de son œuvre.

Quand la chevalerie, infiltrée dans les veines de l'Espagne, eut dégénéré jusqu'au forma-

lisme le plus puéril; quand elle fut devenue une idée fixe, une maladie morale de la nation, alors don Miguel Cervantes de Saavedra résolut de guérir ses compatriotes de leur folie. Il aurait atteint son but d'une manière plus digne de son génie en élevant l'esprit de l'Espagne, en dirigeant son activité vers des actions plus saintes, plus en harmonie avec le caractère primitif de la chevalerie; mais l'écrivain espagnol choisit une route plus courte et plus facile; il attaqua cette institution avec les armes du ridicule. *Don Quichotte* chassa des Castilles tous les chevaliers errants; mais il tua l'exaltation en prouvant que la vie pratique seule convenait à une nation qui comprenait sa mission sur la terre. Et cependant, c'est ce même élément chevaleresque qui a orné des plus beaux souvenirs les pages de l'histoire; c'est lui qui, enflammant des nations entières, les a excitées à reconquérir, par un pèlerinage armé, le saint sépulcre; c'est lui qui a découvert le nouveau monde; c'est encore lui qui a suscité les martyrs qui sont morts dans les prisons de l'inquisition ou sur les bûchers pour avoir défendu la liberté de la pensée.

Tous ces faits ne lui avaient-ils donc pas mérité le droit de vivre? Oui, il fallait ne pas laisser s'éteindre ce feu sacré, mais le purifier de l'alliage qui le dénaturait. Le détruire, c'était un sacrilége. Et, en effet, jetons un regard autour de nous et demandons-nous si, après être parvenus à cette vie pratique personnifiée dans le type de Sancho, après avoir acquis ces conditions sociales tant désirées par les ennemis de l'exaltation, nous avons lieu de nous en féliciter?

De même que la chevalerie avait conquis l'Europe au moyen âge, le *byronisme*, et à sa suite un certain sentimentalisme hypocrite, l'ennemi le plus terrible de la vraie exaltation, ont régné de nos jours. L'excentrique poète anglais, que le nature avait doué comme il aurait pu le désirer lui-même, jetait pourtant un regard de dédain, sinon de mépris, sur tout ce qui l'entourait; tout en jouissant des dons de la vie, en chantant, en combattant pour la liberté, il répandait le sarcasme sur les objets du respect et de l'adoration des hommes. Son génie fascinateur exerça sur son époque une influence funeste. On se drapa dans son manteau, on prétendit, comme

lui, errer dans les solitudes; on déclama contre le genre humain; on affecta de mépriser ce qu'on avait jusque-là regardé comme sacré; on dédaigna le réel sous prétexte de poursuivre un idéal que l'on croyait sublime et qui n'était qu'indéfinissable. C'est ainsi que se produisirent au grand jour une multitude de petits Byrons, entendons-nous: des Byrons moins la position dans le monde, et surtout moins le génie. Ces caricatures des deux sexes se rencontraient à chaque pas et mettaient à l'épreuve la patience humaine. On usa contre ce nouveau genre de folie du procédé de Cervantes, du ridicule. Eh bien! quel rôle convenait à l'homme de génie, en présence de ce curieux phénomène moral? Fallait-il élever une digue contre cette exaltation et en resserrer le torrent, de manière à le rendre plus profond et plus fort? ou bien valait-il mieux la détruire par l'ironie? Nous croyons superflu de répondre à cette question.

Dans *Messire Thadée*, tous les personnages sont entourés de respect par le poète, car tous, ils sont des types de la vie pratique. Le comte seul est l'objet d'une ironie, déli-

cate il est vrai, mais d'autant plus caustique et mortelle, d'abord parce qu'il s'efforce d'introduire en Pologne l'imitation des mœurs étrangères, et sur ce point nous sommes d'accord avec le poète, ensuite à cause de son exaltation, qui lui fait raconter avec trop de complaisance plus d'un exploit romanesque. Une fois, entre autres, en Italie, le vaillant Polonais, pour délivrer une princesse des mains des brigands, se précipita sur leur bande et la dispersa. Chaque fois que le comte rappelle le *Birbante Rocca*, endroit où eut lieu l'aventure, le rire s'empare du lecteur. Quant à nous, nous avons été bien aise d'apprendre que le brave Slave risquait volontiers ses jours pour la défense des dames, et jamais nous n'avons voulu envisager cet événement sous l'aspect ridicule et sentimental que lui donne le poète.

Nos remarques s'appliquent ici plutôt à l'auteur qu'à son ouvrage qui, nous le répétons, a clos en Pologne l'ère de la poésie narrative. La noblesse polonaise, au sein de son existence matérielle, vivra sur *Messire Thadée*, comme la Grèce a vécu sur Homère. Cependant l'œuvre du poète fut accueillie avec éton-

nement. Dans la seconde partie *des Aïeux*, Mickiewicz s'était tout autrement dessiné devant la patrie. La Pologne avait présente à l'esprit l'heure où le poète, emporté par une inspiration toute sibyline, voulait arracher à l'avenir ses secrets, et où, s'élevant presque jusqu'au ton d'une sublime *fureur* de visionnaire, il livrait par la pensée un assaut au ciel, provoquait Dieu au combat avec une puissance d'inspiration jusque-là inconnue et une force d'esprit qu'il lui fallait bien diriger vers le ciel, car elle n'aurait pas trouvé son emploi sur la terre. Après cet enthousiaste défi qui plaçait le barde slave sur le trépied prophétique, à une hauteur qu'aucun de ses devanciers n'avait même rêvé d'atteindre, on fut surpris de le voir transporter son génie dans une sphère purement matérielle, et consacrer au bon sens ironique de Cervantes la plus splendide inspiration lyrique qui ait illuminé la Pologne.

Si ce pays eût été alors ce qu'il sera un jour, c'est-à-dire libre, puissant et calme, nul doute qu'il n'eût salué avec une joie pure la venue de ce poême où le maître, par la magie de son imagination, a évoqué toute la vie

privée de ses pères, leurs habitudes journalières, leur hospitalité, la sagesse de leurs paroles, la vive et honnête gaieté qui coulait de source du sein de leurs plaisirs. Mais la nation était rivée à un rude labeur; elle succombait parfois sous ses souffrances; elle ne voyait plus, à travers ses douleurs, le chemin qu'elle devait parcourir; elle avait donc besoin qu'un homme, occupant la plus haute place dans l'existence morale de la patrie, portât sans cesse devant elle le flambeau de son génie et éclairât les détours et les obstacles d'un pénible pélerinage. Il ne suffisait pas de lui dévoiler le côté matériel de son passé; il fallait qu'une voix prophétique, en exaltant le peuple, lui donnât des forces pour une lutte incessante.

Le poète par excellence du peuple polonais finit toutefois par comprendre les besoins moraux de son pays. La nation lui demandait des jalons pour son avenir; il répondit par ces cours d'histoire et de littérature slave au Collége de France. Mais en vain entrevoyait-il un avenir rayonnant pour sa patrie et pour l'humanité; les malheurs du présent accablaient de plus en plus son âme aimante

et passionnée. Il essaya d'échapper à la navrante actualité en se réfugiant dans le domaine d'une exaltation mystique. Cependant 1848 approchait.

« L'Esprit souffle où il veut, » dit l'Ecriture; mais il n'y a que des hommes élus qui soient sensibles aux premiers frémissements de son haleine. Peu après la mort de Grégoire XVI, il se produisit en Italie un mouvement qui semblait donner le signal d'une rénovation politique et religieuse dans le monde entier. Attiré par la perspective d'une grande expansion de vérité et de justice réparatrice, le poète partit pour Rome. Homme de bien, rêveur sublime, il entrevoyait une dernière et sainte croisade de la liberté contre l'oppression; il découvrait dans un prochain avenir, le bon grain séparé de l'ivraie, l'esprit dégagé de la matière, le divin affranchi du terrestre, es peuples émancipés du joug de la tyrannie étrangère, l'équité présidant aux rapports entre les Etats et entre les citoyens. Sa vision lui inspira des paroles qu'il n'hésita pas à faire entendre lors d'une audience que lui avait accordée le Saint-Père. Bientôt les événements lui démontrèrent la vanité de

ses illusions; l'initiative d'une action générale avait évidemment cessé d'appartenir à la ville aux sept collines. Au reste, il devait en être convaincu depuis longtemps, lui qui, dans ses écrits, dans ses poésies, dans ses cours au Collége de France, s'était toujours appliqué à démontrer que le droit de porter devant l'humanité le drapeau de l'affranchissement et de la civilisation appartenait exclusivement à la nation française. «Rome n'était plus dans Rome.» Mickiewicz reprit le chemin de la France. Cette fois, ses pressentiments s'accusèrent dans sa pensée avec un singulier caractère de précision. Il serait aujourd'hui inopportun et téméraire de vouloir les reproduire, tellement ils annonçaient la série de grands faits politiques qui allaient éclater. Les événements justifièrent ses prévisions, mais ne produisirent pas immédiatement les conséquences qu'il avait espérées. L'histoire mesure le temps autrement que ne le fait l'homme; elle ne précipite pas toujours son cours au gré des impatiences humaines. A demi déçu, mais toujours plein de foi, il attendit. Etait-ce l'Occident? était-ce le Nord qui allait donner le signal d'une action générale ame-

nant à sa suite le redressement des torts sous le poids desquels s'affaissait une des grandes nationalités de l'Europe?

L'étoile qui jusque-là avait guidé le poète lui apparut au fond des nuages lointains qui s'amoncelaient lentement au-dessus du Bosphore. Pèlerin grave et recueilli sur le chemin de l'avenir, il reprit sa marche; il se dirigea vers l'Orient, et mit le pied sur cette terre où il croyait que devaient se décider les destinées de l'Europe. Le choléra, à cette époque, commençait à sévir à Constantinople. Une de ses premières victimes, et sans contredit la plus illustre, fut Adam Mickiewicz.

Dans les contrées soumises encore à la foi de l'Islam, les croyants meurent leur dernier regard tourné vers la Mecque. La sainte ville du prophète, avec les traditions qui s'y rattachent, avec les principes qu'elle représente, appartient tout entière au passé, à un passé épuisé, infécond, et qui depuis longtemps déjà a livré à l'histoire son dernier mot. Le poète polonais mourut les yeux tournés vers le Nord, la pensée dirigée vers ce pays dont la résurrection doit ouvrir à l'Europe et à l'humanité un nouvel avenir. Son dernier soupir s'en-

vola du côté de cette terre promise vers laquelle, pendant le cours d'une glorieuse existence, il n'avait cessé de guider son peuple.

Mais qu'il nous soit permis d'ajouter ici encore un mot qui complètera peut-être l'esquisse beaucoup trop imparfaite que nous avons tracée du grand poète polonais.

A l'époque de sa plus radieuse activité, Adam Mickiewicz sentait que la conservation et le développement du caractère de la poésie actuelle ne lui suffisait pas. Il fallait concevoir autrement qu'on ne l'a souvent fait cet idéal qui déjà dans des temps reculés, brillait radieusement devant l'humanité, mais dont la forme matérielle surtout resta entre les mains des générations suivantes.

L'antique Grèce à l'époque florissante de son art et de sa poésie, fut le dernier séjour de cet idéal. L'élément divin constituant l'unité dans les créations des grands maîtres, voilà quel était cet idéal. Leur inspiration émanait directement de la divinité, et sa flamme sacrée jaillissait sur les hommes sans chercher à agiter leurs passions terrestres ou à éveiller leurs instincts individuels. Le peuple grec demandait-il une épopée, Homère phi-

losophe, moraliste, poète, sous l'influence d'une divinité suprême gouvernant les dieux et les hommes du haut des cieux, faisait descendre l'Olympe sur la terre, embrasait les poitrines humaines d'un esprit immortel, et, dans un calme majesteux, déroulait devant la Grèce enthousiasmée, les péripéties de son histoire passée. Lors des fêtes où l'on immolait le bouc sacré, quand le peuple avide d'émotions poétiques se pressait dans l'enceinte d'un théâtre, Eschyle lui représentait son Prométhée. Ce n'était pas un sentiment terrestre qui était le principal ressort du drame. Après avoir ravi à l'Olympe une étincelle divine et créatrice, le héros voulait remplacer Dieu lui-même sur la terre et s'élever d'une condition subalterne au rang du créateur. Et en effet, par la puissance de ce feu, de cette étincelle, de cette vérité fondamentale, selon qu'on voudra désigner la nature de son larcin, il aurait pu détrôner le souverain éternel. C'était là un sacrilége énorme qui devait être suivi d'une expiation proportionnée au crime. Le vieux Zeus irrité l'enchaîna à un rocher, lui donna un vautour pour bourreau, et finit par foudroyer le té-

méraire. C'est ainsi que le poète dévoilait à ses auditeurs les plus sublimes mystères de leur foi. Soutenu exclusivement par l'élément divin, il les frappait d'une sainte terreur qui atteignait parfois au délire. Un autre jour il leur faisait voir Oreste poursuivi par les furies, en puisant son inspiration toujours à la même source. Selon les historiens du temps, les hommes étaient agités de transports frénétiques, les mères avortaient, la nature stupéfaite semblait suspendre son travail. La scène était depuis longtemps vide que les cœurs tressaillaient encore, les impressions reçues agitaient violemment les spectateurs jusqu'à ce qu'elles se fussent fixées dans leur mémoire, en un tableau solennel et calme. Telles sont les causes de la puissance de cette poésie qui agit si fortement encore sur nous, aujourd'hui que la direction de notre esprit, notre religion, nos mœurs, nos penchants invincibles à l'analyse matérielle nous rendent si différents des auditeurs des tragédiens et des poètes de la Grèce.

Après la disparition des grands maîtres hellènes, après la chute politique de leur glorieuse patrie, la forme que l'idéal avait si complète-

ment, dominée usurpa de nouveau le premier rang dans la poésie. Malgré l'invocation sacramentelle des Dieux, malgré l'intervention convenue des puissances surnaturelles dans ses créations, la poésie, esclave de la forme et ne remontant plus à une inspiration supérieure, cessa d'exercer son influence divinement lumineuse ou foudroyante. Dans ses meilleurs jours, elle s'emparait des cœurs par des moyens terrestres; c'était par des artifices matériels qu'elle enflammait les esprits.

L'idéal grec se voila et plana au-dessus de la terre jusqu'à l'époque du moyen âge en Italie. Alors il se révéla avec un nouvel éclat, comme pour prouver à l'humanité que sa longue éclipse était plutôt une léthargie qu'une mort. Le Dante le ressuscita de son souffle puissant; son poème entre dans la triple région de l'élément religieux, l'inspiration le détache de nouveau de la terre, pour l'introduire non dans un pays d'illusions, mais bien dans le domaine de la réalité divine, dans la sphère des idées immortelles, dont chacune, prise séparément, est en quelque sorte le héros du poème et dépasse la grandeur éphémère d'un individu. Cependant le chantre de la

comédie divine, sentait que l'humanité s'élançait déjà dans les voies du matérialisme et que son esprit avait en quelque sorte l'appétit des éléments terrestres. Aussi ne manqua-t-il pas d'ajouter à sa harpe une corde montée au diapason de ses auditeurs — la corde de l'amour; il introduisit Béatrix dans son œuvre. La figure de sa bien aimée n'y est cependant qu'un accessoire; ce n'est guère autour d'elle que se meut l'intérêt principal. Peut-être même le maître italien l'aurait-il complétement supprimée s'il avait pu prévoir que ses successeurs s'attacheraient justement à cette seule corde en la faisant prédominer au lieu de la subalterniser.

Le barde divin oublia que cette corde était plus facile à faire vibrer, et que le cœur humain s'abandonnait à de telles impressions d'autant plus volontiers qu'il n'avait pas d'effort à faire pour les goûter. La voix de la terre trouvait toujours l'oreille ouverte. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ses successeurs, comme l'Arioste et le Tasse, aient assigné dans leurs œuvres un rôle de plus en plus important à l'amour terrestre, jusqu'à ce qu'ils en fissent le premier mobile; témoin

Pétrarque, dernière expression de l'idéal matérialisé.

Depuis, la poésie privée de l'idéal ne vit rien de plus puissant pour émouvoir l'humanité, que l'amour. La chevalerie romantique du moyen âge en fit en grande partie le but de son existence; les poêmes ne suffisant plus à fournir assez d'amour pour la nourriture de tant de cœurs, aussitôt l'Espagne, comme réponse à la demande générale, se mit à publier de volumineux romans, où régnait exclusivement l'amour. L'amour fut la condition de succès de toutes les œuvres d'imagination. Ce n'est que dans les derniers temps que survint la satiété. La poésie abandonna au roman le mobile jusque là commun de leurs travaux et s'apprêta à répondre à d'autres aspirations de l'humanité.

En effet, à la place de ce sentiment de l'amour surgit peu à peu l'égoïsme du poète. L'écrivain inspiré se complut à représenter sa propre figure isolée du monde, placée en dehors de toute action ordinaire; il dévoila les mystères de son âme, ses souffrances, ses rêves, mit le public dans la confidence de l'impression que produisaient sur lui la gran-

deur du principe qu'il appelait Dieu, la beauté de la nature, les passions humaines. Il s'appliqua à chanter l'univers réfléchi dans sa personnalité. En un mot, l'ambition du poète fut de devenir l'idole de ses auditeurs. De là cette recherche coquette de la forme la plus enivrante, des accords les plus enchanteurs, et ce goût de l'effet au préjudice de l'impression durable et salutaire.

Si le but de l'art était uniquement la révélation du beau, le poète par ce moyen, aussi bien que par un autre eût rempli sa mission. Dès que la poésie, partie du sentiment abstrait et traversant les sentiments humains, est arrivée à n'être plus que l'expression des sentiments individuels, il y a lieu de signaler chez les génies les plus élevés de cette époque de décadence, une protestation éclatante contre cette mission en quelque sorte mesquine de la poésie. Aux yeux des uns l'amour de la femme comparé à la destinée de l'humanité est un sentiment trop peu important, la mission de l'homme leur parait trop sérieuse pour tourner autour de ce seul axe, comprenant leur propre dignité, ils sont comme effrayés de voir que

cette manière de capter le public en flattant ses penchants matériels, les abaisse vis à vis d'eux-mêmes, et il leur arrive souvent dans un âge plus avancé d'avoir honte de leurs propres œuvres; ils se sentent survivre et, pour échapper à eux-mêmes, ils se réfugient dans les régions tempérées de la politique ou de l'histoire. Les autres prennent en dédain cette coquetterie de la poésie attachée à plaire et, trop forts pour être des courtisans du public, ils aspirent à en être les monarques en faisant planer au-dessus de toutes choses leurs figures inspirées, revêtues d'une majesté Olympienne.

Cependant le moment approchait où la poésie devait faire un effort pour s'arracher à cette sphère d'individualisme. Comment devait-elle en sortir? par l'expression énergique des toutes les misères de l'individu, dépouillé de toute croyance, de toute sympathie et ne croyant pas même à lui? Cette poésie fut celle de Byron, et le barde anglais en niant tout idéal divin avec une audace désespérée, atteignit au sublime de la poésie individuelle. Ce fut la poésie d'un Titan. Le symbole le plus grand de la poésie religieuse

de l'antiquité était ce Prométhée, puni par les dieux pour avoir ravi au ciel une étincelle du feu sacré. Le symbole le plus glorieux de la poésie moderne c'est Byron, qui osa porter jusque dans le ciel et contre le ciel la flamme de son propre génie.

Quel devait être le résultat de l'apparition de cette comète lumineuse traînant après elle tout un cortége de petites étoiles qui lui ressemblaient par la forme? Etait-ce la mort de la poésie? Non — ce n'était qu'une crise. Une crise au fond de laquelle commença à poindre cette vérité, que, pour émouvoir et diriger le monde, il faut un plus puissant mobile que l'amour de la femme, ou qu'un individualisme si sublime qu'il soit; et enfin qu'il faut revenir à puiser la force créatrice dans la grande source de la vie, à rechercher ce genre d'inspiration jadis ambitionné par la poésie primitive. Et, si la poésie grecque, épanouissement de conceptions mythologiques incomplètes a cependant acquis une puissance aussi durable, de combien sera plus grande la puissance d'une poésie basée sur des principes d'une vérité grande, simple, immortelle?

Cette vérité sublime, comme pour compenser les sanglantes adversités du sort, s'est choisi pour patrie une nation au sein de laquelle toutes les vérités morales ont été martyrisées.

La Pologne, vivant continuellement d'une double souffrance, indignement mutilée dans son existence matérielle, opprimée dans l'activité de son esprit, contrainte par ses douleurs et par le besoin de l'espérance à chercher un refuge dans les régions abstraites, rapporta d'en haut le pressentiment de grandes vérités spirituelles et fondamentales qui se manifestèrent d'abord par les chants prophétiques de ses poètes. Ecrasée depuis quatre-vingts ans sous trois jougs divers, sans pourtant jamais perdre une seule parcelle de ses forces vitales; toujours prête au combat, forçant ses oppresseurs à tenir sans cesse la main sur la hache du bourreau, et se rappelant chaque jour par ses tressaillements convulsifs à la mémoire de l'Europe, la Pologne a dû nécessairement se convaincre de la supériorité incomparable de la force morale sur la force physique. Elle a dû prendre en mépris le matérialisme dont elle avait si dou-

loureusement et par elle-même éprouvé l'impuissance. De là cette tendance nécessaire du génie de la nation polonaise à se placer le premier au-dessus de la forme dans la poésie et à la considérer comme un élément subalterne, complétement subordonné à l'influence de l'esprit.

C'est à l'auteur de l'*Aube du jour* qu'il fut donné d'ouvrir cette voie nouvelle, à lui, un des maîtres les plus puissants de sa langue en Pologne, à lui qui la créait toujours belle et inespérée, qui l'assouplissait de la manière la plus brillante aux contours de ses rêves. Le poète n'avait besoin que d'envoyer son idée dans cette région éthérée, pour qu'elle lui en revînt parée des toutes les couleurs du prisme, et digne de fasciner les âmes de ses compatriotes.

Il n'avait pas à poursuivre une forme nouvelle, son idée était neuve et se créa sa forme.

C'est une tâche difficile que de rendre compte d'une création purement lyrique, aérienne pour ainsi dire, où la forme joue nécessairement un rôle très important, où la langue nouvelle, même pour les nationaux, éblouit

tout d'abord et dont l'idée ne se trouve en quelque sorte qu'au fond d'une coupe d'or, pleine d'un breuvage enivrant.

Avant que de poursuivre l'analyse de cette poésie, qu'il nous soit permis d'en donner quelques extraits, pour mieux initier nos lecteurs à la connaissance de l'œuvre. En voilà d'abord le prologue.

« Chassé par l'ennemi de la terre de mes » aïeux, je me vis obligé de fouler les champs » de peuples étrangers, et d'écouter de loin les » hurlements de ces satans qui rivèrent leurs » chaînes au corps de mon pays natal.

» De mon vivant, comme le Dante, j'ai passé » par l'enfer.

» Je crus d'abord, que Dieu miséricordieux » était fier pour les superbes, mais fidèle aux » croyants; j'espérais que bientôt s'abattraient » les anges vengeurs et que ce tombeau qui » s'élève au milieu du monde, et sur lequel » pèse la main d'un bourreau géant, viendrait » crouler. Mais les jours passaient, les années » fuyaient et en vain, la lumière luttait avec la » force aveugle de la nuit; le soleil ne venait » par briller sur le mausolée sacré, et la terre » se dégradait de plus en plus. C'est alors que

»mon âme tomba dans ce vide du doute, où »toute lumière se change en une nuit éternelle, »où pourrissent comme des cadavres les chefs-»d'œuvre du courage, où les victoires sécu-»laires gisent en ruines, et où tous ces jours »infortunés se résument en une inscription: «ici, »il n'y a plus d'espoir!»

»Hélas j'ai vécu, oui longtemps vécu dans »cet abîme, tourmenté par un désespoir sans »bornes et sans repit, et la mort ne sera pour »moi qu'un second trépas. Oui, comme le »Dante, de mon vivant, j'ai passé par l'enfer! »Mais aussi à mon secours accourut ma dame, »dont le regard effraie les esprits infernaux, »un ange ami m'a sauvé de l'abîme, et moi »aussi j'ai eu ma Béatrice.

»Oh toi, belle également, tu n'as pas voulu »élever tes ailes au-dessus des ténèbres de »notre planète, pour t'asseoir dans les cieux, »loin de moi, loin de mes douleurs, toi, éga-»lement belle mais plus chrétienne encore.

»Là, où la souffrance croît, où brille une »larme éternelle, tu as mieux aimé rester avec »ton frère sur la terre. La même couronne »d'épines ceignait nos deux fronts, le sang de »mes mains rougissait les tiennes; nous pui-»sions ensemble à la même source des poi-»sons infernaux, ô ma Béatrice! Et cependant

»mes plaintes confondues avec tes soupirs, éclatèrent en chants de triomphe. De deux douleurs cimentées par une union spirituelle, »s'éleva une seule voix — cette voix, ce fut le »bonheur!

»Ah! par ton regard, comme dans mon cœur »revinrent le bonheur de la foi et la force de »l'espérance! C'est ainsi que de sombres nuages »gros de larmes célestes, alors qu'ils s'entrechoquent en un moment suprême au sein des »sphères aériennes, font aussitôt de ces larmes jaillir comme une foudre la lumière et »changent le brouillard en temple d'or du »Seigneur.

»C'est donc par ton nom que je commencerai »mon chant, ô ma sœur! Sois à tout jamais »unie à moi par la même chaîne de souvenirs »et de sentiments. Nous mourrons ici, mais le »chant immortel, fidèle à tous deux, reviendra »un jour pour veiller comme un ange gardien »sur nos tombeaux! Et peut-être sonnera l'heure »où ressuscités tous deux, non plus dans l'âge »du corps mais dans le grand cycle des esprits, »nous surgirons unis par la chaîne de ses accords, pareils à deux esprits bienheureux, »tous deux purs, saints et radieux».

Dans ce prologue, ainsi qu'on le voit, le

poète aperçoit au lointain l'élément qui manque à l'humanité. L'amour profond du génie de sa patrie l'amène à connaître les sources de la vérité absolue et à puiser en elle cet élément qui sera un jour, ainsi que nous l'avons dit, le mobile essentiel des œuvres de l'imagination. L'auteur, sur cette voie, se souvient involontairement du maître italien, mais il procède autrement. La Béatrix du Dante est une figure subalterne, la Béatrice de l'*Aube du jour*, paraît être le personnage principal. Ici, nous voyons combien il est difficile, même pour les génies les plus sublimes, de s'arracher à ce matérialisme qui, depuis tant de siècles, règne souverainement dans la poésie. Le poète entrevoit l'avenir le plus éloigné, sa poitrine se gonfle d'une inspiration sublime, et cependant il croit que l'idée par elle-même n'est pas encore assez forte pour enlever ses auditeurs. Dès lors, au lieu de se maintenir dans les hautes régions, cédant à l'influence d'un sentimentalisme suranné, il se rattache de toutes ses forces à la femme, il s'abîme dans sa nébuleuse individualité. De nouveau il tâche de revêtir sa personnalité des couleurs les plus

séduisantes, de se poser lui-même avant tout en idole et, bien qu'il soit le premier à jeter pour ainsi dire la planche de l'ancien monde au nouveau, pourtant trop élevé pour le premier, trop personnel pour le second, il se tient suspendu entre les deux.

Il n'en serait pas de même, si l'auteur en présence du grand but prophétique qui constitue la mission de la poésie, avait pu s'oublier lui-même, contrairement à l'usage de ses plus dignes rivaux. Il est vrai que cet amour que les poètes jusqu'à présent se sont efforcés d'éveiller à leur profit, est indispensable pour les hommes qui parlent à leur nation. Sans cet amour, point de confiance, point d'autorité pour la parole du poète, mais cet amour doit naître sans provocation laborieuse de la part de l'auteur, s'il est un puissant auxiliaire de la mission poétique.

Le canevas de l'*Aube du jour*, ainsi que de chaque création purement lyrique, peut être indiqué seulement en contours généraux. La scène se passe en Italie. Par l'une de ces nuits limpides et transparentes du midi, dans le cadre d'un paysage pittoresque, le poète se berce avec sa nacelle sur les eaux

unies d'un lac. A travers les cordes de la harpe que sa dame tient encore entre ses mains, il voit la future Pologne. Il s'arrache donc à la réalité et s'élance dans la région des rêves, vois-tu ce ciel étoilé, dit-il à sa compagne:

»Oh ma sœur, agenouille-toi avec humilité, »prie, prie ici avec moi! Elève hardiment ton »regard, car hardiment toujours l'orphelin peut »regarder les cieux. Contemple cette harpe »infinie où la lune, le soleil, les étoiles, sont »fixés comme des vis éternelles; là, des pro- »fondeurs de l'abîme jusqu'au Zénith, vibrent »des cordes d'azur et de lumière, tendues dans »l'immensité. Sur ces cordes vole l'esprit; »c'est l'esprit qui les fait résonner et se repose »lui-même dans cette hymne. Cette hymne »c'est l'harmonie, c'est le calme silencieux du »monde! Mais écoute — un nom ne retentit plus »aujourd'hui dans la grande harmonie de ces »accords! Vois, un rayon manque à la splen- »deur complète de ces lumières! Prie avec »moi — prononce le nom qui s'est échappé de »la lyre de la vie. Indique cette étoile qui »sommeille mais ne s'est pas éteinte au jour »du naufrage. Oh, prononce, prononce le nom »de la Pologne! il se peut que l'esprit de Dieu

»nous écoute, qu'il accueille de nouveau cet »accord perdu, qu'il en complète le chant de »l'Univers».

Et en effet, de quel enthousiasme n'a-t-elle pas dû être transportée, cette Béatrix moderne, quand le poète, après avoir largement déployé les ailes de son inspiration, lui révèle de sa voix prophétique comment la mort n'a qu'un temps sur la terre, comment elle n'atteint jamais l'idée qui s'épure de plus en plus par la souffrance. A cette compagne enivrée du nectar de sa fantaisie, il raconte sa vision; et cette vision, la voici: Là bas, dans le lointain, au milieu des neiges de sa terre natale, ce grand cimetière de sa nation, il a osé une fois évoquer les ombres de ses aïeux, et dans le délire du désespoir il leur a reproché de ne lui avoir laissé qu'un tombeau pour patrie. Un chœur de spectres héroïques lui répond par un rire d'une fatale ironie; un seul d'entre eux, un vieux connétable qui naguère, aux heures du péril, défendait son pays contre l'ennemi, s'approche et, élevant sa voix au-dessus de la tête du poète agenouillé, l'avertit que sa vue terrestre l'induit

en erreur; il lui dit que déjà de son temps l'infortune de la Pologne existait en germe, qu'un pareil pays a dû tomber pour renaître par la souffrance; autrement, ajoute-t-il, si la Pologne avait suivi l'ornière de ses voisins, au lieu de briller un jour à la tête des peuples du Nord, d'accomplir sa sainte mission, elle serait une boutique et non une nation, une boutique remplie d'armes endormies. «La destinée de ta nation, dit le fan»tôme du guerrier, est plus élevée et sa »puissance sera par là même un jour plus »solide.»

Ici, l'inspiration du poète pénètre de plus en plus dans l'avenir; la vue de son esprit s'éclaircit.

En attendant, l'obscurité envahit la terre; une harmonie céleste vient de loin frapper son oreille, l'horizon s'illumine d'une clarté fantastique, le barde entrevoit la vague apparition des anciens guerriers du pays. «Mes yeux »ne peuvent pas les distiguer, dit-il à sa »compagne, fais vibrer les cordes de ta harpe, »entonne notre vieille chanson «*La Pologne »n'est pas encore perdue;*» c'est une appa»rition de nos compatriotes; ils ne pourront

» résister à ces accords chéris, ils s'approche-
» ront de nous. » Aussitôt les nuages se dissipent, le poète inspiré voit planer au milieu de l'azur, Marie et derrière elle l'ancienne noblesse polonaise avec son glorieux étendard, avec ses cuirasses, ses casques empanachés, ses glaives qu'elle presse contre ses poitrines; tout ce cortége fidèle de Marie se balance silencieusement dans la nue, en se dirigeant vers le Nord. C'est la mère du plus grand des révolutionnaires, *la reine de la Pologne* qui reconduit les vieux héros dans leur patrie; elle leur rend cette terre bien-aimée pour laquelle ils ont combattu et souffert, pour laquelle ils sont morts. Alors l'âme du poète, transportée d'un sentiment de joie ineffable, aspire à embrasser l'univers entier dans une seule étreinte; l'amour, la foi, l'espérance lui ceignent le front d'une triple auréole. » Oh ma sœur, la Pologne existera, s'écrie-t-il, et il entonne une hymne de reconnaisance pour la justice providentielle, d'amour pour l'humanité. A la dernière strophe de ce chant, déjà l'horizon de l'avenir resplendit à ses yeux dans toute sa clarté; il voit l'apothéose de la Pologne ressuscitée; le principe du dé-

voûment et de l'égalité, qui pour la seconde fois a été crucifié en elle, et apparaît dans toute sa gloire. L'histoire pousse dans les voies de l'infini sa fille chérie, sanctifiée par la douleur.

La vision s'est évanouie, le poète découvre le but suprême de la marche de l'humanité, et il la définit en ces termes:

»Dépose ta tristesse; dépose ta terreur!
»Donne-moi ta main pour nous élancer ensemble
»dans la vie commune. Je connais toutes les
»peines, toutes les douleurs, toutes les souffrances
»qui nous y attendent encore, mais, ma sœur,
»aie foi dans mon pressentiment prophétique;
»pour nous a déjà brillé l'aurore victorieuse!
»Dans cette patrie immortelle, indivisible en dépit
»du partage, sur cette terre chérie, sur cette
»terre qui est à nous seulement, surgira une
»nouvelle génération, une génération jusqu'alors
»inconnue.

»Pour mettre d'accord l'histoire du monde
»avec la volonté du maître suprême, l'esprit de
»la vérité, don ineffable du ciel, se mêlera à
»leur vieux sang guerrier. Là où jusqu'ici nous
»avons rêvé la multiplicité, la division ou la
»destruction des éléments sociaux, là pour ces

»générations il n'y aura qu'un seul amour, qu'une »grande existence commune.

»Elles auront horreur du sang, fût-il même »coupable; l'esprit ne pourra créer que par elles, »et la terre ainsi transformée, ne sera plus »foulée par le pied d'un criminel!

»On ne connaîtra pas non plus de sexe sub»ordonné, car le cœur de la femme, fleur toute »mystérieuse, après avoir été si longtemps mé»connu, s'épanouira enfin de son bouton.

»Les anciens maîtres prendront eux-mêmes »leurs esclaves par la main et, comme des esprits »égaux, tous ils monteront ensemble à la ter»restre Sion. L'habitant de cette planète régé»nérée a déjà oublié ce qu'est la femme; pour »lui il n'y a plus que des frères et des sœurs.

»Vois-tu, ma compagne, ce monde nouveau, »comme il s'élève joyeusement en temple du »Seigneur. Notre terre de Pologne n'est plus »un champ de malheurs séculaires; c'est un »paradis, le nôtre pour toujours, d'où ont fui »le vide et la tristesse.

»Plus de ténèbres, ni dans notre passé, ni »dans notre avenir! Partout brillent la justice »et la clarté. Tout est compris, et notre passé »sacré, et les tourments de notre purgatoire, et »le calice présenté par la main du bourreau, »et les chaînes de notre esclavage, et la tyran-

»nie de nos oppresseurs, et cet esprit du mal »qui maintes fois poussait à la lâcheté des cœurs »nobles et généreux, et enfin ce cœur lui-même »qui ressuscitera immortel de sa lutte.

»O ma Pologne régénérée, ton esprit ne doit »plus mourir, tu t'es élevée dans la région de »l'idée, au-dessus du bruit des tourbillons ter»restres! D'autres, dans un abime ou dans leurs »vallées, mourront sans espoir, tandis que toi, »tu planeras au sommet du monde. Que les »vagues écumées du temps roulent à tes pieds, »tout ce que l'œil peut seulement apercevoir »passera en torrents rapides ou disparaîtra dans »les profondeurs de l'espace; seule, l'idée ne »passera jamais.

»Tu n'es plus pour moi un pays seulement, »un endroit, une maison, une habitude, l'agonie »d'un empire ou son réveil; tu es la Foi, tu es la »Loi. Quiconque te trahira, quiconque voudra »te briser, mentira désormais à la vérité car, »en ton sein, l'idée de la Liberté et le sort de »tes pareils reposent dans ta loi».

D'après la peinture de ces derniers résultats nous voyons que plusieurs conceptions des hardis penseurs en France ne sont pas restées sans influence sur l'auteur polonais. Son œuvre touche à sa fin; alors pour la dernière

fois, le poète fait vibrer sa voix calme et solennelle, il chante une hymne à la gloire de l'idée immortelle qui doit un jour dominer sur la terre, et il termine sa création par ces paroles:

»C'est ainsi, qu'à l'aube d'un meilleur jour, »rêvaient un proscrit et sa triste compagne. »Ce qu'ils sentaient dans leurs cœurs, ils le je- »tèrent au monde par la parole. Mais la pa- »role, ce n'est qu'une moitié éphémère des chefs- »d'œuvre de la vie. La seule pièce digne du »Créateur commence par une hymne, mais elle »ne sépare point la pensée de l'action. Ce »qu'elle chante de la voix, elle l'incarne peu à »peu dans une forme visible, jusqu'à ce que, »pareille à l'esprit divin, elle se crée autour »d'elle un monde réel, égal en beauté au monde »de l'idéal. C'est par une telle prière que nous »devons désormais prier, car, aussi longtemps »que notre nacelle se balance sur un lac de »rêves, et que les vagues de l'inspiration rou- »lent dans la solitude, la pensée seule, mais »non l'homme, est entrée dans le ciel. Quoi- »qu'il arrive, quelque avenir qui nous soit ré- »servé, de quelque manière que les railleurs ne »comprennént pas notre chant, pour l'entonner »nous avons épuisé toutes les forces de notre

»cœur et, ici à tout jamais, nous prenons congé »de la parole. Laissons à l'avenir chanter les »enfants innocents, quant à moi, c'en est fait, »je n'accorderai plus ma lyre; d'autres voies »s'ouvrent devant nous. *Périssez, mes chants, et* »*vous, mes actions, surgissez*».

Le poète, comme on le voit, annonce en dernier lieu qu'il brise les cordes de sa lyre et que dorénavant il veut échanger la gloire du chant contre celle de l'action. Heureusement son pays n'a pas à craindre l'accomplissement de la première moitié de son dernier vers. Cette forme d'adieu est propre à tous les maîtres. Les grands poètes italiens terminaient aussi leurs œuvres de la sorte. C'est que chez l'homme élu, l'inspiration descend toujours inopinément, elle l'enivre, et dès que le chantre a dit le dernier mot de son enthousiasme, elle s'envole sans lui laisser jamais soupçonner le moment de son retour; de sorte qu'une fois refroidi, il n'ose pas espérer la faveur de se retrouver un jour avec la poitrine animée d'un souffle aussi puissant. Il en est autrement chez les poètes qui n'ont jamais franchi les barrières

de la médiocrité; pour ceux-là, l'inspiration n'est autre chose qu'une certaine verve de travail, dont il leur est facile de prévoir le le retour et de faire sonner l'heure.

La seconde partie du dernier vers, celle où l'auteur repousse le chant pour l'action, s'explique par l'état politique actuel en Pologne, ainsi que par la position qu'occupent chez elle ses révélateurs. L'auteur de l'*Aube du Jour* s'est convaincu que le temps est passé où, pour remplir dignement sa mission, il suffisait d'être poète, et de communiquer à son pays ses inspirations sous une forme enchanteresse. L'humanité, surtout l'humanité assujétie à d'aussi rudes épreuves qu'elle l'est en Pologne, demande quelque chose de plus à ses grands hommes que des chants. Les artistes divins du moyen âge ne se contentaient pas seulement de briller par leur génie; Michel-Ange maniait aussi bien l'épée que le ciseau ou la palette. En Pologne, aujourd'hui ce n'est plus assez de laisser après soi un certain nombre d'œuvres littéraires, toute l'existence du poète doit être la plus haute manifestation de sa force créatrice; elle doit être un poème en action beaucoup

plus sublime que ceux qui sont restés sur le papier. L'auteur de l'*Aube du Jour*, en terminant ainsi son poème, était un des premiers parmi ses rivaux qui tentât de se dépouiller d'un individualisme sentimental, et d'une voix prophétique fît appel à l'action. Et, en effet, quel pays, autant que la Pologne, offre une place au sacrifice, au courage du martyr, à l'abnégation, en un mot à ce dévoûment qui résume les douleurs, les luttes et les espérances de la patrie. Cet appel à l'action, dont le poète couronne son œuvre, est le point culminant de son inspiration, et cette inspiration pénètre l'esprit de la nation succombant sous le poids de ses souffrances, d'une nouvelle vigueur, d'une force vitale inextinguible.

Et puisque nous voilà sur ce déplorable sujet de l'état actuel de la Pologne, il nous est impossible de ne pas dire que l'auteur de l'*Aube du jour*, emporté par le vol rapide de sa pensée, a tracé de sa patrie une image hasardée peut-être. Certes, c'est une comparaison touchante et sentimentale que celle de la Pologne et du Christ crucifié pour le bonheur de l'humanité, mais nous ne la croyons

pas tout à fait juste. Celui-là seulement serait Christ, qui, dans la plénitude de la force morale et physique se sacrifierait pour l'humanité. La position de la Pologne est tant soit peu différente. Dès le moyen âge, la Pologne, par la puissance de son génie, s'était élaboré une forme de gouvernement qui ne pouvait convenir qu'à une société idéale; des influences étrangères, un concours fatal de circonstances qu'elle ne sut pas dominer, et sourtout l'influence délétère du catholicisme, l'empêchèrent de s'élever à la hauteur de l'idée que l'histoire lui avait envoyée. Ne pouvant pas la réaliser par la voie d'un progrès calme et inattaquable à ses voisins, qui redoutaient ce foyer de liberté, elle a dû se racheter dans l'avenir par de longues années d'un martyr surhumain, proportionné à la récompense qui l'attend un jour. Par conséquent les souffrances actuelles de la Pologne peuvent être plutôt considérées comme une expiation que comme un sacrifice volontaire, expiation qui est le partage de tout ce qui porte en soi le germe de l'immortalité. Il n'est pas à croire qu'un poète doué d'un regard aussi pénétrant, qu'un chantre de l'*action*,

eût voulu donner à son pays cette opinion de lui-même; c'eût été l'induire à un faux orgueil, d'autant plus inutile que la mission des grands maîtres en Pologne consiste principalement à l'amener à reconnaître ses fautes, à les avouer et par là à les racheter. Autre est la conception de cette essence chrétienne de la Pologne que nous trouvons dans les aïeux de Mickiewicz. L'auteur y voit le Christ dans l'innocence traînée chaque jour à la croix, pour expier les fautes d'un passé matérialiste. C'est là une conception sublime et pure. Une sainte terreur vous saisit à la vue de ce spectre sanglant et crucifié, dont le Mongole perce le côté et que le Brandebourgeois de concert avec la race de Habsbourg abreuve de vinaigre et de fiel. Ce n'est guère là le triomphe du Christ mourant pour l'humanité, mais la terrible et religieuse immolation d'une victime innocemment torturée, pour des causes non divines, par des bourreaux qui représentent les tendances rétrogrades et le culte aveugle de la force.

En revenant pour la dernière fois à la haute création du poète polonais, reconnaissons qu'il a eu principalement le mérite de

pressentie qu'il fallait introduire de nouveaux éléments dans la poésie, cesser de puiser l'inspiration aux sources, terrestres et que la clef de voûte de tout poème doit être aujourd'hui comme dans les temps primitifs, l'élément essentiellement humanitaire. La seule indication de cette voie est déjà un titre d'honneur pour l'écrivain; s'il n'a pas continué à marcher dans cette voie, c'est que le génie même éprouve des difficultés à opérer d'un seul coup un changement radical, et à se débarrasser en un seul moment des influences que des siècles entiers ont exercées sur l'humanité. Il suit de là que nous pouvons apercevoir deux directions différentes dans l'œuvre dont nous venons de parler: la première, où règnent la forme, l'image de la femme, soi-disant indispensable pour animer toute création d'un ordre supérieur, et surtout l'individualisme du poète; la seconde, où point une pure et puissante inspiration de la vérité, où rayonne de mille couleurs poétiques l'aurore de ce jour dont l'auteur a révélé l'*Aube* à sa nation.

Dans la première partie de notre travail, en parlant de Mickiewicz, nous avons signalé

les productions de ce genre de poésie, où le maître fit pénétrer le rayon de son génie créateur au sein même de la matière, l'animant d'une vitalité puissante et l'élevant jusqu'à l'idéal. L'objectivité, ce fut là le caractère de cette poésie, mais une objectivité telle que les esprits supérieurs peuvent seuls la concevoir. Ensuite nous avons passé au second poète polonais chez lequel le côté matériel s'éclipse; un monde purement spirituel s'ouvrit devant nous; le chantre s'efforce de s'inspirer d'en haut, et nous-même, nous aurions risqué de perdre la terre de vue si l'individualisme du poète, si l'introduction d'un sentimentalisme terrestre, ne nous avait retenu dans notre essor.

Jusqu'ici par conséquent, le poète ne dissimulait pas suffisamment son personnage dans les coulisses de la scène où nous avons vu descendre, soit les hommes, soit les rêves fantastiques de l'imagination. Il est vrai que la figure du premier brillait, comme brille au milieu des ténèbres une statue en airain rougi; le second flottait comme un mirage diapré par l'aurore et balancé par les vents, mais c'est justement la raison pour laquelle

il nous était impossible de donner à l'œuvre notre attention exclusive; car son créateur, par un charme irrésistible, en absorbait la plus grande partie.

Il en est autrement avec la troisième œuvre dont nous allons nous occuper.

Ici, malgré tous nos efforts de pénétration, il nous est impossible de découvrir la figure du poète. Son individualité s'évanouit complètement; son œuvre nous apparait comme un résultat immédiat de son inspiration ardente, en dehors presque de la personnalité de l'auteur.

Notre trilogie est complète sous tous les rapports, bien que nous n'ayons eu aucune prétention d'appliquer à notre travail la fameuse formule de la Triade. C'est le troisième genre de poésie. En partageant la Pologne en trois parties, le nord, le centre, et le midi, nous trouvons qu'à chacune d'elles correspond, dans l'ordre que nous avons suivi, l'un des trois poètes dont nous soumettons les créations au jugement du public. Cette division nous parait d'autant plus naturelle, que chacun d'eux a parfaitement réfléchi en lui le caractère propre à sa contrée natale.

Au surplus, chez le troisième qui, dans son dernier ouvrage, ne se contente plus de refléter le caractère de sa province, mais réalise en lui le génie de sa nation, nous apercevons trois phases principales par lesquelles il a graduellement passé avant de s'élever à la hauteur d'où il a pu embrasser sa patrie entière et circonscrire son horizon, non plus au sentiment de sa propre nationalité, mais bien au grand principe de l'humanité. En outre, ce triumvirat poétique se partage le pouvoir moral sur sa nation, ainsi que le sceptre dans le domaine le plus élevé de l'esprit national.

En vérité si nous étions mystagogue nous dirions que le nombre *trois* si mystérieusement puissant dans les rêves des anciens et des nouveaux utopistes, ne l'a pas été moins en Pologne quand il s'est agi d'éclairer le génie de la nation et de le diriger vers la pénible conquête de son indépendance.

Dan nos études sur Mickiewicz, nous avons tâché de montrer que les poètes, en dépit de leur originalité, reproduisent néanmoins l'empreinte des traditions de leur patrie, des premières impressions locales, et de la grande

mission que leur confèrent certaines péripéties politiques. En posant la question dans ces termes, il nous a été facile de résoudre le problème de la personnalité de Mickiewicz. Nous avons retrouvé en lui et le climat nébuleux de sa patrie septentrionale et le caractère mystérieux de cette nature sombre et couverte de forêts séculaires, et les échos lointains de la mythologie poétique qui y régna, et les souvenirs des sanglantes luttes avec les chevaliers teutons et enfin ce fait solennel de la réunion de la Lithuanie à la Pologne, non par droit de conquête, mais par l'impulsion réciproque d'un amour fraternel.

L'apparition de Slowacki[1] dans la littérature polonaise et la nature de son génie s'expliqueront à nous sous un certain point de vue, dès que nous procèderons de la même manière à la recherche des éléments intellectuels de son être. Pour cela, il nous faut aussi jeter un coup d'œil sur sa patrie, la Pologne méridionale, connue plus généralement sous les noms de Volhynie, de Podolie et d'Oukraïne.

[1] Mort en 1849 à Paris.

Si nous voulions à présent appliquer nos investigations esthétiques non à une seule nation, mais à toute l'humanité, il serait facile de nous convaincre que le cachet principal de la poésie du nord est: l'expression plastique des aspects choisis de la matière, une aptitude toute paticulière à saisir sur le fait toutes les manifestations de la vie matérielle, tandis que les peuples méridionaux, comme si les rayons vivifiants de leur soleil les avaient pénétrés jusqu'au fond du cœur, déposent volontiers le réel, pour idéaliser la matière, s'inquiètent beaucoup plus de l'idée que de la forme. On dirait que la transparence de leur ciel a ajouté à la subtilité de leurs sens. Le cadre de notre travail ne comporte par ces réflexions et nous nous bornons à prouver notre assertion par l'analyse. du premier et du troisième de nos poètes. Cette fois-ci, nous entreprenons une étude du genre le plus important de la poésie, du genre par lequel la Grèce s'assura l'immortalité dans le monde.

Il est hors de doute que le poème de Slowacki, constitue le premier chant d'une grande épopée, dans laquelle l'auteur passera en re-

vue l'histoire de l'idée de sa nation, la fera sortir du néant et l'offrira à sa patrie dans un tout harmonieux. L'élévation de ce monument immense n'est pas et ne peut pas être dans notre temps une création soudaine. L'auteur, avant d'être arrivé à la conception parfaite de son idée, a dû passer par une série d'essais, de tentatives, d'inspirations plus ou moins heureuses. En conséquence l'analyse de ces efforts variés et laborieux, ne peut qu'être intéressante.

En effet, quelque fût le génie de la poésie polonaise que nous voudrions étudier, partout nous rencontrerions le nom de Slowacki, le plus souvent dans le genre dramatique, car le drame comme, nous le savons, c'est le dernier degré que l'on doit franchir quand on vent monter sur le trépied de l'épopée.

Dans ses premières œuvres, le poète en question s'abandonna complétement au génie de sa contrée natale. La recherche des modes par lesquels cet esprit se révèle, est curieuse, à cause du contraste qu'elle offre avec les principaux éléments de l'esprit de la Pologne septentrionale; et quoique dans le poème de Slowacki nous ne rencontrions pas

les traces palpables de son influence mais seulement le cachet principal, c'est-à-dire l'assujétissement complet de la forme à l'idée, cependant il nous est impossible de ne pas présenter une image de l'esprit du midi de la Pologne, image arrachée du passé de cette nation, et, nous osons nous en flatter, nouvelle peut-être aux yeux d'un public étranger.

La nature, l'histoire et le caractère du peuple de ces provinces, bien qu'ils soient diamétralement opposés à ceux de la Pologne septentrionale, offrent néanmoins à l'esprit une mine toute aussi riche et ravissante.

Le midi de la Pologne est occupé depuis un temps immémorial par une race de pur sang slave. La mythologie n'y laissa presque pas de traditions, la conversion du pays à la foi du Christ est antérieure à toute époque historique; l'ordre des Chevaliers teutons n'y porta jamais son glaive pour exterminer les païens au nom du Rédempteur, quoique des torrents de sang y aient coulé sous le poignard fanatique des sectaires.

Entre la nature de cette partie de la Po-

logne et celle de la Lithuanie, la différence n'est pas moins grande.

A l'opposé de la sombre patrie de Mickiewicz, toute remplie de forêts mystérieuses, de lacs enchantés, faisant entendre continuellement à l'homme le chœur de ses mille voix, la Pologne méridionale donne le spectacle de vastes plaines aux horizons infinis. Le voyageur, qui au printemps s'égare dans ces contrées, ne voit autour de lui, aussi loin que son regard peut s'étendre, qu'une savane émaillée de fleurs, comme un tapis aux mille couleurs; il hume avec volupté cet air embaumé que la terre semble exhaler à pleine poitrine vers le ciel. Cette étendue de vue, libre de tout obstacle, l'aspect de ces richesses horizontales de la nature, ce calme solennel dont l'homme est enveloppé, lui font oublier la solitude au milieu de ces landes, solitude dont la steppe donne le sentiment le plus idéal. En effet, sur cette mer de verdure, dont le vent seul fait ondoyer les vagues fleuries, souvent, pendant toute une journée de voyage, la vue d'aucun arbre, d'aucun chaume, d'aucune trace humaine ne vient distraire l'attention. Parfois, seulement un

aigle effarouché s'élance du milieu des herbes touffues, et, après avoir regardé le soleil face à face, il plane majestueusement, jusqu'à ce que prompt comme l'éclair, il fonde sur une proie que son œil a visée d'en haut.

Quelques mois plus tard, vers la fin de l'été, la steppe n'est plus reconnaissable; les ardeurs du soleil en ont brûlé les fleurs; les tombeaux de guerriers inconnus, morts en défendant leur patrie, et, souvenirs glorieux des combats sanglants livrés du temps des invasions des hordes mongoles, des tumulus cachés par la verdure, surgissent à nu. L'herbe même a disparu, et la brise, qui au printemps caressait si gracieusement une végétation luxuriante, chasse maintenant devant elle des tourbillons des feuilles desséchées, poursuit sa course rapide sur des plaines rases et fuit dans le lointain avec de sinistres gémissements. Parfois, au milieu d'une journée paisible et sereine, tout à coup retentit un roulement sourd; le voyageur tâche de deviner la cause de ce bruit étrange dans les steppes, mais plus prompte que la pensée, la vraie cause apparait. C'est une troupe de chevaux sauvages qui se précipite à travers les steppes.

Les crinières au vent, les narines gonflées, ils s'élancent sur les traces de leur conducteur. Perdus dans un épais nuage de poussière, ils s'élancent en hennissant, ils bondissent avec allégresse comme les chevaux francs du commandement de l'homme, vierges de son humiliant esclavage.

Le caractère de la steppe, se peint parfaitement dans le peuple disséminé sur sa surface. Le peuple de la Pologne méridionale, étranger à toute dissimulation, reproduit la physionomie de son sol découvert. S'il lui arrive de combattre, habitué au champ libre, il ne comprend la défense qu'en se précipitant la poitrine en avant; son seul moyen de salut, c'est de chercher la mort. Impétueux dans ses passions, ne connaissant pas d'entraves en face du but, son jeu favori est de jouer avec sa vie. La même fantaisie à laquelle il s'abandonne dans les moments d'émotions violentes, domine dans le calme de son existence journalière. Le merveilleux, vers lequel un penchant irrésistible l'entraîne, n'a pour lui qu'un seul côté chevaleresque. Les légendes qui circulent parmi ce peuple, ne l'amusent plus par des récits féeriques,

par des apparitions nébuleuses, mais elles lui retracent les faits héroïques de ses aïeux, ou lui révèlent les mystères ensevelis dans les profondeurs des nombreux tombeaux de sa steppe.

La diversité des deux faces de la Pologne méridionale, que nous venons de peindre, explique les deux principales nuances du caractère de sa population; une fantaisie échevelée, et sur ce fond du caractère national, une vague mélancolie. Ce dernier sentiment surtout ressort dans les mélodies de ce peuple, si célèbres parmi les Slaves.

La topographie de chaque pays a dû sans contredit exercer une influence décisive sur le caractère de ses chants. L'habitant des montagnes, en élevant sa voix, entend aussitôt ses derniers sons que les échos de sa contrée lui renvoient, et de là vient ce cachet tout particulier aux mélodies de la Suisse et du Tyrol. Dans ce duo de la nature avec l'homme il y a une certaine gaîté, une certaine harmonie d'imitation moqueuse qui imprime son caractère au chant de ces peuples. Ici, au contraire, la note de l'habitant des steppes, ne rencontrant aucun obstacle, glisse doucement

sur la rosée de la plaine, se propage au loin, s'effile à l'infini, se fond dans l'espace sans laisser de trace après elle. De là, dans le chant des steppes, ce rappel plaintif des sons perdus, cette mélancolie qui dans la solitude se plait au ressouvenir des douloureux instants de la vie, et enfin ces amères voluptés de la souffrance s'enivrant d'elle-même.

Supposez, l'un des habitants de cette contrée, assez richement doué de l'imagination des steppes pour évoquer le passé, racontée par lui, depuis le prologue merveilleux des légendes jusqu'à l'époque plus certaine des chroniques, l'histoire du pays enrichirait la littérature de l'une des plus ravissantes rapsodies chevaleresques.

La Pologne méridionale, connue actuellement sous le nom de la Petite Russie, est la patrie de ces celèbres cosaques Zaporogues qui, pendant de longues années, défendirent leur patrie contre les invasions des Turcs et des Tartares. Cette population belliqueuse, dont l'histoire est peu connue en Europe, a été organisée à l'instar des principaux ordres de chevalerie du moyen âge. De même que le grand maître des Chevaliers teutons, le het-

man des Zaporogues était éligible. Les membres de ces institutions en Europe, se vouaient au célibat, et il était également défendu à la femme d'entrer dans l'enceinte de la *Sitch*, c'est ainsi que se nommait le pays situé au-delà des cataractes du Dniéper habité par les Zaporogues. La différence la plus importante que nous aurions à signaler entre ces deux genres de communautés guerrières, c'est que, tandis que les Chevaliers teutons, sous le masque de la religion, mettaient le glaive au service de l'ambition, de la cupidité, ou d'un but politique, les Zaporogues entreprenaient leurs expéditions pour défendre la Pologne, leur patrie mère, ou pour tirer une vengeanee éclatante des ravages des barbares.

Les traditions et les légendes poétiques du peuple cosaque, caractérisent fidèlement ces deux directions de leur activité. Tantôt la légende chante la nuée des barbares fondant sur la Pologne: voici l'horizon qui s'embrase de l'incendie des villages, les Tartares chassent devant eux des milliers de prisonniers polonais, les mains liées derrière le dos; l'air retentit des lamentations des femmes, des enfants et des vieillards; enfin les gémissements

des victimes parviennent aux Zaporogues. Soudain, la communauté s'élance sur ses coursiers, se précipite comme un ouragan à travers les steppes, délivre ses compatriotes et jonche le champ de cadavres ennemis. Tantôt la légende se plaint de la durée de la paix. Les Zaporogues ne peuvent pas s'efféminer dans une lâche inaction; ils se rassemblent, s'embarquent sur leurs pirogues et se laissent emporter par le Dniéper jusqu'à la mer Noire. Quel est le but de l'expédition? demandent les compagnons à leur hetman. Le chef garde le silence, mais les vagues de la mer répondent pour lui. L'onde écume, le vent souffle vers l'orient, et pousse la bande guerrière sous les murs de Constantinople ou de Trébisonde.

L'imagination des poètes, s'emparait avec bonheur de tant de riches matériaux. L'acte le plus difficile de la poésie, l'invention, était accompli; il restait au poète à donner la forme, à façonner la langue, pour que son harmonie répondît à la nature du sujet. Plusieurs auteurs polonais, entre autres Slowacki, ont puisé à cette source leurs inspirations. Ce dernier a placé la scène de quelques unes de

ses créations poétiques; *Venceslas*, *Bielecki* *Prêtre-Marc*, dans ces contrées. Le côté romantique de l'élément chevaleresque, qui nulle part ne ressort en un reflet aussi pur que chez les Zaporogues, fournit à la poésie un nouveau point de vue. L'amour de la femme y jouait un rôle subalterne, parfois presque nul. Slowacki a su mettre à profit cette fraîche couleur des traditions nationales, ainsi que le prouve son poème intitulé *Zmiia*, où se trouvent un récit de l'expédition des Cosaques sur la mer Noire, leurs chants sur les pirogues, un duel sur les steppes et une cérémonie funèbre, telle qu'on la célébrait dans la *Sitch.*

Pour faire apprécier plus dignement les manifestations principales du caractère des guerriers cosaques, il nous suffira de signaler un épisode du poème, où l'auteur a le plus heureusement réussi à les saisir sur le fait. L'hetman cosaque, avec son cortége, s'embarque sur ses pirogues, pousse jusque sous les murs de Trébisonde, incendie les faubourgs et remplit le pays de terreur. Le Sultan effrayé, lui expédie un ambassadeur en lui offrant la paix. L'hetman l'accepte sous trois conditions.

Ecoutons-les attentivement, le génie Zaporogue s'y retrouve tout entier.

Pour première condition, l'hetman exige que le Sultan lui fasse délivrer une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, que sans doute Constantinople a léguée à Stamboul, et à laquelle la tradition populaire de son pays attribue, si elle est trempée dans la mer, la puissance de susciter la tempête, et de faire périr les vaisseaux des infidèles. Pour la seconde, *Zmiia* exige que chacun de ses compagnons soit récompensé de l'une de ces armures complètes que l'orient fabriquait alors avec la plus haute perfection, et d'une *bourse* d'or.

Il est temps que l'intrépide guerrier pense à lui-même, et tandis que l'envoyé du Sultan prévoit avec terreur la demande des trésors les plus précieux de son maître, et songe en tremblant aux beautés du harem, l'hetman exige que le Grand-Seigneur fasse démolir une aile de son palais, de façon que chacun de ses compagnons puisse en emporter avec lui une pierre dans la patrie. Là, quand viendra l'heure suprême de la lutte avec la mort, ennemi plus invincible que les infidèles, chaque guerrier jettera sa pierre sur la tombe

où il sera descendu, et de toutes ces pierres, s'élèvera un immense mausolée qui racontera aux générations futures la gloire de l'illustre chef.

Ces rapports continuels des Zaporogues avec l'Orient, ajoutèrent encore à la fantaisie indigène le pittoresque du génie oriental qui éclata ensuite dans tous les produits de leur imagination. Population belliqueuse, qui pour vivre avait besoin de liberté comme de l'air, et devait nécessairement s'unir par ses plus ardentes sympathies à la Pologne, à un pays qui, répugnant par son génie à la conquête absorbante des autres nationalités, ne cherchait à étendre ses frontières que par la voie d'un amour réciproque. Cette race énergique pressentait que la Pologne élaborait en elle le double sentiment de la liberté et de la dignité individuelle, base principale du caractère des Zaporogues. Plus la Pologne négligea le développement de l'idée que son ange tutélaire lui avait révélée, plus ses rapports avec les provinces méridionales devinrent discordants. Enfin, quand des tendances fatales se prononcèrent dans l'empire des Jagellons, quand l'influence funeste de la com-

pagnie de Jésus en étouffa l'idée sacrée sous l'oppression de la forme, quand les disciples de Loyola, non contents d'étendre sur la Pologne leur linceul d'obscurantisme, s'abattirent encore avec des hurlements fanatiques sur les Zaporogues, en leur apportant les persécutions religieuses et le mépris de leur culte schismatique, les Cosaques exaspérés levèrent l'étendard de la révolte contre leur sœur souillée par les menées de la horde noire. De là date une suite de guerres terribles entre la Pologne et ses alliés méridionaux.

Il est clair que ces événements ont dû engendrer dans le caractère Zaporogue une rage aveugle contre tout ce qui n'était que formalisme, contre tout ce qui, sous le masque du salut de l'idée, cachait sa profonde corruption. Les Cosaques prirent en haine les seigneurs polonais, car ils voyaient en eux l'incarnation du privilége non sanctifié par le mérite personnel; il méprisèrent le clergé, car celuici, au lieu de l'esprit, leur donnait la lettre inerte de la foi; ils réprouvèrent les juifs du pays, car ceux-là ne rêvant que le gain pécuniaire, ayant abandonné leurs anciennes inspirations bibliques pour les théo-

ries absurdes du Talmud, devaient être antipathiques aux champions de la liberté politique et religieuse des Zaporogues.

Il s'ensuit qu'à la fin du siècle passé il ne fut pas difficile à Catherine la Grande, qui voulait d'un seul coup se défaire de la noblesse méridionale de la Pologne, d'envoyer des fourgons remplis de couteaux bénis, et d'exciter le peuple de l'Oukraïne à cet affreux carnage de Houmagne, où tant d'innocentes victimes payèrent de leur sang les anciennes intrigues jésuitiques dans ces contrées. Cette haine à laquelle le peuple se laisse instinctivement emporter et qu'il appartient ensuite à l'historien de motiver, ne constituait pas toutefois le sentiment exclusif de l'Oukraïne pour la Pologne. Si les descendants des anciens guerriers des bords du Dniéper se détournaient de la Pologne dévoyée, quelques fois aussi, cédant à une inclination dont ils ne se rendaient pas compte, ils couraient lui offrir dans ses dernières luttes leur vie, pour l'aider à s'arrêter au bord du précipice. Ils sentaient que c'était là une nation à laquelle l'histoire avait réservé un calice d'une souffrance surhumaine et une décadence momentanée, afin qu'elle réalisât

plus dignement un jour son idéal sur la terre. C'est ainsi qu'à la fin du XVIII siècle, quand la Pologne engagea contre la Russie ce combat à mort dont le résultat fut son partage, nous voyons à la tête d'un des plus braves détachements des confédérés de Bar, le cosaque Sava qui paya d'une mort héroïque son dévouement à sa mère-patrie, dans les moments les plus cruels de son agonie.

Dans la question de l'organisation future des États slaves, qui pourrait être nécessitée par la révolution à laquelle les empires basés sur la force brutale sont exposés, les partisans de la funeste aberration connue sous le nom de panslavisme, se demandent à qui appartiendra la Petite-Russie, qui, n'ayant jamais eu ni centralisation distincte, ni histoire indépendante, était toujours l'appendice de l'une de ses races collatérales. Dans le génie de la Pologne, ainsi que l'attestent ses annales, nous ne rencontrons nulle part l'élément de conquête. La Pologne, en établissant sa puissance sur des contrées étrangères, ne les absorbait jamais en soi; au contraire, elle leur conservait religieusement leurs lois, leur langue et leurs coutumes. Nous signalerons à l'appui

de notre assertion les villes prussiennes, qui se gouvernaient toujours par leurs propres lois, différentes de celles que les Piast donnèrent à leur patrie. Une telle union n'en était pourtant pas moins forte, car elle se fondait sur la sympathie et les intérêts réciproques des Etats. De même à notre sens, pour résoudre cette question de la Petite-Russie, nous devons nous laisser guider par ce seul principe. L'identité de la religion, une analogie plus ou moins grande de la langue, les mille transactions de cabinet que les deux partis pourraient exhiber, ne constituent pas encore des motifs assez puissants pour l'emporter sur la volonté des peuples. Dans la voie diplomatique, notre partialité nous voilera toujours la vérité, c'est donc la direction opposée seule qui peut nous conduire au but désiré. En conséquence, il s'agit de rechercher les plus hautes manifestations de l'esprit de la Petite-Russie, et d'en constater la direction.

Dans un pays annihilé politiquement, c'est dans le domaine des productions intellectuelles qu'il nous faut poursuivre ces manifestations. Encore ne faut-il pas les rechercher au prix d'une investigation laborieuse, mais

bien les saisir dans l'œuvre où domine l'inspiration sublime, spontanée, libre de toute considération matérielle. Comme la Pologne, comme toute autre grande nation, la Russie a eu ses poètes. Les chantres russes qui exprimèrent le plus visiblement en eux le génie de leur pays, étaient tous natifs du cœur même de la Grande-Russie; les provinces méridionales de l'empire ne lui léguèrent aucun poète remarquable. Quant à la Pologne, la Petite-Russie, son ancienne alliée, comme pour lui prouver son inaltérable sympathie, a suivi l'exemple des autres provinces arrachées à la couronne des Jagellons lors du premier partage, qui chacune lui envoyèrent un digne représentant. La proportion de ce concours de poètes est étrange; tandis qu'aujourd'hui la littérature polonaise, son maître suprême, le Lithuanien à part, ne compte qu'un représentant dans le royaume du congrès de Vienne, le reste de la pleïade, Malczewski, Goszczynski, Zaleski le grand harmoniste de la langue, le romancier Czajkowski, l'auteur dont nous nous occupons, et plusieurs autres que nous ne voulons pas nommer pour ne pas abuser des noms étrangers, tous ont reçu le jour dans

les contrées méridionales de leur patrie. C'est le premier fait qui démontre la tendance du génie petit-russien.

Toutefois, il faut reconnaître en faveur de la Russie, que dans les derniers temps, son principal romancier et auteur de comédies est un Petit-Russien. Nous voulons parler de Gogol. Mais quelles sont donc les cordes qui vibrent dans les œuvres de cet éminent écrivain? Est-ce l'amour pour le pays dans la littérature duquel il occupe une si brillante position? Point du tout. Avec une persévérance et une perspicacité inouies, Gogol fouille dans les plus sombres recoins de l'âme de la Russie; il suit avec acharnement à la piste les crimes, les vices et les défauts qui rongent l'empire. La vénalité, la corruption, la fourberie, l'obscurantisme, la passion d'opprimer, trouvèrent en lui le plus implacable persécuteur. Souvent, la censure épouvantée a voulu mettre le haro sur ce génie pamphlétaire, et ce n'est qu'avec la haute autorisation de l'autocrate, qui connait bien la dégradation de ses sujets, que ses comédies ont pu être jouées, que ses romans out paru au grand jour. Il semble que Gogol ne respire que

pour étaler au soleil toutes les sombres horreurs de sa patrie. Certes, ses ouvrages ne manquent pas d'exercer une salutaire influence sur son public, mais aussi il nous serait impossible de soutenir que c'est à la source de l'amour qu'il puise son inspiration.

Voici le second fait.

Faisons pour terminer notre analyse un tour en Russie, contemplons de près ceux des fonctionnaires russes qui représentent de la manière la plus frappante l'élément d'exactions et d'abus, et nous nous convaincrons que presque tous leurs noms portent des terminaisons petites-russiennes, terminaisons que nous rencontrons dans la majeure partie des décrets qui condamnent les prévaricateurs à l'exportation ou aux peines infamantes. Et ce n'est guère étonnant. Ces gens ne servent que pour satisfaire leurs propres intérêts, ils n'ont d'autre but que leur profit, et ils ne se soucient pas du pays vers lequel aucune profonde sympathie ne les attire.

Nous nous abstenons de tirer nous-mêmes la conséquence, le lecteur concluera, d'après les faits exposés, quel est des deux courants de haine et d'amour qui se partagent le génie

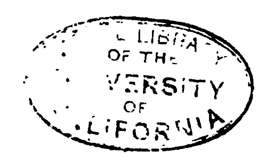
de la Petite-Russie, celui qui se dirige vers la Pologne, celui qui gronde souterrainement en Russie.

On pourrait compléter cette physionomie des provinces méridionales, dont nous avons esquissé quelques traits, en rassemblant dans un ordre chronologique les *doumes*, c'est-à-dire les chants historiques qui circulent parmi le peuple. La poésie dans ces contrées possède une étonnante vitalité. Ses légendes, loin de s'attacher de prédilection aux anciens monuments et aux ruines des manoirs, parcourent sans cesse le pays, colportées par de vieux rapsodes qui, en s'accompagnant du théorbe, groupent autour d'eux le peuple des campagnes, et lui chantent les hauts faits de ses ancêtres. Ces vieillards, dont pour la plupart le grand âge et le soleil des steppes ont voilé les yeux, jouissent d'un profond respect parmi le peuple. Convaincu de leur science divinatrice et de leurs mystérieux rapports avec le monde surnaturel, le peuple va chercher auprès d'eux le conseil ou la consolation, et conserve dans sa mémoire avec une vénération religieuse, les paroles par lesquelles ils lui prédisent l'avenir aux heures de

leur inspiration. Une figure historique dans ce genre, lors du démembrement de la Pologne, fut un vieillard du peuple, nommé Vernyhora, qui excitait les populations à combattre contre la Russie. A son lit de mort, il laissa une prophétie des calamités qui devaient retomber sur sa patrie et de la résurrection qui en résulterait, marquée par quatre éclatantes victoires dont il a désigné tous les détails topographiques. Cette prophétie est aujourd'hui dans la bouche de tout le peuple, et personne n'oserait en douter.

La figure poétique de Vernyhora, n'a pas échappé au regard de Slowacki qui, dans un de ses drames intitulé *le songe de Salomée*, a mis le vieillard en scène au moment le plus sublime de sa carrière. Le vieux chantre, avant sa mort, favorisé d'une révélation divine, dépose entre les mains des assistants sa celèbre prophétie. Cet épisode est le point culminant de l'œuvre de Slowacki, et son chant sur Vernyhora sera répété par la nation, tandis que le drame, point de transition dans la carrière de l'auteur, sera relégué dans les archives de la bibliographie polonaise.

Ces vieux chantres errants dont nous par-



lons, et qui offrent beaucoup d'analogie avec les rapsodes grecs, ont une manière toute particulière de s'exprimer, tantôt biblique, tantôt orientale, qui frappe toujours fortement l'imagination. C'est ainsi que vers la fin du siècle passé, quand les persécutions du gouvernement et l'oppression des nobles se firent vivement sentir, le peuple peu avant les terribles massacres de l'Oukraïne, entoura une fois un de ces vieillards en l'invitant à prédire la fin de ses souffrances et la venue d'une meilleure époque. Après s'être recueilli, le vieillard se leva, alla dans le coin de la chaumière et puisa de ses deux mains dans une mesure de blé. Ensuite, il se pencha au-dessus de la table, et en fit au milieu un petit tas qu'il entoura de trois cercles de grains, de plus en plus grands. Le peuple le contemplait en silence, sans pouvoir deviner.

»Cette poignée du milieu, dit le vieillard, »c'est le haut souverain qui nous gouverne; le »premier cercle c'est le conseil qui l'entoure; »lè second, ce sont les fonctionnaires et seig»neurs; et le troisième, le plus grand, comme »vous le voyez, c'est nous autres, pauvres

» Oukraïniens. Voulez-vous savoir quand vien-
» dra un meilleur temps? »

Une exclamation de curiosité lui répondit. Le vieillard, sans proférer un mot, brouilla tout le blé disposé sur la table, et disparut de la foule qui longtemps encore resta ébahie devant tous ces grains de blé, mêlés et confondus.

Nous pourrions citer plusieurs exemples semblables, qui prouveraient jusqu'à quel point l'imagination joue un rôle puissant dans la vie du peuple de la Pologne méridionale, et quelle en doit être la portée, quand, passant du terrain populaire dans l'âme supérieure du poète, elle jaillit au grand jour.

On voit par tout ce que nous avons dit, combien d'éléments riches pour la poésie, recélait le génie des contrées méridionales de la Pologne; il n'y a donc pas à s'étonner de ce que notre poète ait en premier lieu suivi cette voie qui était le plus à sa portée; oui, il a dû longtemps traverser son pays natal, avant d'arriver au foyer même de la Pologne, où se concentraient les rayons de tant de nationalités distinctes.

L'exil et le séjour sur un sol étranger où chaque membre de la malheureuse nation devait déjà représenter l'idée générale de sa patrie, acheminèrent Slowacki vers la seconde phase de sa carrière de poète, celle d'une inspiration moitié philosophique, moitié biblique. Le martyre de la Pologne d'une part, et ses combats continuels livrés sur le champ des sacrifices moraux et physiques, et d'autre part de merveilleux symptômes de vitalité difficiles à rencontrer chez d'autres peuples opprimés, comme par exemple un sentiment philosophique profond, une tendance prononcée au spiritualisme, et un progrès rapide de la langue, devaient nécessairement inspirer au penseur la conviction qu'un peuple marqué d'un tel sceau, avait devant lui un but plus élevé, un but immortel, vers lequel la logique des faits le conduisait par ses voies mystérieuses.

Si les idées du patriotisme, et des hypothèses vraisemblables sur le but suprême de l'humanité, pouvaient expliquer d'une manière assez positive la destinée et la mission de la Pologne, en revanche il était plus difficile de déterminer l'essence des premiers germes

d'une nation ballotée depuis une dixaine de siècles par des événements aussi inattendus et pour ainsi dire aussi substantiels pour la pensée du philosophe.

Le poète plongea donc son regard dans les temps primitifs de sa patrie et, après avoir retrouvé la source où les tragédiens grecs puisaient leurs inspirations, après avoir retrouvé l'écho lointain des cordes que Shakspeare faisait vibrer entre ses mains puissantes, il écrivit deux drames, *Balladina* et *Lilla Vénéda*, dont il tira le sujet de l'époque antichrétienne de la Pologne.

Le poète ne pouvait cependant pas toujours rester dans le monde fantastique du passé, pour se dérober aux réalités du présent; du fond de sa patrie parvenaient à son oreille de de sourds grincements de chaînes et le râle de mille innocentes victimes. Il aurait fallu ne pas être Polonais, ni même homme, pour résister à cet appel plein à la fois d'émotion et d'horreur.

Entre ces deux sentiments c'est la douleur qui prit le dessus dans le cœur de l'illustre écrivain qui, comme pour adoucir au pays le fiel de son calice, lui envoya sa belle création

sur les exilés en Sibérie, coupe elle-même d'amertume que l'auteur déposa au pied de la croix, toute remplie des larmes de ses infortunés compatriotes. Alors disparut de plus en plus de ses œuvres l'élément indigène de sa contrée natale; le poète semblait l'avoir abandonné à tout jamais et en quelque sorte absorbé dans l'idée générale de la Pologne, quand soudain, comme provoqué par un douloureux souvenir de ses premières impressions au milieu du foyer paternel, il le reprit encore une fois pour écrire son *Beniowski*, œuvre qui par la forme rappelle le Don Juan de Byron, et par son esprit les créations de l'Arioste. L'élément du maître italien est en effet facile à découvrir pour quiconque jette un regard sur l'époque où se passe l'action du poème. Ce sont les dernières années du siècle passé, pendant les sanglants combats où la Pologne manifestait son patriotisme par des tendances diverses. C'est ainsi que, tandis que le royaume en votant le droit de propriété pour les paysans, les appelait aux armes et que la Lithuanie s'honorait par de grands sacrifices individuels, qui rappelaient les plus sublimes temps de Rome et de la

Grèce, les provinces méridionales se laissaient emporter à un certain esprit chevaleresque et fantastique dont les incarnations font involontairement reporter notre pensée sur les héros du chantre de Roland.

Dans *Beniowski*, outre le développement spirituel du million d'électeurs nobles de la Pologne, le poète slave, à l'instar du barde anglais, a fait fortement ressortir sa propre individualité. Parmi les différentes directions entre lesquelles se partageait la vie morale de sa nation, il en aperçut plusieurs qui lui parurent fatales, un désir impérieux de destruction le saisit aussitôt, il s'arma sans pitié du fouet d'une ironie où perçait un dépit haineux mais plein de verve et de calcul. A côté de strophes empreintes d'un sentiment moral profond, qu'a colorées l'imagination la plus pittoresque, le lecteur est comme stupéfait de trouver des strophes où il n'aperçoit qu'une puissance de langue extraordinaire dans la forme et une expansion démesurée de fiel dans l'esprit. Le poëme ainsi écrit, a tour à tour attendri, étonné, amusé son public ou agité ses passions, en somme il a éveillé des impressions pour lesquelles il suffisait d'un

talent distingué de versificateur, ou de la verve saillante de pamphlétaire, mais complétement étrangère à une révélation comme celle que la Pologne exigeait de ses maîtres.

Soit que le poète ait compris lui-même qu'il avait gravement forfait à sa mission, soit qu'une nouvelle lumière ait éclairé soudain l'horizon du poète, toujours est-il qu'après la publication de son œuvre, nous voyons une lacune de quelques années dans sa carrière. Son dernier sarcasme contre l'humanité retentissait encore dans son oreille, il se tut et tomba dans ce calme qui accompagne habituellement tout travail intérieur profond, et cette élaboration psychique détermina la troisième et dernière phase de l'inspiration de Slowacki, dont le premier pas dans cette voie nouvelle fut marqué par l'apparition d'un poëme que nous soumettons au public.

Le *Roi-esprit*, nous croyons pouvoir hardiment l'affirmer, est le premier chant d'une grande épopée nationale, où par la suite l'auteur n'aurait pas manqué de développer toute la pensée philosophique de l'histoire de sa patrie. Pour embrasser une pareille idée, le poète a dû oublier les éléments primitifs qui

l'inspiraient jadis, s'élever à un point de vue d'où il aurait pu de son regard étreindre sa nation dans son union harmonieuse avec l'idée suprême de l'humanité. Si parfois il nous revient quelques accords qui nous rappellent ses travaux antérieurs, et que nous voulions absolument retrouver quelques vestiges de ses premières impressions natales, nous pourrions à peine en découvrir l'ombre, car cette œuvre dont, ni l'individualisme de l'auteur, ni l'amour de la femme ne constituent le caractère principal, est écrite de manière à ce que le seul mérite du poète, c'est d'en avoir recueilli la donnée sur le papier, car cette donnée depuis longtemps déjà a pu exister dans la mémoire des vieux bardes voyageurs de sa contrée. On aurait donc tort de rechercher une allégorie quelconque dans cette œuvre. Elle ne cache aucune allusion, aucune autre idée que celle qui s'y trouve exprimée. Le fond du poême, c'est une vérité vivante, philosophique, telle que nous en voyons une dans Hamlet, dans Macbeth, avec cette différence toutefois que le *Roi-esprit,* au lieu de se borner à une vérité partielle comme celle qui ressort de ces deux drames, exprime une vé-

rité générale qui embrasse le globe entier. Pour pouvoir la formuler, l'auteur a dû concevoir les souffrances séculaires de sa patrie, comprendre son passé, sa mission future, et résoudre le problème de son existence nationale.

Le sujet est tiré de l'époque antérieure au christianisme de la Pologne.

Les premières antiquités de la nation polonaise, auxquelles la chronique, ni même les traditions n'ont touché, remontent à l'histoire des peuples primitifs du Caucase, ce berceau commun de toutes les populations slaves. Voilà pourquoi au début du poëme, nous voyons un peuple de ces contrées, briser le cours de son existence au Caucase, transporter son âme et son génie, et ressusciter avec une nouvelle vigueur au milieu des plaines de l'Europe septentrionale.

Nous avons dit que cette création nous semblait être le premier chant d'une grande épopée nationale; il n'est par conséquent pas étonnant que plusieurs passages en soient obscurs, même pour la masse des compatriotes de l'auteur; mais aussi ne saurait-on douter que ces obscurités ne fussent disparues si toutes

les conceptions du poète, que nous voyons poindre aujourd'hui en boutons, avaient eu le temps de s'épanouir en fleurs dans l'œuvre complète. Maintenant, ce chant unique, isolé, ne peut que nous étonner par l'immensité de sa base et par ses contours monumentaux. En effet, si à l'instar de ces critiques, qui s'efforçant de prouver leur profonde perspicacité, recherchent et souvent créent eux-mêmes des analogies et des allégories auxquelles le poète n'a jamais songé, si, disons-nous, nous devions déterminer quelle idée du jour, quelle position nationale, actuelle, ou quels personnages types fictifs ou réels fixant aujourd'hui l'attention générale, l'auteur a voulu retracer, nous serions obligé de procéder comme le sculpteur romain du gladiateur mourant. On sait que pendant l'exposition de sa statue, forcé de répondre à ces questions: « lequel des gladiateurs du cirque avez-vous voulu représenter? » — est-ce Cajus, ou Sporus, ou Pollion le Syrien, l'artiste dut nécessairement répliquer que ce n'était ni le premier, ni le second, ni le troisième, ni même aucun autre de leurs compagnons, mais bien l'idéal du gladiateur mourant, créé

en vue non du présent, mais du jugement des siècles futurs, offrande déposée sur l'autel de l'art, pour l'humanité et non pour l'intérêt actuel d'une génération passagère.

Le *Roi-Esprit* que le poète fait passer par toute l'échelle du crime, est cependant un tyran d'une nature toute différente de celle que l'histoire nous a transmise dans les portraits des plus grands persécuteurs de l'humanité. Il est censé avoir conquis le monde à la tête de ses Germains, il s'asseoit alors sur son trône et, voyant dans sa personne la réalisation de la puissance terrestre, il se croit destiné à remplir une mission surhumaine; il considère l'essence de sa nature comme supérieure à celle du commun des hommes, et ne voit en eux que des chiffres dont il a le droit de se servir pour résoudre son problème.

C'est ainsi qu'Alexandre le Macédonien, une fois qu'il eut promené sur la surface du globe ses aigles victorieuses, crut sentir en lui une transformation, une élévation de son être, et se proclama fils de Dieu.

Mais quelle est donc cette idée dont le poète a embrasé la poitrine de son héros? —

C'est la seule idée sublime qui, dans ces temps ante-chrétiens, ait pu naître dans la tête d'un sauvage, homme de génie. Le farouche conquérant, après avoir soumis sous son sceptre de fer toutes les forces terrestres, se sent rempli d'un sentiment indicible d'immortalité qui l'amène à cette conjecture qu'il existe en dehors de ce monde une puissance suprême, aux volontés de laquelle les hommes et ceux qui les gouvernent, sont subordonnés. Il s'agit donc ici de résoudre la question de l'immortalité de l'âme, de reconnaître le grand principe de la sagesse et de la miséricorde, et le superbe autocrate ne voit aucun moyen de s'en convaincre, si ce n'est en jetant un défi à ce principe suprême, par une violation absolue de tous les droits qui s'éveillent spontanément au cœur de l'homme. Si, après avoir épuisé tous les moyens possibles, aucun signe ne vient à paraître dans les cieux pour prouver qu'il y a une puissance surnaturelle qui s'intéresse au sort des mortels, alors se dit l'exterminateur, l'humanité n'est que poussière, la terre que poussière aussi, et moi rien d'autre qu'un glaive forgé pour un moment par le hasard.

Aussitôt cet homme, sentant que cette idée qui vit sur le sol slave s'est incarnée en lui, emploie pour la réaliser la philosophie de l'action, saisit la hache du bourreau et se met à l'œuvre. Il étouffe dans son cœur tous les sentiments humains auxquels l'entraîne parfois sa grande nature; tout pénétré de son idée gigantesque, c'est à travers des torrents de sang qu'il marche droit à son but, et sa pensée s'épuise à inventer mille tortures. Plus profond dans sa conception, plus terrible dans le développement de son caractère que Macbeth, il est presque disculpé par l'idée philosophique qui l'anime, et par le génie de son époque. Aussi toute sa narration n'est-elle pas une forfanterie comme celle de la plupart des héros des épopées classiques, mais plutôt une confession douloureuse, avec la conscience de la valeur des moyens dont il se sert pour arriver à son but. Il se plaint, il s'accuse du profond de son cœur et pénétré du sentiment général de l'immortalité, et, bien qu'il soit obligé de racheter au prix de la perte de son âme la future existence éternelle du génie de son peuple, il reste animé de la conviction qu'il a, d'avoir fait

jaillir cette immortalité du sein même de sa patrie.

Ce sentiment à la fois douloureux et inspirateur se reflète fortement dans les dernières strophes du poême.

Le *Roi-Esprit* extermine, mais il ne dissout pas les parties vitales de son peuple; il les cimente au contraire par le sang, il habitue sa patrie à la souffrance, il la retrempe pour les adversités qui l'attendent dans l'avenir, il élève son génie au-dessus des douleurs matérielles et par là, rachète son immortalité dans l'histoire. Son plan, comme nous le voyons, embrasse un avenir séculaire, l'histoire le confirme, le présent de la Pologne l'atteste chaque jour, et son avenir en prouvera toute la vérité.

Qu'il nous soit maintenant permis de placer sous les yeux du lecteur l'œuvre entière de Slowacki; il ne serait pas possible d'en donner de simples extraits, car tous les anneaux de cette chaîne poétique sont tellement rivés les uns aux autres, qu'en les détachant, au lieu d'offrir au public un tableau vivant, on ne lui présenterait que cette nature morte qu'Horace appelle «*disjecta membra poetae*».

LE ROI-ESPRIT.

CHANT I.

I.

Mes souffrances, les angoisses de mon cœur, ma lutte continuelle avec l'esprit du mal, ses armes flamboyantes, son bouclier rayonnant comme un soleil, ses piéges remplis de trahisons vipérines, voilà ce que je veux chanter pour accomplir l'ordre de l'éternelle destinée. Oui c'est elle qui m'impose aujourd'hui le pénible devoir de chanter les événements du passé, les grandes et saintes guerres des esprits sacrés.

II.

Moi, Hèr l'Arménien, moi, devenu cadavre, je gisais sur un bûcher: le Caucase se noyait

dans les éclairs; la foudre retentissait à coups redoublés; sa voix parlait aux échos de la sauvage contrée; le ciel, obscurci et sillonné de tonnerres, offrait l'image d'une cité infernale. Et moi, je gisais éclairé par la foudre et couvert tout entier d'une armure d'or.

III.

Mon esprit, encore emprisonné dans son corps inanimé, sentait un certain orgeuil d'être aussi calme au milieu de cette nature pleine d'horreurs. Au-dessus de lui grondait la terre émue et planaient les esprits des guerriers. Trois spectres de femmes se préparaient à allumer le bûcher, et moi, j'attendais que la foudre éclatât, tant j'étais sûr de ressusciter comme esprit dans cet air embrasé par les éclairs d'un ciel en courroux.

IV.

Déjà les horribles sorcières approchaient leurs torches d'herbes et d'absinthes sèches; déjà éclairant ma figure pâle, elles hurlaient leurs hymnes sauvages, quand soudain trois

foudres de souffre ardent les frappèrent et la flamme les dévora si vîte que je les crus plutôt évanonies dans l'air que mortes.

V.

C'est alors que mon âme s'échappa de sa prison, indifférente déjà pour ce corps à jamais perdu pour elle, mais soupirant en vain après une nouvelle forme. Soumise aux arrêts du Seigneur, elle s'envola, prête à l'oubli même du nom des choses humaines. Les élus seuls savent ce qu'est la puissance du sentiment, alors que la mémoire n'est plus.

VI.

Aux lieux fortunés où les âmes limpides comme le diamant font un choix volontaire, la force, épuisée par une course plus rapide que celle d'Atalante, ne cherche que le bonheur et un humble repos. Là jadis je vis Orphée, las du fardeau de ses jours terrestres, se choisir un corps parmi les oiseaux musiciens. Qu'il lui sera doux désormais, me disais-je, de ployèr et de déployer en cadence ses blanches ailes de cygne.

VII.

Ulysse se fit simple laboureur pour se délasser de ses longues prérégrinations. C'est ainsi que Dieu pardonne aux hommes fatigués de la vie, et, à leur résurrection, leur accorde un repos sans fin. Mortels, épuisés par le travail, ne croyez pas qu'il y ait jamais manque de feu et d'éclairs, ne pensez pas qu'il y ait pour l'esprit un don plus précieux que le repos,

VIII.

Moi seul autrefois, me sentant à l'aise dans mon corps plein de jeunesse et d'harmonie, je ne désirai pas de transformation et, triste, je m'assis sur les bords du Léthé, en portant l'eau plutôt à mes blessures qu'à ma bouche. Depuis, délivré de la matière, mon esprit n'a jamais pleuré sur les maux du corps; depuis, il a toujours méprisé l'éloquence que pouvaient avoir les lèvres de ses blessures entr'ouvertes.

IX.

Cependant, tout en appliquant l'eau du Léthé sur mes plaies pour y éteindre le souvenir cuisant de mes douleurs, je ne pus empêcher que plus d'un doux souvenir ne pérît, que plus d'une suave image ne vînt à s'évanouir en moi. Les esprits me dérobèrent soudain celle des aurores grecques si sereines, si rosées, pour me montrer en retour l'aube d'un jour lointain, l'horizon d'une patrie nouvelle et à jamais chérie.

X.

Non, les étoiles qui brillent jusqu'au fond des mers, qui, à la lumière, prennent toutes les couleurs du prisme et paraissent si éblouissantes dans l'abîme des ondes, que les dauphins hérissent leurs écailles argentées et tournent en silence autour de leurs rayons comme des vampires.

XI.

Non, ces étoiles n'effraient pas autant ces monstres farouches de leur lueur mystérieuse

que ne le fit la beauté qui m'apparut dans les brouillards de la vague oublieuse du Léthé. Au-dessus d'elle c'était une harmonie produite par un essaim d'esprits à la voix de rossignol; au-dessous des marches d'or conduisant dans un monde lointain et vaporeux, à une prairie de fleurs, qu'ombrageaient de sombres sapins:

XII.

Et de ces prairies, de ces bois, il me semblait que les sons éoliens d'une brise matinale m'invitait à descendre sur une. terre fortunée. Je marchais d'un pas ferme quoique blessé par la flèche aiguë du Numide, ne sachant pas si c'était la voix de la mort qui m'appelait, ou un prodige terrestre, ou bien une Iris, qu'un nuage cristallin venait déposer sur le globe, et que supportait un arc-en ciel brillant au-dessus des guérêts, des couleurs de tant de soleils qu'il semblait la soutenir par sa lumière au-dessus du monde.

XIII.

Tandis qu'elle me précédait dans les détours du bois, les harpes éoliennes me redisaient ce

chant: « tâche de bien te la rappeler, car bientôt tu la perdras comme un rêve que t'auraient apporté de gracieux esprits; bientôt tu paieras ta vie de mille autres existences, et toujours tu presseras sur ta poitrine cette unique blessure de ton cœur, le souvenir de l'avoir à jamais perdue. »

XIV.

« Nous te donnerons la gloire, mais tu la prendras en horreur; nous te donnerons un cœur, mais bientôt il deviendra vide, et tu arriveras jusqu'à narguer sans pudeur les hommes qui auront confiance en Dieu. » Et moi de répondre: « pourvu que mes yeux resplendissent un instant de la lumière que cette beauté verse de ses lèvres de rubis, peu m'importe ce que me réserve le destin, vie d'un esprit ou tourments d'un mortel! »

XV.

Des épines de ma souffrance, comme un homme qui se sent capable de résumer en lui

les douleurs d'un millier de ses semblables, je me tresserai une couronne et, en souverain, j'en ceindrai mon front superbe. Que les esprits conjurés tournent contre moi leurs dards de serpent, que le monde me combatte ouvertement ou m'emprisonne en secret, qu'il me plonge même dans un abîme de feu, dût la chérie m'entraîner aux enfers, je la suivrai partout».

XVI.

A cette imprécation, je me le rappelle trop bien, l'esprit répondit par ce mot: «c'est la reine!» aussitôt s'affaissa toute l'exaltation divine de mon âme; soudain aussi surgit une nouvelle clarté et, dans cet air plus diaphane que le diamant, m'apparut une vision ... une beauté ... la fille du verbe, la souveraine d'un peuple du nord, telle que l'ont jadis entrevue les prophètes de Juda.

XVII.

Un soleil tournait au-dessus de sa tête radieuse, elle foulait à ses pieds un croissant argenté; elle planait au-dessus des forêts ou

rasait les vallées, éclairant, pareille à une comète, le chaume des cabanes; des arcs-en ciel l'enlaçaient sans cesse de leurs auréoles; elle tressait au milieu du prisme des guirlandes des fleurs et jetait négligemment dans les airs les perles du jasmin et le corail des pavots.

XVIII.

Le ciel, embrasé par des météores de feu, lui souriait azuré comme une vague de la mer; et, de même que le satin, changeant de couleur lorsqu'il tremble, allume les broderies dont il est parsemé, de même la voûte céleste s'allumait derrière elle et permettait à ces étoiles de scintiller au milieu d'un tourbillon de flammes.

XIX.

Ainsi, ce que n'avait pu produire l'eau du Léthé, elle le fit par son apparition. En effet mon âme se retrempa soudain pour un nouvel essor et fit jaillir d'elle une flamme nouvelle. Je vais donc raconter comment cette âme vainquit pour la première fois son

corps, comment elle le réduisit à n'être que l'ombre fidèle de ses puissances. Or voici que tout à coup, moi Hèr, écrasé par la foudre, je me réveille au milieu d'une forêt… sous une haie rustique.

XX.

Une horrible sorcière entonnait au-dessus de moi ses chants sauvages. «Ta patrie, hurlait-elle, est anéantie! moi seule je vis, et mon sein t'a servi à la fois de tombe et de berceau. Couverte de cendre et fécondée par la poussière des morts, je t'ai mis au jour pour que tu sois le vengeur de la patrie. Fils de la cendre, Popiel sera ton nom.

XXI.

Tu es seul, mais les vertus de tes aïeux te rendront fort, et moi je te subordonnerai deux esprits, à ta droite un ange d'or, à ta gauche un esprit de carnage et de tempête. Vous serez trois, et vous aurez encore ma voix tonnante qui vous poussera à la vengeance.» Cela dit, elle me saisit par mes

langes et les faisant tournoyer au-dessus de sa tête, elle en menaça le monde.

XXII.

Je n'étais pas encore un adolescent, que déjà la vengeance était l'unique nourriture de mon âme et la trahison celle de mon esprit. Souvent, je me le rappelle, il me semblait qu'un génie passait la main sur mes cheveux, ou, pareil à un ange me parlait dans mes rêves. J'ouvrais les yeux, ce n'était qu'un tourbillon de feuilles desséchées qui se dressait au-dessus de moi, comme un spectre livide, s'en allait au vent et quelques fois tombait sur ma poitrine. Alors ma main tremblait et mon poignard glissait de soi-même hors du fourreau.

XXIII.

O vous, premiers orages de mon âme, de quelle horrible manière vous vous rappelez à ma mémoire! Je crois encore voir ce nuage sanglant dans lequel mon esprit tourbillonnait comme une colombe. Aujourd'hui encore,

lorsque je viens à pénétrer dans une sombre contrée ou dans une forêt épaisse, une telle tristesse s'empare de moi que je voudrais m'arracher les entrailles, et que je demande grâce à mes propres souffrances.

XXIV.

C'est aussi à la clarté des étoiles sous-marines que je comparais alors l'apparition de ce peuple qui, loin de toute discorde, vivait dans ses chaumières, sous l'ombrage des pommiers qui lui donnaient sa boisson. Ses propres rois le gouvernaient, cette merveilleuse génération de Lekh qui renfermait dans son sein tout le verbe de la Pologne, et tenait en main la puissance et la verge miraculeuse de Moïse.

XXV.

Je connais bien maintenant cette faculté que l'esprit a de voir sous terre; c'est un miracle qui se manifeste souvent dans un vieux mendiant de village poursuivi par les chiens qui le voient dans sa marche, traînant

après lui une chaîne d'esprits aériens semblables aux grues voyageuses. Le monde le raille, mais le paysan au cœur simple sait la puissance du mendiant sur les reptiles venimeux; il sait que l'image d'un monde mystérieux se reflète sur sa terne pupille, rendue insensible à la lumière du jour.

XXVI.

Son regard, voilé par la main divine, glisse souvent sous terre, suit un filon d'or et parvient à percer les tombeaux mystérieux et les dolmens antiques. Alors le fond de ces sépulcres lui apparait tout lumineux, la poussière des morts s'y dresse, prend des formes humaines, et va de nouveau se disperser dans le néant.

XXVII.

Oui, ce sont là les merveilles que voient ces pauvres souffreteux, tandis que souvent on se moque de leur attitude pensive. Cette sagesse qui force la vérité à lui livrer ses secrets, le front ceint d'une couronne de chêne,

s'asseyait jadis avec le roi ou à ses côtés sur le trône, et traçait autour d'elle un cercle flamboyant d'esprits évoqués. C'est là cette sagesse qui, n'étant le partage ni du sorcier, ni de l'imposteur, a pour mission de guérir tous les maux de l'âme.

XXVIII.

Tout à l'entour on voyait les campagnes couvertes de bosquets, d'autels consacrés aux dieux, de tombeaux connus seulement des pâtres et de leurs chèvres, de troupeaux étonnés du mouvement incessant des oiseaux, de dolmens antiques oubliés depuis bien des siècles, abandonnés aux brouillards et aux orages, et dépouillés de toute verdure.

XXIX.

Parfois seulement une ancienne coutume venue de l'Inde et aujourd'hui perdue, venait comme une vision lumineuse interrompre le silence de la forêt. Quand mourait un guerrier célèbre, le peuple l'ensevelissait comme un autre Hector. Loin dans le bois, au milieu

des brouillards du soir, on sacrifiait douze chevaux sur un bûcher ruisselant de sang, décoré de cornes de cerf, de têtes de sanglier et que la torche changeait bientôt en une seule colonne de flamme.

XXX.

Des bardes prophétiques apparaissaient autour du bûcher et des devins prédisaient l'avenir inconnu du monde. Tout ce que créait le chant, aussitôt les esprits infernaux le réalisaient. Chaque siècle avait ses grands autels de la vérité, son culte de l'esprit et ses prêtres ardents, qui, en marchant au-devant de la nouvelle foi, avaient pour le corps non des croix, mais des poignards.

XXXI.

Un sauvage mépris les animait contre leur corps et l'exaltation les enivrait à l'instar du jus de la vigne. Aujourd'hui encore maint tombeau druidique, étreint par des buissons de roses, alors que les flèches du soleil passent à travers ou qu'il est coloré des flammes

diamentées de l'aurore, à peine on en a dépassé les sombres portes de granit, vous laisse voir des taches de feu et de sang.

XXXII.

Cependant le pèlerin ne recule pas à cette vue, et même il n'a pas plus peur d'y entrer à la clarté de la lune qu'une grue aux ailes lourdes ne tremble de se frayer une nouvelle route à travers les cieux. Entre ces autels, jadis teints de sang, les rayons de la lune et les aubépines sauvages semblent s'ouvrir des voies argentées, sur lesquelles la pensée vole aussi fugitive qu'un rêve.

XXXIII.

C'est parmi ces monuments sacrés que moi, esprit au front superbe, croyant à l'immutabilité éternelle du monde, je maudissais le présent qui m'accablait et foulais aux pieds leurs fronts chargés de mousse. Pierres funèbres, leur criais-je, tombez devant un esprit; fuyez comme un troupeau de cerfs, fuyez devant ma pensée exterminatrice. Et vous, ca-

davres de ces sépulcres, périssez ou levez-vous!

XXXIV.

Et rien! ... ce monde me narguait par son silence et sa course, lui qui se traîne à pas de tortue autour du soleil. Plus loin, toujours plus loin, sur la riante verdure des prairies (car j'avais exploré tout mon pays natal), rien encore! Toutefois le peuple procédait différemment avec le cadavre de son prochain, qu'il brûlait dans une nacelle et envoyait dans la région des brouillards hospitaliers avec une compagne innocente et chérie.

XXXV.

Fils de peuples massacrés, être jusqu'alors inconnu de tous, quand je vis combien cette nacelle était préférable au chaume d'une habitation terrestre, quand je vis comme la flamme sifflait sous elle en faisant craquer les poignées de feuilles sèches et éclairant de ses terribles lueurs ces deux âmes endormies du sommeil de la mort et de l'amour.

XXXVI.

Lorsque je le vis et que j'entendis le chant de la jeune fille, triste rossignol des tombeaux qui paraissait un tournesol d'or attaché au bois de cette nacelle sépulcrale, lorsque je vis cette fille emprunter au royaume des ombres une nouvelle voix, enfin quand à mesure qu'elle disparaissait elle ne me sembla plus qu'un fantôme, une ombre, un rêve, tandis que sa voix me parvenait encore comme renvoyée par des mondes invisibles.

XXXVII.

Oui, quand je vis tout cela, je me mis à envier à ce marchand son dernier voyage (car c'était un marchand qu'on brûlait ainsi); et je l'enviais sans savoir cependant pourquoi, tremblant d'être un jour si pauvre d'esprit que je n'en perdisse les ailes qui vous portent vers un monde surnaturel, tremblant, dis-je, de devenir farouche comme un lion, et d'aller dans cet autre monde, avec un effroi satanique, comme un esprit isolé de tous et sur une nacelle toute noire.

XXXVIII.

Epouvanté, je revins dans les forêts de ma patrie et bientôt après le roi Lekh me prit pour écuyer. J'avais l'œil menaçant, la main prompte et c'est toujours au sommet de l'échelle sociale que visait mon ambition. Quant à mon cœur, il était abreuvé de poison; le génie de la vengeance, mon premier apôtre, me brouillait sans cesse avec les hommes et avec mon propre sort; souvent même sa voix n'avait rien d'une voix humaine.

XXXIX.

Or chaque fois que j'écoutais ses conseils, si funestes pour mon âme, je sentais qu'une main invisible levait tous les obstacles sous mes pas. Pâle, je regardais agir cette puissance, croyant qu'un aigle blanc des montagues s'abattait sur mon casque, s'asseyait sur mon front, et semait des foudres sur mon chemin.

XL.

Un jour, je voulus être chef, et aussitôt un sang furieux foudroya le cerveau de deux

vayvodes. C'est depuis lors, que moi, jadis pâtre paisible, allié pour jamais aux esprits infernaux, je suis devenu si terrible que l'homme à qui j'ai voulu nuire, à peine l'avais-je menacé de ma pensée seulement, se sentait déjà frappé de mon regard à travers l'acier de mon armure et si je venais à effleurer son cœur, aussitôt il tombait sans vie.

XLI.

Le monde s'était assombri; enfant des bois, je regardais l'humanité comme une forêt condamnée à être abattue. La pâleur des grands fantômes dont j'étais devenu le chef m'effrayait du fond de leurs visières. Je devins la main droite du prince; je ne voyais pas une plus vaste carrière ni un but plus digne devant moi. Dans un château de cèdre, aux bords d'un de nos grands lacs, j'étais le premier parmi ceux que nous appelons les Vayvodes d'or.

XLII.

Apprenez ici comme les cabales des esprits sont terribles, quels piéges affreux ils nous

tendent! Une fois, au retour d'une expédition lointaine, tandis que les éclairs brillaient à travers les longs filets d'une pluie sanglante, moi et mes guerriers nous vîmes des ailes d'aigles tués, aussi nombreux que le sont dans certains cimetières de ma patrie les ossements des Germains.

XLIII.

Leurs plumes ruisselaient d'eau; du sable il s'en dressait quelques unes d'une si gigantesque dimension que, lorsque j'en pris une et la soulevai de ma lance, cette aile pareille à un grand fantôme nébuleux, en se relevant paresseusement de son ornière, comme un esprit endormi dans la fange à la lueur des foudres et évoqué par des conjurations cabalistisques, cette aile, dis-je, atteignit de son sommet le panache rouge de mon casque.

XLIV.

Un tel mystère et quelque chose de si humain, enveloppaient cette aile que je m'écriais: «dites moi, ô vautours, est-ce un éclair

qui, vous brûlant au sein d'un rapide tourbillon de vent, vous a ainsi déchirés en lambeaux? vous êtez-vous disputé l'empire de la lune en vous entrechoquant masse contre masse dans les airs? vous êtez-vous livré un combat sanglant pour une proie, ou est-ce tout simplement pour la gloire que vous vous êtes exterminés? »

XLV.

« Comment le nommer, dites-le-moi, ce champ de bataille mémorable, rouge aujourd'hui d'éclairs fulgurants, ce champ où je vois tant d'esprits foulés sur le sol et tant d'ailes brisées? » C'est ainsi que je parlais, après avoir appris à l'école du malheur à prendre pitié des pleurs et des tombeaux inconnus, quand soudain je vis mes guerriers ramasser ces ailes et en orner le dos de leurs cuirasses.

XLVI.

Ce spectacle si nouveau, si majestueux, à la chute du jour, dans un lointain horizon

partout sillonné d'éclairs, cette armée dont chaque guerrier semblait un vampire ailé, terrible dans sa noire armure dorée par la foudre, tout cela était tellement effrayant, que j'en ressentis un frisson glacial. « Gloire à Dieu, m'écriai-je, le monde chancèle! c'est sous le choc de ma poitrine qu'il croulera. En avant donc, ô mon esprit, conduis mes phalanges ailées! »

XLVII.

A ces mots je m'attachai aussi des ailes sanglantes et mouillées qui me couvrirent tout le casque. En les prenant, j'avais pour but la gloire, tandis que mes guerriers songeaient seulement à revenir plus vite chez eux par la puissance de leur vol. Oh que les mobiles qui dirigent les éléments de notre être corporel sont étranges, et combien, devant la vérité, cette maîtresse suprême du monde, les aigles, bien qu'ils fassent tous le même bruit, paraissent différents!

XLVIII.

Joyeux, nous volions vers nos foyers, et devant nous fuyaient arbres, vergers et chau-

mières. Une fois au but, mes guerriers se rangèrent dans la cour du château, et j'y entrai semblable à un ange noir et ailé. Le rideau de pourpre qui séparait le roi du vulgaire, s'ouvrit en étincelant de mille étoiles de fleurs: le prince apparut dans les reflets de cette pourpre, me toisa de son regard et laissa tomber son sceptre d'ambre.

XLIX.

Je vis tout à coup disparaître de son front et la sereine bienveillance qui planait comme une hirondelle sur ses cheveux gris et sa bonté silencieuse; puis son visage, devenu cadavéreux et froid, me glaça de son aspect au point que je me tins contrit comme un moine, les yeux baissés et fouillant de ma pensée au profond de mon âme. Je me demandais si le subit orgueil de ma victoire n'avait pas fait naître dans l'esprit du monarque quelques pensées secrètes et ne lui portait pas ombrage?

L.

Alors lui, regardant mes ailes et mes plumes que coloraient les lumières de la salle

et que le reflet de la pourpre rendait encore plus terribles, les abattit sous son sceptre. On me sàisit, et déjà mon âme sombre et impure me conseillait de me sauver en fondant avec mon glaive au milieu de la cour terrifiée sur le roi, le briser lui et sa puissance.

LI.

Mais, dans un moment de fureur plus court que la durée d'un éclair, je n'osai pas tenter un si grand coup. Plutôt que de profiter de l'effusion d'un sang de famille et de me montrer au grand jour, tenant à la main mon glaive qui eût plutôt ressemblé à un serpent qu'à une arme, je préférai voir ma tête chanceler et tomber dans la poussière comme un chêne séculaire.

LII.

Je me laissai donc saisir, et seul, dans un noir caveau, enchaîné à des colonnes de granit, comme l'araignée, cette sombre travailleuse, je me mis à tisser de mes chagrins et de mes insomnies une longue trame

de pensées. Il me semblait voir s'asseoir sur mon casque des fantômes d'aigles et mes épaulières se charger de têtes de Méduse toutes pâles et sanglantes.

LIII.

Mon âme était si forte, si riche de facultés, elle gouvernait avec une telle puissance mon corps, qu'elle parlait sans cesse par l'écho d'un monde spirituel; de son abîme plein d'horreurs, car notre âme est un abîme où tourbillonne un essaim de noires pensées, elle puisait la force terrible de lancer un coup et en frappait comme avec une foudre.

LIV.

Celui qui croyait me calmer et apaiser les orages de mon esprit par la prison, celui-là était dans l'erreur. Mon âme grondait sans cesse; le roi Lekh l'entendait, il sentait que, vampire invisible, je le mordais et le courbais jusqu'à terre. Encore enfermé en moi-même, je ne faisais faire aucun effort à mon esprit, et cependant je commandais déjà une phalange de génies infernaux, esclaves fidèles qui ne me quittaient jamais.

LV.

O vous qui ne rencontrerez jamais ici bas votre véritable ange gardien, qui ne voyez la vie que dans votre chaumière, et pour qui Dieu se voile de nuages éphémères, pour vous l'image de ces faits ne signifie rien. Pour d'autres, en dépit du diapason de mon âme et du terrible orage qui gronde dans mon chant funèbre, ce chant ne paraîtra pas différent de toutes les rapsodes connues.

LVI.

Une fois vers minuit, tandis que je dévorais ma colère, je crus apercevoir tantôt une apparition blanche, tantôt une forme noire et indécise, tantôt enfin une étoile qui me jetait son regard en filant. Et en effet, je voyais la ravissante figure de la fille du roi, dont un rayon de lumière, parti de ses doigts de rose changés en rubis, perçait la poussière et les toiles d'araignés de mon cachot.

LVII.

Ses cheveux dorés, tombant en tresses jusqu'à ses pieds, se traînaient sur les dalles

verdâtres; les tresses étaient fermées par deux épis d'or que surmontaient des fleurs de pierres précieuses. Ces fleurs semblaient être deux génies animés, regardant le ciel et pareilles à des figures d'anges ou d'esprits malins qui sortent de l'onde et fixent les yeux sur l'ondine qui marche au-dessus des vagues.

LVIII.

Les joyaux éclatants se rappellent à ma mémoire, plutôt que le reste. Un brouillard épais me le dérobe encore, à ce point que je ne tente pas même d'évoquer en rêve l'image de cette divine créature. Mais le génie de la mémoire me représente éternellement et le plis de sa robe et les deux épis d'or, et ses pieds blancs qui s'avançaient vers moi comme deux croissants fantastiques.

LIX.

Et moi, caché au fond de mon antre de granit, accroupi comme un monceau d'esprits infernaux que la lumière fait ressembler à

un amas de couleuvres, de membres et de chaînes, hérissé d'ailes comme un des démons de cette nature antique et primitive qui, ainsi qu'on le sait, a produit des dragons couverts de flammes et volant dans les airs;

LX.

Moi, me rappelant qu'après avoir servi le trône j'avais été injustement payé de la plus noire trahison et croyant le roi mon débiteur, moi, dis-je, alors effleuré par le regard de sa fille, je hérissai mes ailes toutes salies contre elle, et, le visage tout pâle, je lui montrai mes yeux par-dessous mes plumes avec une telle intensité de colère que j'aurais pu la brûler de mon regard comme d'une flamme dévorante.

LXI.

Pauvres esprits que nous sommes, forcés de puiser toujours à la même source nos plus belles couleurs. Voilà encore le dragon d'Andromède, faisant briller ses défenses; voilà encore cet autre affreux serpent étoilé

qui, dans l'Edda, s'avance vers le soleil, ramasse avec sa queue les étoiles, ces fleurs de la voûte azurée, les engloutit dans ses poumons embrasés et les rejette imprégnées de son haleine de feu.

LXII.

C'est sur la splendide vierge que, furieux, infernal, puissant et d'autant plus terrible que j'étais malheureux, je fixai tous les éclairs de mes yeux, ayant plus soif de sa possession que de la liberté. Comment alors cette vierge de bon secours m'ouvrit-elle un guichet dont l'huile avait silencieusement forcé les gonds? c'est là ce qu'il faut laisser dans l'oubli, car un nuage sanglant me dérobe le tableau.

LXIII.

Mais elle, chaste, pure, et n'ayant pas la conscience de son action, m'enleva d'une seule parole vers des régions sublimes. Alors cette divine maîtresse du chant et de la harpe, animée d'un esprit tout celeste et se rappe-

lant peut-être une existence primitive menée par elle dans l'antique Rome, se mit à me raconter comment elle avait lu dans le livre d'une Sybille qu'un jour des aigles, montés sur des chevaux, lui arracheraient sa couronne de la tête.

LXIV.

L'étrange songe fixa si profondément sa vision dans sa mémoire qu'elle en fit un récit exact à son père, et déjà, tout pensif et le front assombri, il allait appeler les devins pour avoir l'explication du rêve quand, revenant soudain, moi aigle armé, je rangeai dans la cour du château mes guerriers parés de leurs dépouilles ailées, et réalisai ainsi le rêve aussi clairement que si c'eût été à la lueur des éclairs.

LXV.

Voilà ce que me dit l'infortunée en s'accusant presque elle-même comme d'un crime d'avoir rêvé au moment où, à la clarté de la lune, aux éclats de la foudre et hérissés

de nos ailes, nous réalisions sa vision. Mais par la puissance que les sombres démons exercent sur la volonté des humains, les images du songe tombèrent sur elle, le carnage sur les aigles et les ailes sur moi.

CHANT II.

I.

La lune planait en plein et les étoiles scintillaient dans toute leur clarté; les grillons et les cigales chantaient au milieu des herbes; le château s'élevait tout pensif sur sa montagne sablonneuse: le froid du nord, l'odeur des fleurs sauvages et les battements de mon cœur attristé en présence de cette sombre nature, toutes ces impressions se faisaient doublement sentir en moi, alors que je l'avais, elle, à mes côtés et mon cheval prêt à m'emporter au vent.

II.

Qu'elle était ravissante! d'une main elle soulevait ses tresses et de l'autre m'indiquait les

déserts du nord. «J'ai horreur du nord; lui dis-je, car l'homme y est impuissant contre les orages; mais j'ensanglanterai mes éperons dans les flancs de mon cheval, et je courrai à travers le monde jusqu'à ce que les nations de la terre me montrent une femme aussi belle que toi, fût-ce la reine du feu ou des ondes.

III.

Sinon je reviendrai comme un spectre en courroux. Et toi, enchanteresse, rappelle-toi de l'ombre qui aura fui d'ici, projetée par la lune sur la verdure et formée par le coursier, les ailes d'aigle et le cavalier. C'est la lune qui en ce moment donne à ce fantôme un si terrible aspect; le vent le chasse de ces lieux; le malheur le rend fou et si Dieu l'épargne au milieu des orages, il se peut qu'il revienne ici porté par la foudre.»

IV.

A ces mots je menaçai le monde d'un geste de la main, d'un air d'autant plus furieux que

j'étais seul et sans force. Des étoiles fixées à leur voûte diaphane avaient les yeux ouverts et l'ouie tendue; à l'orient un ruban boréal brillant d'un sombre écarlate formait à l'horizon des plaines grisâtres un mirage si décevant qu'elles paraissaient ondoyer comme une mer sur la route de l'aurore.

V.

Diane, l'étoile matinale, tantôt blanchâtre comme une feuille de bouleau, tantôt verte ou purpurine comme une feuille de rose dorée, se plongeait dans le sein des brouillards diaprés, aussi inconstante que la mélancolie au cœur d'une jeune fille. Moi, dans ma soif d'une nouvelle vie, déployant comme des ailes mes bras vers l'orient, et pareil à un esprit aux traits pâles de souffrance, je fuyais ma propre pensée plus encore que mes geôliers impitoyables.

VI.

Aujourd'hui le monde entier est connu, est découvert par l'esprit; mais alors, mystérieux

comme une apparition fantastique, il excitait d'une manière fascinatrice à la conquête, par le brillant de la nouveauté, pour détruire aussitôt le charme par l'horreur du carnage. Il poussait des cris pareils à ceux d'un enfant qu'on étoufferait et qui prendrait les éclairs de votre armure pour une vision infernale.

VII.

Il n'est pas de sombres forêts où je n'aie erré en aiglon terrible de l'avenir porté sur les ailes du vent. Quiconque me rencontrait, croyait voir Satan, car avant que ma figure ne le frappât, il apercevait déjà tout, et mon armure, et mes aïles, et le grand marteau qui pendait jusqu'à mon genou, et ma lance qui flamboyait parmi les sapins dans les airs, avec sa pointe d'acier plus brillante que la flamme.

VIII.

Dans un cimetière isolé, au milieu des sapins, un jour je rencontrai les sauvages Germains au front toujours pensif. O esprit,

peintre d'un passé depuis longtemps évanoui tu vois encore leurs murailles de bois, leurs chars, leurs foyers, leurs figures éclairées par la flamme, les blancs tombeaux des ossements romains, et sur ces tombeaux les aigles arrachées aux légions de Varrus et semblables à des lampes et à des couronnes d'or.

IX.

Tu les vois, et aujourd'hui encore tu te demandes quelle force a animé ta voix et ta langue: « O vous, m'écriai-je, qui êtes aussi nombreux que les étoiles du firmament, aussi terribles que la foudre quand elle brise les portes du ciel, sachez-le bien, c'est par vous que moi, fils de la cendre et du génie de la mort, j'exterminerai le monde; oui je l'ensevelirai sous vos pas. A moi donc, guerriers, à moi! » Cela dit je leur montrai la blanche étoile du jour qui poignait au-dessus des forêts. Et tous se levèrent comme un seul homme.

X.

Oui, tous par milliers se levèrent farouches et prêts à voler au carnage. Une seule figure,

placée à l'écart au milieu des fleurs, resta immobile. Sa blancheur transparente me frappa; elle était endormie; une bonté merveilleuse s'épanouissait sur son front calme et serein que l'aube argentait. C'était une statue gisant dans les herbes sauvages, aux bords d'un ruisseau et comme enflammée par les feux de l'aurore.

XI.

Et en la voyant je me dis: «cet être à la blancheur immaculée, est-ce quelque reine de peuples exterminés, que des paroles tristement magiques ont endormie ici sur ce lit de violettes?» Mais soudain un barbare lui asséna un tel coup que la tête vola du tronc, pareille à une lampe, ennemie joyeuse des ténèbres: elle s'arrêta un instant dans les airs comme une étoile et fila toute rayonnante.

XII.

La colère fit bouillonner le sang dans mes veines. Tirant mon glaive, j'en portai un si rude coup au barbare que sa tête éclata en

deux comme une grenade purpurine. Alors je me mis à la contempler, cette horloge de la vie ouverte à mes yeux, avec ses veines rouges mystérieusement entrelacées, et voyant en mouvement tous ces ressorts de l'âme, je comparai les deux têtes comme deux esprits.

XIII.

A peine l'eus-je fait que de nouvelles puissances, évoquées sans doute par la statue vengeresse, accoururent à mon secours. En vain alors mille frondes m'assaillirent de leurs projectiles; plus terrible que la foudre qui broie les forêts, je parvins à imprimer à ce peuple une telle terreur, à le remplir d'un tel enthousiasme qu'il m'adora et me proclama son César.

XIV.

Aujourd'hui cette contrée est plongée dans un sommeil profond: peut-être la blanche statue y git-elle encore; peut-être dans quelque chaumière aux bords de l'Ister, chante-t-on encore mon histoire à laquelle personne ne veut ajouter foi, et personne ne sait comment

la statue vengée m'envoya des héros pour l'extermination du monde, comment, après m'avoir aperçu, elle évoqua autour de moi un essaim d'esprits lumineux.

XV.

Les hommes ignorent par quelles paroles, par quels faits, par quelles tortures je suis parvenu à rassembler ces millions d'esprits dont la vue maintenant m'effraie toutes les fois que je les appelle: mais aussi je ne demande leur secours que quand les forces me manquent; et ils m'arrivent de différents côtés et de sphères différentes, et rayonnent autour de moi comme des cercles de feu qui se croiseraient au sein des nuages.

XVI.

Ce sont là les réflexions que roi-esprit, seul au milieu des barbares, je faisais jadis sur les phénomènes qui apparaissent à la naissance des peuples et disparaissent dès que la greffe a pris sur l'arbre. Les foudres et les éclairs qui accompagnent ces moments primitifs, la

terreur et l'angoisse qui alors président le monde, saisissent de frayeur comme le chant du coq au tribunal de Pilate.

XVII.

Il semblerait que les oiseaux du matin ne veuillent pas cesser de chanter, et leur chant est triste comme le cri d'un enfant; le ciel s'obscurcit comme saisi de cette espèce d'horreur qui précède l'aube; les étoiles brillent d'une lueur plus forte; les hommes r'échauffent leurs mains à la flamme des villes incendiées; épouvantés par le silence du moment, ils semblent tout prêts à renier l'esprit divin, et cependant ils jettent autour d'eux un regard inquiet pour voir si Dieu ne les entend pas.

XVIII.

Eh bien je sentais alors tout cela, bien que mon sang battît comme une foudre dans mes veines; mon casque résonnait, mon panache brûlait d'un feu ardent, mon marteau lançait des étincelles pareilles à des croissants; tout enfin prenait vie autour de moi; et mon cour-

sier de parler, ma lance de grandir, mon glaive de s'animer, les vents de m'apporter des conseils, les nuages de me défendre, tandis que les croassements des corbeaux m'annonçaient un jour fatal et que des phalanges circulaires de grues me prédisaient au contraire le bonheur.

XIX.

C'est ainsi qu'averti par toutes les puissances terrestres, je vins à fondre sur ma malheureuse patrie. Le roi n'était plus, et son peuple décimé contemplait sa jeune reine comme une étoile vivante. Elle aussi, couverte de sa cuirasse d'or peinte de diverses couleurs, elle se montrait, fantôme brillant, dans le terrible tourbillon des combats. On eût cru voir l'ange blanc de la gloire.

XX.

Autour d'elle c'étaient un camp continuel de guerriers, des cuirasses noires, des glaives, des boucliers et au-dessus de sa tête un dais mouvant d'étendards. Chaque fois que le soir

ternissait le ciel de ses brouillards, alors, à l'instar des oiseaux de nuit ou des fantômes, surgissaient des marais les Venèdes et les Tchoudes, les jaunes Pétchénègues, les Tartars d'outre mer, qui remplissaient l'horizon de milliers de flèches. Mais ce n'était rien encore que de les voir au combat; le plus horrible c'était de les entendre hurler.

XXI.

Je me rappelle encore ces cris et ces hurlements de différentes nations et en différentes langues, lorsqu'avec les flots de mon armée j'acculais les phalanges de ces peuplades aux rives de la Vistule. Enfin, à la pointe du jour, ils m'expédièrent les Anciens de leur armée, en implorant la paix et un morceau de terre à peine suffisant pour un tombeau.

XXII.

Assis sur la peau d'un lion à la crinière dorée, dans un modeste char germain, je leur dis: «que les vierges, filles des premiers vayvodes dénouent d'abord leurs tresses, que

Vanda elle-même, fondant en larmes et pâle de douleur, vienne verser du vin dans nos coupes, et que mes Germains élèvent cette belle aux cheveux d'ambre sur leurs boucliers.

XXIII.

Et quand, placée sur le disque d'un bouclier de cuivre, proclamée reine par les peuples sauvages, elle nous aura entonné un hymne pour les générations futures et charmé ainsi nos âmes farouches, moi alors, j'ouvrirai mes bras palpitants pour qu'elle s'y réfugie comme une colombe et me demande de ses lèvres rosées, tout ce qu'elle voudra, la terre, oh même la moitié du ciel! »

XXIV.

Les vieux Svityne et Tchertchak s'éloignèrent avec cette réponse. A mes yeux, vague jusqu'alors, la figure de l'enchanteresse commença à briller d'un éclat solaire et rayonna de plus en plus. Aussi quand je m'étendis sur mon lit de camp, tout un enfer m'apparut, sillonné sans cesse par la foudre, sombre et rouge de vapeurs comme une forge.

XXV.

Je déchirais sur ma poitrine mon pourpoint de cuir et j'étais comme cloué à mon lit. C'est alors qu'elle se montra dans cet effrayant tourbillon de flamme, pareille à un esprit enveloppé d'arcs-en-ciel radieux. Au-dessus d'elle une chaîne d'étoiles harmonieuses qui composaient un chœur d'une mélodie toute aérienne, faisait vibrer sur des tons magiques et divers le plus sublime des chants.

XXVI.

En entendant ces voix avec lesquelles s'avançait vers moi la jeune vierge, mon âme sortit presque de mon corps pour aller à sa rencontre. Elle bleuâtre et rouge au milieu de ce chœur de feu, et faisant tournoyer son chant comme les ailes aériennes d'un moulin, elle troubla mon esprit au point que je m'arrachai les cheveux et qu'en suivant ces chants je me sentis déjà presque fou et comme entraîné dans un précipice.

XXVII.

Il faisait encore nuit; je ceignis mon casque, je mélançai sur mon coursier à bride abattue. Je me rappelle encore cette atmosphère d'un gris perlé vaporeux et la tour ébréchée de ce château dominant la Vistule, où le peuple avait enfermé sa reine dans des remparts de guerriers et de pierres. Arrivé là, je sonne de mon cor d'airain, j'en fais trembler les airs jusqu'à ce que le hennissement des chevaux me réponde à l'entour.

XXVIII.

Alors parait le vieux vayvode Svityne, frottant ses yeux encore rouges de sommeil. «Va, lui dis-je, je regrette mes paroles d'hier, je t'ai montré un visage trop sévère. Que votre jeune et belle reine vienne remplir ma coupe, soulever ma visière et peut-être alors lui sera-t-il plus facile de me chanter un hymne et de tomber dans mes bras.»

XXIX.

A ces mots, le vieillard sans me répondre me conduisit aux bords de la rivière vers un

groupe de peuple. Des pêcheurs tenaient leurs filets argentés, des prêtres portaient des torches, bien que le jour brillât déjà; quelques rapsodes avec leurs luths étaient assis au sommet d'un petit rocher sous un saule pâle, enveloppés des brouillards du matin. Sur les collines on allumait des signaux.

XXX.

Ici je vis dans la prairie un grand mouvement parmi les jeunes filles et les femmes vouées au service de la reine. Les unes portaient des fleurs, des encensoirs d'argent, des diadêmes d'or en forme de croissants. Les autres, cueillant dans les herbes des bluets pour en faire une couronne, jetaient dans l'air argenté, dans les brouillards grisâtres, des milliers de couleurs en offrande aux divinités du fleuve national.

XXXI.

Monde étrange! étrange tableau que j'évoque! mais combien de fois l'aurore purpurine, et les fleurs que je cueille couvertes de rosée,

et les oiseaux de la forêt qui se réveillent à l'aube du jour, et les couleurs du prisme que j'emploie à peindre mes pensées, quand mon esprit s'allume comme un flambeau, combien de fois, dis-je, ne m'ont-ils pas rappelé ce tableau si douloureux, cette jeune reine gisant morte sur la prairie.

XXXII.

Elle ressemblait à la lune dont le soleil, par un jour d'automne, efface à son lever le premier éclat; aussitôt l'astre des nuits se fond dans l'air azuré, le front légèrement coloré, et ensuite, planant au-dessus d'une guirlande de forêts où le vent fait frissonner les feuilles d'or à côté des feuilles de flamme, pleine, ronde, pâle, elle finit par se vaporiser comme une ombre argentée qui s'enfonce dans les airs.

XXXIII.

Telle était sa pâleur déjà un peu bleuie par l'horreur du trépas; telles étaient les perles de ses lèvres qui grimaçaient d'un sourire convulsif devant les Ondines de la Vistule.

Du reste elle se laissait tranquillement parer par ses femmes de sombres feuilles d'if, d'une couronne d'or et d'un collier d'ambre. La terreur rendait le cadavre plus effrayant encore aux yeux du peuple.

XXXIV.

Mais cette terreur arriva à son comble lorsque, découvrant mes traits farouches et jetant un regard sombre de dessous ma visière, je brisai mon glaive et en fis voler les morceaux et les éclairs au-dessus de ma tête. Les vapeurs ténébreuses de mon âme et les étincelles dorées du glaive s'élevèrent comme un ouragan olympien au-dessus de mon panache flamboyant. On eût dit que mon génie était venu tout en feu se poser sur mon casque.

XXXV.

Le premier cri qui sortit de ma bouche ne ressemblait plus à une voix humaine, c'était le cri d'une bête féroce. Il réveilla mes cent mille Germains qui s'avancèrent sourdement comme une mer qui gronde au loin. Alors j'élevai un bûcher effrayant, royal et si haut

que les ondes de la Vistule arrêtées par cette digue, par cette hécatombe de cadavres, se dressèrent comme un spectre ensanglanté de géant.

XXXVI.

Mais avant que d'être livrée aux flammes, que de plaintes affreuses n'a-t-elle pas entendues! »O cheveux, m'écriai-je, je ne laisserai pas vos boucles se sécher dans le feu de leurs liquides diamants; j'ordonnerai aux ombres souterraines de se transformer magiquement en un temple plein de détours et de piliers, et là, ô vierge, je te déposerai dans un cerceuil d'albâtre, je te ferai garder par l'éloquente mnémosine des siècles passés, par la Colonne funéraire!

XXXVII.

Oui, je te déposerai en silence sur un linceul de satin blanc, embaumée, endormie d'un soleil éternel; puis comme un lion, couché à tes pieds, je troublerai ton sommeil tranquille de mes profonds soupirs. Alors peut-être toi, tu te lèveras et, par un baiser, me faisant

connaître l'aurore du jour du réveil suprême, tu me fixeras, ô mon amie, dans ces sombres souterrains, en lisant éternellement des paroles mystérieuses sur des blocs de rochers.

XXXVIII.

Et tandis que je serai là dans un séjour sans soleil, sans étoiles et sans lune, où règne une tristesse sombre et sans fin, moi, guerrier semblable à un ouragan assoupi, les paupières ouvertes, fixes et sèches, comme alors toi, ma rêveuse lectrice, en versant ta mélodie perle par perle dans mon oreille, toi maîtresse de la parole et du chant, comme alors, dis-je, tu changeras pour moi des siècles en minutes par la magie de ta voix.»

XXXIX.

C'est ainsi que je parlais en pressentant les mystères d'outre-tombe. Et embrasé d'une nouvelle ardeur, je voulus la déposer sur un pavois de glaives, l'envelopper dans un sanglant étendard de guerre et, loin d'une contrée où le soleil meurtrit le corps de ses feux im-

pitoyables et précoces, fuir avec elle dans la froide Islande, terre calcinée par la flamme de sept volcans aujourd'hui éteints.

XL.

«Là, m'écriais-je, là sur les glaciers, je la déposerai pareille à une fleur cristalisée, je l'ensevelirai brillante sur un rocher rougi par des éclairs de volcan. Et alors sur sa cîme, parmi les aigles sauvages, plus farouche que les ouragans, plus terrible que les vagues, je me laisserai glacer par le froid et dévorer par le feu.»

XLI.

C'est ainsi que mes pensées prenaient des formes colossales; c'est ainsi que mon esprit, faisant jaillir les éclairs de sa nature primitive, brisait les chaînes fatales de son nouveau corps, et cachait toujours la foudre au sein du nuage. Bientôt une assemblée solennelle du peuple se réunit et me revêtit de la pourpre royale des Lekhs. Tous étaient frappés d'une ignoble frayeur: je m'assis sur mon trône; mon front s'assombrit.

XLII.

Qui oserait se vanter de ce que je vais avouer? qui oserait le mettre dans des pages humaines non comme une confession mais pour une gloire éphémère? J'avais résolu d'épouvanter les cieux eux-mêmes, de frapper à leur voûte comme sur un bouclier d'airain, d'en déchirer, d'en ouvrir l'azur par mes crimes, et de faire trembler sur leur base les colonnes de la loi, siége de l'ange de la vie, jusqu'à ce que enfin Dieu se montrât dans les cieux à moi, oui Dieu, mais la face toute pâle!

XLIII.

« Et si Dieu même, me disais-je, ne fait pas voir sa figure au-dessus de cette cité violée de la vie, il se peut qu'alors des comètes flamboyantes accourent à travers le ciel, présentent à la terre leur face étonnée et comme des fantômes déploient leurs queues au-dessus de mon bourg; l'une, d'abord, puis une autre et après elle une troisième. Qui sait si, tout souillé de sang, je ne m'en effrayerai

pas moi-même, et peut être alors à leur suite des soleils rouleront-ils par milliers.

XLIV.

Peut-être aussi les cieux se rempliront d'apparitions et de figures solaires à l'œil sanglant. Et ce ne sera plus autour de moi qu'une vapeur de cimetière, que des orages, des vents, des flammes et des frimas continuels, des pluies de sang et des voix parties du fond des sépulcres. Le soleil pâlira, la lune s'arrêtera dans son cours, l'étoile gémira ou hurlera de désespoir, la nature montrera que l'homme ne lui est pas indifférent.

XLV.

Autrement, continuais-je, si j'agis avec ce peuple comme un roi en démence et que la vie se cache comme un serpent dans son trou et comme si elle ne sentait aucune de ses plaies, les hommes ne seraient dès lors que poussière, et moi-même que serais-je? poussière aussi, matière forgée ici bas en glaive d'un jour, glaive d'autant plus terrible que ce

n'est pas la main des esprits mais sa propre volonté qui l'aurait jeté sur la terre.»

XLVI.

A peine avait-je conçu cette idée que mon regard, un de ces regards clairs et secs qui pénètrent sourdement dans les pensées humaines pour fouiller jusque dans les os les vestiges des esprits, la réfléchit autour de moi. Aussitôt Tchertchak qui implorait lâchement sa grâce à mes pieds, fut livré aux bourreaux, et après lui je ne sais quels devins dont je vois aujourd'hui dans les ténèbres les deux têtes sanglantes.

XLVII.

J'envoyai la cour et les serviteurs du Vayvode le rejoindre, sous prétexte qu'ils tramaient un complot. Du haut de ma tour je contemplais cette longue chaîne de condamnés qui allaient à la mort, les fers aux pieds et des torches à la main. Et les cieux? hélas les cieux conservant leur azur comme s'ils eussent ignoré le sort de ces malheureux, regardaient ce spectacle d'un air calme et in-

différent où perçait cependant une certaine tristesse.

XLVIII.

Un cortége immense de victimes défila; je crus que je verrais apparaître leurs fantômes, pareils aux cygnes rosés dont les cris semblent faire gémir et pleurer l'air, ou que des murailles couvertes de caractères flamboyants sortiraient, fileuses terribles, des araignées de de feu se balançant sur leurs toiles ignées et traçant dessus le plus infernal arrêt contre moi.

XLIX.

Je crus encore que mes nuits seraient agitées, mes journées sombres comme des nuits sans étoiles, que j'entendrais des gémissements dans les ténèbres, un cliquetis d'armes et des souffles de glace ou de feu sur mon front? Et de tout cela rien n'eut lieu; cet esprit tout puissant auquel j'avais déclaré la guerre laissa son enfant impuni. Alors ma fière et dure poitrine se souleva, car j'étais résolu à provoquer à outrance le mépris divin.

L.

Je vois de mon ancien regard cette œuvre hideuse de mon esprit d'autrefois, alors que des steppes entières, couvertes aujourd'hui de tombeaux, étaient appelées steppes rouges par le peuple. On s'aperçut soudain que mon corps enlaidissait, que je prenais les formes de l'ange maudit. Les hommes croyaient voir mes entrailles pourrir; je gisais assoupi comme un boa qui bâille.

LI.

Parfois, monté sur la plate forme de ma tour, j'ordonnais qu'on m'amenât comme un troupeau de brebis et par différents chemins les premiers Vayvodes et Joupanes de l'empire. On les déposait dans des tombeaux ensanglantés, on couvrait leurs bûchers de ronces et de noirs genièvres et d'en haut, comme un vautour farouche, je regardais ces milliers d'incendies mouvants.

LII.

Souvent à mes yeux dix étoiles, dix soleils s'embrâsaient à la fois, j'entendais à la fois

dix cris épouvantables. Et cependant ma poitrine ne se gonflait pas d'émotion, l'effroi ne saisissait pas mon cœur. Comme un démon, je restais là tranquille sous le poids de ma couronne, et les compagnons de mes crimes regardaient le plus grand de tous les objets d'horreur, ma figure couverte d'une pâleur mortelle.

LIII.

On s'étonnait de ne pas me voir aboyer comme un chien, ni rugir comme un lion, ni grincer des dents comme un démon. On ne se doutait pas qu'en esprit inspiré, j'attendais les étoiles vengeresses, les pluies de sang, et alors je saisissais de nouveau mon glaive et de nouveau je rendais le monde entier furieux contre moi; puis je me remettais à demander au ciel obscurci si, par ce glaive que j'enfonçais dans une poitrine humaine, je ne frapperais pas d'horreur une puissance divine quelconque.

LIV.

Je tendis toutes les facultés de mon âme pour inventer des milliers de tortures, bû-

chers immenses, vaisseaux se fendant en deux sur la Vistule, roues et chevalets allongeant les corps; vaines inventions! ce pays inconcevable dans son martyre résista toujours et usa tout par sa patience. Le ciel lui-même le supporta aussi patiemment tant que je ne brisai que les ressorts matériels de l'esprit.

LV.

J'allai plus loin encore et dans le choix du supplice, ne pouvant créer rien de plus horrible, je commençai à violer les lois divines les plus sacrées, pour ravaler la nature elle-même. On amena ma propre mère à ma cour et au lieu de me jeter à ses pieds, de tomber dans les bras de cette vieille Sibylle en haillons, je fis servir son corps de mèche à une torche résineuse.

LVI.

Je dis au peuple qu'elle m'avait jeté un sort, qu'elle me rongeait le cœur, qu'elle empoisonnait mes épouses; elle se mit à courir comme un oiseau, la chevelure toute en flam-

mes et s'éteignit enfin dans d'indicibles souffrances. Alors la corruption envahit ma figure et montra par sa teinte verdâtre que l'enveloppe de mon esprit se déchirait. Et cependant il n'avait pas conscience de lui-même dans son corps, plongé qu'il était dans une profonde léthargie, dans un mal noir.

LVII.

Une seule fois, j'eus le courage de me mirer dans mon bouclier; je me vis plus noir qu'un cadavre qui depuis un siècle eût reposé dans son cerceuil, abandonné déjà des vers épouvantés à l'aspect de ses yeux flamboyants comme des torches, de ses larmes toutes rouges et du souffre enflammé de ses os moisis.

LVIII.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ainsi corrompu, déchu et usé, je me sentais parfois rempli de l'ardeur d'un ange, prêt à aimer cette terre, à l'enlever dans les cieux au son d'une hymne qui vibrait d'une harmonie métallique et, passant par des tons de

plus en plus douloureux, dégénérait enfin en un chant convulsif.

LIX.

Dès qu'une pareille ivresse s'emparait de moi et que je restais là les mains comme détachées des bras, bien que l'écume et les larmes ruisselassent sur ma figure et que ma bouche gardât le silence, alors mon esprit fasciné semblait faire tournoyer toutes les lunes, saisir toutes les étoiles comme des notes de musique et, exprimant ici bas son langage en caractères terrestres, il créait déjà non plus le chant du rêve mais bien une hymne de roi-prophète.

LX.

Un seul page se tenait à mes côtés, un seul petit page, et ce chant l'empoisonna. Des voix terribles, se précipitant dans son corps, lui disloquèrent les membres; sa poitrine tomba en putréfaction. Il marchait, parlait en dormant et tremblait de tout son corps ainsi qu'une boîte mélodieuse en bois de

cèdre, où l'artiste a enfermé toutes les voix de la tempête, tous les éclats du tonnerre.

LXI.

En attendant, le roi des cieux m'armait d'une puissance qui jetait l'effroi dans tous les cœurs, effroi sombre, royal, qui remplissait jusqu'aux murs de mon château lui-même. Le parquet sec de ses salles résonnait sous mes pas comme les ais d'un cerceuil. Dans les villages le peuple curieux racontait avec épouvante que mon habitation respirait fétidement le sang et le mystère. Et partout ici bas on ne rêvait que de moi.

LXII.

Dans les cuisines souterraines mes serviteurs devisaient sur mon compte, disant que j'étais pâle comme la lune quand elle se mire dans un bassin de sang où nágent des vipères entrelacées; qu'une étoile d'or me guidait en marquant mes traces de sang, à travers la sombre région où toute âme exhale sa rage contre le roi des esprits immondes.

LXIII.

Et prodige plus étonnant encore, on se mit à m'adorer pour ma force, pour l'effroi que j'inspirais et les tortures de mon invention. A mon abord le peuple pliait le genou devant moi, peuple de brebis qui court toujours après son berger. On courbait la tête devant mon effroyable figure, croyant voir deux lanternes dans les deux ailes de mon casque, et ma figure suspendue au milieu d'elles comme une lampe sépulcrale et livide.

LXIV.

Mes paupières, qu'on eût dit fendues par un couteau, brillaient de l'éclat des rubis et, à travers leur peau sanglante, mon âme regardait le monde, ce fantôme maudit du passé. Oh Seigneur, par quelles souffrances humiliantes, par quelles tortures de mon corps n'ai-je pas dû effacer l'effroi de mon front et arracher de mes yeux la sombre étincelle de l'ange exterminateur!

LXV.

Et c'est parce que j'ai osé provoquer les soleils et les lunes de l'univers entier, les foyers de tes météores et tes orages, parce que j'ai endossé mon armure pour en défier ta sainte colère et que, serviteur en révolte, j'ai voulu savoir qui je servais, parce que j'ai voulu, ô Seigneur, contempler et ta face divine et les quatre foudres gardiens du monde, et toutes tes puissances qui protégent les humains, et ton firmament.

LXVI.

C'est donc pour cela, ô Seigneur, que tu m'as abandonné et entraîné à une mort terrible. Svityne vivait encore. Le vieillard s'illustrait par la gloire, combattait mes ennemis, rachetait mes crimes, étendait les frontières de mon empire, l'affermissait sur les bords de deux mers argentées. Quoique vieux, il ne remettait point son glaive au fourreau, je l'aimais, je le respectais comme un second père.

LXVII.

Eh bien minuit, je m'en souviens, sonnait alors, et la constellation du cygne semblable à une croix d'or planait au-dessus de ma tour, en lampe unique des voûtes solitaires que j'habitais: soudain au milieu des remords de mon cœur se glissa la pensée hideuse de la mort de Svityne, mais avec une telle puissance que je lui tendis aussitôt la main et lui souris comme un enfant.

LXVIII.

Depuis, je voulus la chasser, mais déjà elle était maîtresse de mon âme. «Essaie, me dit-elle, et si, lui mort, aucune aurore ne vient à poindre, aucune de ces étoiles, épouvantées du crime, ne tombe sur terre pour s'abreuver comme un vampire de ton sang, alors tu pourras ne plus t'inquiéter de l'esprit; alors la terre ne serait que poussière et l'homme en jaillirait comme une lave.

LXIX.

Libre aux feux follets de parcourir les vallées, libre à la foudre de frapper les hom-

mes vertueux! Sois donc libre aussi de suivre ton idée, ne pèse pas tes actions; essaie si le ciel est vivant ou inerte.» Une voix invisible me soufflait ces conseils; et si dans le corps de cent Svityne, les âmes d'une centaine de mes aïeux eussent du fond de leurs tombeaux fixé leurs regards sur moi, je n'aurais pas reculé devant cette nouvelle hécatombe.

LXX.

J'envoyai donc les bourreaux réaliser ma pensée. Mais quand une telle pensée vient à fleurir, elle ne manque pas de se ramifier sur un tronc monstrueux. Aussi envoyai-je d'autres bourreaux pour exterminer la cour, la femme et les enfants du fidèle Vayvode. Ce jour là le ciel assombri ruisselait de pluie et de grèle. Parfois le soleil laissait s'échapper un triste rayon de son sein, une grèle dorée fouettait ma cuirasse ou faisait plier mon panache, car j'attendais en plein vent le retour de mes bourreaux.

LXXI.

Ici une foule de vieux mendiants entourent mon palais, le regard fixé sur leur roi qui

reste debout devant le seuil de son palais. A travers le réseau de la pluie ils voient ce spectre royal gémissant sous la grèle qui fait résonner son armure. Tout à coup un fantôme sec et à barbe grise s'approche de moi. C'était un mendiant; il arrrive à ma porte, pétrifié comme une statue qui commence à s'éterniser, se raidit et me présente une lettre de Svityne.

CHANT III.

I.

A cette époque nos vieux Vayvodes tenaient à leur cour des joueurs de luth. C'étaient là les bardes de nos temps chevaleresques, d'ordinaire sages, aveugles et pliant sous le poids des années. De longues barbes argentées brillaient comme des cuirasses sur leur poitrine; ils portaient des lyres petites mais célèbres, enchassées dans du corail, de l'argent ou de l'ambre.

II.

Ils tenaient en main de longs bâtons de bouleau poli, recourbés en forme de crosses,

avec lesquels, je m'en souviens encore, ils dirigeaient les chœurs des jeunes garçons et marquaient la mesure du chant. Dès qu'ils levaient la baguette blanche, la foudre grondait aussitôt dans le chœur; le sceptre du vieillard venait-il à s'abaisser, soudain le chant tombait comme un ange à terre.

III.

C'est avec une pareille crosse à la main et une lyre à sa ceinture que le barde centenaire de Svityne s'arrêta à mon seuil. Je me rappelle encore les haillons bigarrés de son manteau, don charitable de la Providence, sur lequel l'aurore se fondait dans l'azur et brillaient diverses couleurs. Son pied nu dans son cothurne, argenté comme la coquille d'un pèlerin, reluit encore aujourd'hui devant mes yeux.

IV.

C'est ainsi qu'un pied en avant comme une grue voyageuse, le vieillard, appuyé sur sa crosse blanche, la figure transparente, ombragée

de cheveux blancs, et enveloppé dans son vieux manteau comme dans un nuage d'azur me présenta son message. Iris quand elle descend du ciel, traînant après sa tresse l'arc-en-ciel, les étoiles et les roses du matin, n'est pas aussi ravissante pour moi que le souvenir de ce vieillard.

V.

«Barde fidèle au cœur d'or, toi qui t'es dévoué avec une si sublime abnégation pour ton maître, puisses-tu avoir un tombeau sacré pour la charrue et pareil à un sépulcre enchanté. Revis par tes chants dans une longue série de siècles, jusqu'à ce que ces chants soient de nouveau oubliés. Par ton exemple inspire aux hommes l'amour, accorde de temps en temps ta lyre, et chante, ô barde fidèle!

VI.

Puissé-je encore me rappeler le charme dont tu possédais le secret, les notes suaves dont tu dilatais les cœurs, notes cadencées, justes et magiques comme les touches harmo-

nieuses des orgues célestes! Mais surtout pardonne-moi enfin l'horrible blessure que mon glaive impitoyable te fit au pied et qui, pour combler tes maux, te ravit ton plus beau charme, ta chanson voyageuse.»

VII.

Oui, tandis que le vieillard me présentait sa lettre, j'appuyai sur son pied la pointe de mon glaive et sentis qu'elle lui entrait dans les os! lui il restait là immobile et, tant il était patient, sublime comme Dieu. Cloué par le glaive aux dalles qu'empourprait son sang, il se tenait calme dans les plis azurés de son manteau et me regardait comme on regarde un enfant.

VIII.

Et loin de retirer le glaive de la blessure, le faisant au contraire pénétrer plus profondément dans les os, je lisais des paroles qui, comme des tenailles infernales, me brûlaient le cerveau et m'arrachaient les entrailles. Cette lettre, gravée dans mon âme au fron-

tispice de ses remords et de ses infamies, y imprima d'une manière indélébile ses terribles reproches, car son auteur, tout en m'aimant encore, me méprisait.

IX.

»Bourreau et tyran de ma patrie, hier encore mon souverain, écrivait le vieux Svityne, je me suis condamné volontairement à l'exil pour que ma mort ne fasse pas déborder la coupe de tes forfaits. Tu me chasses et moi, maître ingrat, je te laisse les cœurs et les étendards de tous tes guerriers. Seul je disparais sans laisser de traces et n'emporte rien avec moi que ma douleur.

X.

»J'aurais volontiers livré à ton glaive ma tête fatiguée, cette tête qui eut encore souri sous le coup et que Dieu n'avait jamais effrayée par le spectacle de la mort, si tu avais eu quelque battement de cœur humain, si tu ne t'acharnais pas sur les cendres même de tes sujets, toi qui ne réponds que

par le mépris au regard qui appelle la clémence et te venges sur les os de tes victimes comme un chien sur une pierre.

XI.

»Aujourd'hui, pendant mon sommeil, des anges aux cheveux d'or m'ont averti; ton fantôme a apparu à mon chevet pareil à un flambeau qui brille au sein de vapeurs ténébreuses. Oui, toi-même tu m'as averti, et ce n'est que parce que tu es devenu un tel monstre aujourd'hui qu'on t'entend, qu'on te sent de loin quand tu viens à méditer la mort d'un homme.

XII.

»Ton esprit plus miséricordieux te sert d'espion; c'est lui qui d'abord fouille ton cœur pourri; puis quand tes dents grincent dans le sommeil de ton corps, il court et avertit les hommes, Oui, ton esprit sort de toi, parcourt le pays, secoue ta victime par les cheveux et gémit comme une femme. Et toi, fatigué de ces lamentations, tu te

lèves sans te douter que tu as pleuré sur nous.

XIII.

»L'ange exterminateur a dû te transformer; il t'a envoyé pour remplir une mission infernale, il a énervé ton peuple, pétrifié ton cœur et t'a ordonné de labourer les populations comme un champ. Ton souffle embrase l'air; mais bientôt des âmes, sorties de leurs corps et vivantes encore, dresseront à tes yeux leurs figures radieuses et se précipiteront sur toi avec la rapidité du vent.

XIV.

»Abuse donc dans ces derniers jours de la force de ton glaive et de ta hache; moi, je t'attends au jour du jugement suprême avec cette lettre dont j'emporterai les paroles dans la tombe. Je t'attends hors de ce monde, sur la rive contre laquelle une mer de feu vient briser ses vagues écumantes et rougies du sang que tu a versé; je t'attends, te dis-

je, et avec ces paroles j'apparaîtrai en accusateur.

XV.

»Tu n'entreverras plus ma figure ici bas, et cependant, vieille grue battue par l'orage, je ne prends pas mon essor loin de toi. Le secret de mon séjour n'est connu que de moi, de mon coursier et de mon vieux barde. L'éclair est plus facile à atteindre que le coursier et, quant à la fidélité de l'homme, si la vieillesse et un chant plein de charme sont incapables de t'émouvoir, fais encore un essai, ô roi, le vieillard est en tes mains».

XVI.

Tel était le message vengeur du vieux Svityne. J'y entendais gémir la menace et la résistance de l'âme qui commence par une plainte et prend ensuite un corps. Je m'élançai comme un monstre ailé avec toute la furie, toute la rage de mon cœur. Eussé-je dû bouleverser de fond en comble mon

royaume, j'aurais tout sacrifié pour briser le vieillard et lui arracher son secret.

XVII.

Il s'affaissait, je m'en souviens, sous l'âge; Zoriane était son nom. Tandis que par mon ordre on le conduisait au supplice du feu, plus tranquille qu'une brebis, il passait les doigts sur les cordes de sa lyre et marchait au bûcher avec un sourire enchanteur. Loin de me maudire, et au lieu de faire puissamment vibrer sa petite lyre, il la caressait, la figure toute rayonnante, comme si c'eût été une blanche colombe dont il voulait calmer l'effroi.

XVIII.

Sur son bûcher, comme assis au doux murmure d'un ruisseau, il semblait vouloir dire, et par son geste et par son sourire: «ne t'effraie pas, ô ma petite lyre, la mort n'est pas un tourment, ne redoute point le meurtrier du corps. Rassure-toi, ma mignonne rassure-toi, ma sœur, ma fillette chérie. A

quoi nous servirait donc notre sagesse si elle ne nous apprenait à mourir?

XIX.

»On t'a acceuillie gracieusement dans les châteaux et les chaumières, tant que tu as été ma compagne de voyage. Montre donc aujourd'hui ta reconnaissance et ne pleure pas devant tes bourreaux, car ils seraient capables de se réjouir de t'avoir ravi ta mélodie. Va, par la suite des temps, quand mille arcs-en-ciel viendront à briller au-dessus de ces contrées, nous ressusciterons tous deux. Nous ressusciterons avec tout un cortége de bardes aux luths d'or, dont la voix rivalisera avec celle des anges.

XX.

»Prends donc patience, ma petite lyre! Dors! bénis soient les éclairs lumineux et flamboyants de ce bûcher!» Ici enlacé dans les anneaux dorés du feu il disparut. Mon âme sentit alors son maître. L'affreuse contraction de ma bouche, béante comme un

abîme, la sécheresse de ma gorge ardente, le manque d'air dans ma poitrine étouffée, m'apprirent que j'appartenais déjà à l'enfer.

XXI.

Haletant, je m'élançai sur mon coursier, tout gris encore des cendres, qui venaient de consumer le maître du chant. Le délire s'était emparé de moi, et une foule de mes satellites couverts d'or, d'ambre, de cuivre, d'acier et d'ailes, portant sur eux de nombreux instruments de torture, des clous, des massues, des lances et, pareils à une troupe d'archanges, se précipitèrent à ma suite dans les vagues de la Vistule, prêts à exterminer le monde entier sur leur passage, et tous montés sur des chevaux plus fougueux que l'aquilon.

XXII.

Et je volais en avant de leur phalange. La tête cachée dans un vieux casque de plomb rouillé comme dans un capuchon, tant je ressentais intérieurement de honte d'avoir

la figure plus livide que le vert de gris, le regard plus rouge que le feu du nuage qui porte la foudre, j'accourus sur les bords de la Vistule dans un château que je trouvai déjà tout ensanglanté, car il venait d'ensevelir ses cadavres mutilés. C'était le château de Svityne. Mon esprit m'y avait précédé et se baignait dans des flots de sang.

XXIII.

A cet aspect je fus épouvanté, car j'avais perdu le souvenir des ordres que j'avais donnés la veille. Les bourreaux, saisis de terreur, restaient là devant moi comme de pâles fantômes. « Qui donc, hurlai-je, a osé devancer ici mes volontés, qui a pénétré ici plus avide que moi du sang de Svityne? répondez, qui a réalisé à l'égal de Dieu mes idées?

XXIV.

Je dois sans doute l'attribuer à mon esprit, car la terre ne porte plus de pareils meurtriers. Qui ne se fût laissé attendrir par les

âmes de ces enfants, à la vue de cette île remplie de bouleaux, d'ifs et de rossignols, de murailles de cèdre, que la voix n'a qu'à frapper pour qu'aussitôt, remplies d'échos de gémissements et de cris, elle réponde à chaque étage par la voix de Svityne, comme la boîte d'un vieil orgue en ruines.

XXV.

Moi seul qui n'ai pas d'autres sentiments que celui de la rage, je suis tombé ici au point du jour, sans que rien ne m'arrête, ni le calme de ces salles, ni l'odeur de ces cèdres, ni le chant de famille que répètent les plafonds, ni la stérilité d'une misérable vengeance, ni Satan ici bas ni Dieu dans les cieux. Oh dans ces cieux, il n'y a que le vide! égal de Dieu je me jugerai moi-même!»

XXVI.

A ces mots j'enfonçai ma lance dans la muraille: que cette nuit, dis-je à mes satellites, soit consacrée au festin, pour moi comme pour vous, exécuteurs de mes crimes.

Un jour de pénitence lui succèdera. Ici tout le château répondit comme une forge ardente. Entouré de la bande scélérate, je pris place au banquet, comme un cadavre ressuscité et coloré par l'ivresse.

XXVII.

L'orgie avait commencé. Le service de Svityne, cruches, coupes et flambeaux, couvrait la table. Des spectres, c'étaient les génies du crime, nous présentaient à boire; drapés dans des manteaux ensanglantés, le teint à la fois verdâtre et empourpré comme celui des vampires, ils se dressaient à nos côtés sous des formes distinctes et disparaissaient dès qu'on les regardait en face.

XXVIII.

Soudain, un page haletant se précipitant dans la salle et d'une parole rapide: «Seigneur, un signe épouvantable vient d'apparaître; une verge flamboyante brûle dans les cieux!» Je pâlis; puis, croyant que c'était un fantôme qui m'annonçait ce funeste présage,

j'arrachai ma lance de la muraille et j'en perçai la poitrine de l'enfant.

XXIX.

Alors je m'élançai sur le balcon d'où la vue dominait toute la contrée et tout le ciel qui scintillait d'une myriade d'étoiles enchaînées à une seule et immense constellation. Celle-ci, pareille à un glaive dégaîné, avait une grande escarboucle incrustée dans la poignée; le joyau resplendissait et changeait de couleur comme un œil dans la figure invisible d'un esprit.

XXX.

Le regard fixé sur cette étoile, je me mis à lutter avec elle comme avec un démon; je lui versai tout le poison de mon cœur, je l'abreuvai de tout le venin de mon âme. Parfois elle en pâlissait et moi après elle; enfin je tombai sur un genou, haletant, épuisé, le corps traversé de ses rayons aigus, ainsi que tombe maint guerrier percé d'une lance meurtrière dans un tournoi.

XXXI.

Je venais d'apercevoir en elle un signe plus éclatant; on eût dit un sourcillement de paupière, un éclair parti de l'œil d'un génie. A ce signe, je sentis qu'une puissance terrible, occulte, brisait à jamais mon âme. Tournant la tête vers mes gens et leur montrant le dragon fulgurant qui tordait sa queue scintillante autour de la voûte céleste, je leur dis: «Vous voyez cette comète, eh bien elle m'apporte la mort!»

XXXII.

Une pâleur mortelle, une agitation fiévreuse, envahirent tout mon être. »Oui, m'écriai-je d'une voix caverneuse, j'ai enfin vaincu la nature, voilà les marques de la puissance de mon esprit sur elle. Les étoiles ont envoyé leur sœur aux frontières de leur monde pour savoir si je vivais encore, si le manteau royal couvrait encore mes épaules. J'ai rempli ma mission de roi, d'homme et d'exterminateur. Le ciel a enfin conçu de l'épouvante sur le sort de la terre et l'heure de ma mort approche.

XXXIII.

Allez; vous n'êtes plus des sujets de ma royale fureur mais des soldats aguerris. J'ai racheté cette nation par les flots de son sang et au-dessus de ces flots j'ai élevé son esprit qui désormais méprisera la mort. Maint villageois charmera sa veillée par le récit mélodieux de mes faits et sera fier en se rappelant avec quel courage ses aïeux allaient à la mort quand leur souverain les y envoyait.

XXXIV.

Quant à moi je ne suis que le glaive de Dieu et je vais expier ma mission. L'abîme s'ouvrira devant moi, la foudre déchirera ma large poitrine. Comme une meute de chiens détachés de leur lesse, toutes les fureurs, tous les désirs s'allumeront en moi avec l'ardeur d'un soleil; ma figure projettera dans les airs une ombre monstrueuse; l'amour de l'humanité purifiée dans le sang et l'ange du malheur planeront sur ma tombe.

XXXV.

Oui, mon âme va subir son jugement. Mais vous, vous vivrez plus tranquilles que les enfants innocents, qu'un blanc troupeau d'agneaux. Tous mes crimes ont découlé d'un seul grand principe et c'est sur moi seul qu'en retombe le fardeau. Le souvenir n'en restera que dans les sépulcres et dans la longue complainte d'un mendiant voyageur. Les ronces croîtront sur ma tombe; un autre, un ange saura gagner l'amour de vos cœurs.

XXXVI.

Mais après bien de siècles » .... Je veux achever quand soudain une douleur sans nom me brise les os; des myriades d'étincelles jaillissent de mon capuchon de plomb; le cuivre et l'acier fondent sur moi. En vain je me raidis pour conserver ma fière stature de roi; j'éclate dans le feu comme de l'argile; un noir nuage voile ma vue et toute mon âme se concentre dans un seul atôme.

XXXVII.

Tout était fini. Une immense éclipse et un morne silence avaient succédé à cette scène. Dieu appesantit pour la dernière fois sa main sur moi et, sous cette puissante pression, mon âme se fendit de mille fissures à travers lesquelles mon regard pénétrait dans ma conscience. Comme un ver qui se tord dans le feu, tant que le souffle de cette âme criminelle agita mes lèvres, elle resta au fond de mon corps souillé jusqu'à ce que Dieu lui eût ouvert les portes de l'éternité.

XXXVIII.

Telle fut la fin de mon existence, que longtemps les rapsodes chantèrent dans le pays. Vieux bardes! Vous n'avez su deviner ni le mobile de mes actions ni en quoi j'étais supérieur aux Hérodes romains. Au-dessus de moi planait une idée sublime, éclatante; une infinité de marches sanglantes me conduisaient directement au seuil du temple où s'atteint tout grand but. J'y marchais, comme un

guerrier sans peur, à travers des monceaux de cadavres.

XXXIX.

La vie vibrait dans chaque corde de mon âme, on sentait la force dans chacun de mes faits. Mieux eût valu pour moi être dans un tombeau que sur une pareille voie; mieux la lame au poing qu'avec une telle pensée dans la tête. Tôt ou tard une pluie de foudres s'abattra sur l'aigle qui regardait le soleil en face, le cou tendu vers l'avenir. Que dis-je, elles éclatent sans cesse sur ma tête.

XL.

Et cependant c'est par moi que ma nation est devenue grande, c'est moi qui lui ai donné son nom et ouvert son avenir; poussée par ma rame sanglante, elle flotte encore sur l'Océan humain, cette Pologne, antique nef de toutes les souffrances. Une autre vague l'a souvent détournée de son chemin, et souvent son génie sacré s'est épuisé pour ne produire que des fruits terrestres, sans

odeur, sans vitalité hélas! mais ce que moi, j'ai exprimé d'elle avec son sang, c'est là ce qui l'a toujours fait sortir victorieuse de ses luttes sans fin.

XLI.

Dors maintenant, ô ma forme primitive, en jetant au loin une clarté douteuse comme celle d'une nouvelle lune! Spectre maudit pour le sang que tu as répandu, dors dans ta chemise d'acier, dans ton casque de plomb! L'anathème repose sur toi comme sur les colonnes de bazalte élévées par le génie du temps, perdues dans le désert, enveloppées de nuages, de ténèbres, et visitées seulement par la foudre.

XLII.

O forme maudite! je t'ai foulée aux pieds, et rayonnant de l'esprit divin je m'avançais vers l'avenir. Les mers fuiront leur rivage, les montagnes s'écrouleront en poussière, une pluie de comètes s'abattra sur le monde terrifié, le jour où j'aurai accompli au moral,

ce que j'ai accompli dans l'ordre terrestre. Car, que suis-je sinon un Esprit ébauché à la lueur de la première Aurore des temps, aux regards duquel Dieu a soulevé ses voiles et pour qui des milliers d'années ne durent pas plus qu'un moment.

FIN.





Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.

